



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



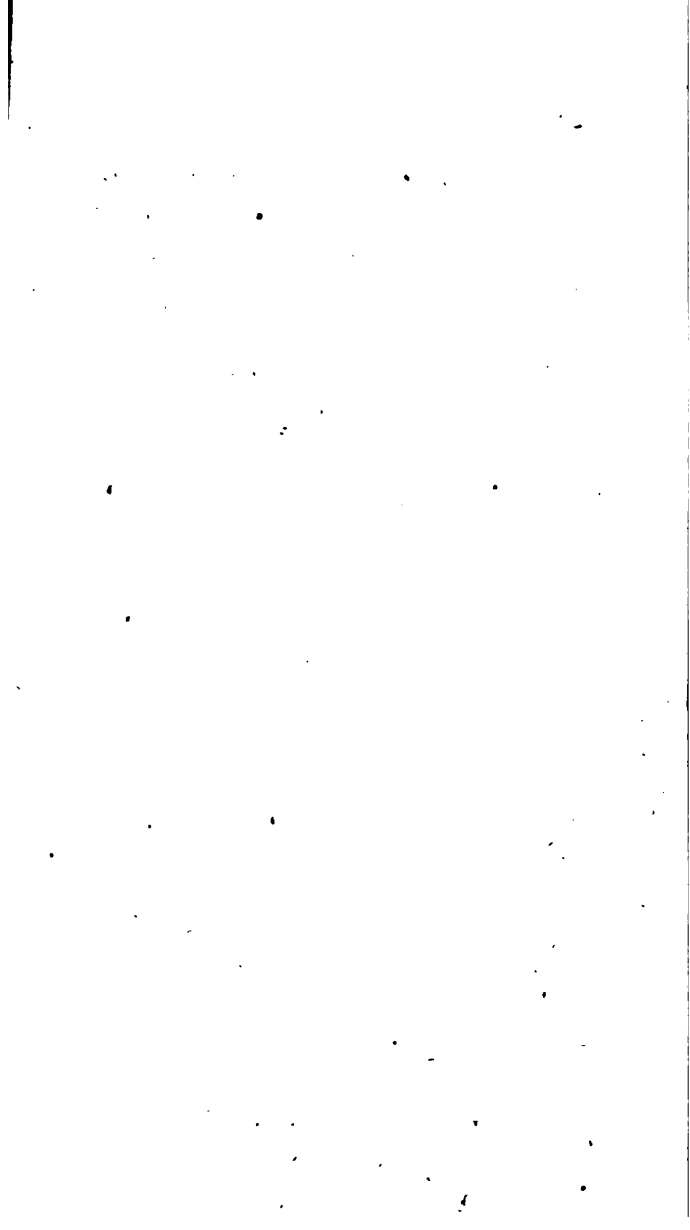
~~87030~~



Vet. Fr. II A. 446







MORCEAUX

CHOISIS

DES ACTES

DES

A PÔTRES,

*Commencés le jour de la Purification,
& finis le Lundi de Pâques.*

Dans lesquels on y a joint des Notes très-curieuses pour l'intelligence des Etrangers, qui ne se trouvent point dans l'Edition originale.

*Nulli sua forma manebat,
Obstatque aliis aliud ; quia corpore in uno
Frigida pugnabant calidis , humentia siccis ,
Mollia cum duris , sine pondere habentia pondus.
Hanc Deus & melior litem natura diremit.*

TOME SECOND.

A LONDRES,

Chez ROBERTSON , dans le Strand.

1790.



T A B L E

Des Chapitres & Pièces contenues dans
ce Tome second.

CHAPITRE I. Pouvoir à exécuter.	Pag. 1
Opinion de M. de Montlauffer.	2
CHAP. II. Suite de l'opinion de M. de Montlauffer sur la régénération du pouvoir exécutif.	8
CHAP. III. Tbéroigne & Populus, ou le Triomphe de la Démocratie, Drame national, second Acte.	17
CHAP. IV. Municipalités.	26
Discours de M. le Comte de Lauraguais aux habitans de Nianicamp.	27
Bulletin de Mlle. Tbéroigne.	32
Dénonciation.	34
Observations d'un Français réfugié à Londres, sur l'adresse de l'Assemblée nationale aux Français.	35
Vers sur M. Necker.	43
CHAP. V. Sophismes politiques.	44
La Raison & la Folie, chanson.	52
CHAP. VI. Affaire du Prévôt de Marseille.	53
Le Livre rouge, fable occidentale.	58
Le bon Marché, épigramme.	59
CHAP. VII. Lanterne magique nationale.	60
Epigramme.	92
CHAP. VIII. Explication d'une Estampe représentant l'ouverture du club de la révolution.	

au Panthéon, & la fête nationale qui y fut donnée par une troupe d'amateurs.	93
Portrait d'un Aristocrate.	100
Adieux de M. de Favras à ses enfans. Romance nouvelle.	101
CHAP. IX. Première Séance aux Jacobins.	103
CHAP. X. Aux quarante-cinq Auteurs des Actes des Apôtres,	112
Anecdote. Grand personnage arrêté à Jougnes.	121
Dénonciation des deux plus grands ennemis de l'heureuse révolution.	122
CHAP. XI. Deuxième suite de l'opinion de M. de Montlaugier, sur la régénération du pouvoir exécutif en France.	123
Modes. Le Magasin national.	134
Sermon pour la semaine de la Passion.	135
CHAP. XII. Argument.	137
La Mort de Mirabeau, Poème diabolico-comico-nationo-tragique, en trois Chants.	139
CHAP. XIII. Discours de M. Burke, sur la situation actuelle de la France, prononcé par ce célèbre Orateur, & un des chefs de l'Opposition, dans la Chambre des Communes d'Angleterre, le 9 Février 1790, lors du fameux débat sur les estimations de l'armée.	153
CHAP. XIV. Division du Royaume. Districts.	174
Extrait authentique du Testament du Cardinal de Richelieu.	179
Fragment d'un Sermon prononcé à Marseille, dans la paroisse de St. Ferreol, par le Prédicateur du Carême, le 6 Mars 1790.	180
CHAP. XV. Adresse au peuple Français.	182
Récit succinct de ce qui s'est passé hier aux Capu-	

DES CHAPITRES. vij

<i>cins , suivi de quelques questions aux bons Français.</i>	194
<i>Tableau du long parlement d'Angleterre , traduit d'un manuscrit anglais.</i>	197
<i>Epigramme.</i>	198
<i>Copie de la délibération de la Municipalité de Tréguier , du 19 Mars 1790.</i>	199
CHAP. XVI. <i>Lettre d'un Négociant à Mr... , armateur de Nantes.</i>	202
<i>Requête du Sr. Moyse , juif avignonais , contre M. de Mirabeau.</i>	213
<i>Epigramme.</i>	220
CHAP. XVII. <i>Fête patriotique à Choisy-le-Roi , le Lundi de Pâques.</i>	220
<i>Les trois états de la vie.</i>	224
<i>Lettre aux quarante-cinq Auteurs des Actes des Apôtres.</i>	ibid.
<i>Vers libres à la Nation , c'est-à-dire aux Parisiens , sur la demande de 40 millions pour avril & mai.</i>	228
CHAP. XVIII. <i>Epilogue.</i>	227
CHAP. XIX. <i>Le Tableau parlant , Fragment de l'histoire d'Angleterre. Révolution du dix-septième siècle.</i>	263

Fin de la Table du Tome second.

On souscrit chez tous les principaux Libraires de l'Europe , & notamment au Bureau de l'expédition des Gazettes à la Poste, à Liege:

On paye 2 liv. 10 sols de France en recevant chaque volume. — On prévient les Amateurs de se faire inscrire le plutôt possible , parce que l'édition ayant été tirée à un très-petit nombre d'exemplaires , on craindroit de ne pas pouvoir suffire aux demandes qui en seroit faites. — Le tome troisième est sous presse. L'on y trouvera entr'autres quelques pièces manuscrites absolument neuves , & d'un genre tout-à-fait intéressant , tant par la matière qu'elles contiendront , que par le style plaisant qui y régnera.



LES ACTES DES APÔTRES.

CHAPITRE PREMIER.

Quand le maître au sujet prescrit des attentats,
On présente sa tête, & l'on n'obéit pas.

La Harpe.

POUVOIR A EXÉCUTER.

LE morceau qui suit fait partie de l'opinion de M. de Montlausier sur l'organisation du pouvoir exécutif. M^{lle}. Théroigne de Méricourt l'avait copié de mémoire sur ses tablettes, pour le rapporter sur le bureau du club de l'hôtel de

Tome II.

A

Grenoble, & le dénoncer aux honorables membres qui le composent. M. l'Asnon s'était chargé d'y répondre; mais par malheur il a égaré l'original. Il nous a été transmis par une main sûre, & nous prenons le parti de le dénoncer nous-mêmes, non-seulement à M. l'Asnon, mais encore aux citoyens actifs qu'il représente. Nous nous serions peut-être chargés d'y répondre, si des occupations très-multipliées n'absorbaient tout notre temps & tous nos efforts pour soutenir cette infortunée démocratie qu'on attaque de toutes parts.

OPINION DE M. DE MONTLAUSIER.

MESSIEURS,

Je ne me chargerai pas de faire à la loi qui vous est proposée tous les amendemens dont je la crois susceptible, cette tâche me paraît au-dessus de mes forces; mais j'entreprendrai du moins de vous faire voir que c'est en vain que vous avez créé des lois, tant que la puissance continue à leur exécution demeurera entièrement sans force & sans vigueur. Quel est donc l'égarement d'opinion qui règne dans cette assemblée? De toutes parts

on nous présente des projets de loi, & par-tout on a soin d'écarter l'influence royale, comme si cette influence était constitutionnellement vicieuse ou mal-faisante. A-t-on oublié que le peuple n'a des officiers publics que pour qu'ils lui soient utiles; que le roi est le chef de ces officiers, & que, par conséquent c'est lui qu'on doit toujours voir à la tête de l'œuvre publique? Peut-on se dissimuler que nos plus grands publicistes, & Jean-Jacques Rousseau lui-même, n'ont cessé de publier cette vérité? Peut-on se dissimuler que la fin de chacune de nos dynasties a toujours été marquée par les règnes de princes qui n'en eurent que le nom, parce que les chefs militaires, ou des maires qui les tenaient enfermés dans leur palais, avaient intérêt de régner à leur place? Mais la nation française qui honore son roi, la nation française qui le payerait de tout son or, comme elle le paye de tout son respect & de tout son amour, a peut-être le droit de vouloir que ce roi fasse quelque chose pour elle, & que ses soins & ses sollicitudes paternelles ne soient pas tout-à-fait inutiles à sa félicité.

Or, dans le projet de loi qu'on vous propose, ce sont les municipalités qui

sont tout & qui sont tout ; le roi semble effacé de la constitution ; tout son royaume serait en combustion ; des hordes licenciées le rempliraient de confusion & de désordre ; il ne faut plus aux auteurs des projets qu'on vous présente , que des municipalités & des troupes , des troupes & des municipalités.

Du moins, Messieurs, dans le projet du comité de constitution, il y avait un article où le roi était supplié de faire passer des troupes quand les municipalités le jugeraient nécessaire. Je ne doute pas que cet article, oublié par l'auteur du projet auquel vous avez accordé la priorité, ne se reproduise tout-à-l'heure par amendement. Mais, Messieurs, cet article même, évidemment nul & insignifiant, ce rôle de *remplissage* qu'on a l'air de vouloir faire jouer au chef de la monarchie, est un scandale de plus pour les amis de la constitution, parce qu'il offre dans la puissance royale tous les caractères d'une puissance qu'on veut réellement tenir oisive, & qu'on voudrait pourtant avoir l'air d'occuper ; parce que la puissance du monarque ne préenterait bientôt qu'un membre parasite placé en-dehors de la constitution, une véritable superfétation politique.

Et cependant, Messieurs, dans un grand Empire, il est constant que le roi, qu'on a très-bien appelé *la loi agissante*, doit être le centre de toutes les forces, & comme le pivot sur lequel doivent tourner tous les mouvemens. Nulle puissance sans lui n'a le droit de disposer de la force publique. Et les individus, quels qu'ils soient, & les municipalités & les départemens, toutes les corporations, en un mot, sous quelque dénomination qu'elles puissent être, ne peuvent être regardées que comme les mandataires dans l'emploi qu'elles en font. Le prince seul, & nul autre n'a donc le droit de dispenser la protection publique, parce qu'au prince seul & à nul autre a été donnée la puissance pour l'exécution de la loi, faite elle-même pour la protection de tous. La loi, voilà sa règle. La loi, voilà son maître. Mais s'il ne respectait pas la loi ? s'il ne respectait pas la loi. . . . Ah ! sans doute, la loi le respecterait encore : mais elle irait redemander jusques sous les marches du trône, le ministre prévaricateur qui n'aurait pas su désobéir lorsque l'honneur & le devoir lui commandaient la désobéissance. Et où en serions-nous si des municipalités, si des corporations particulières prétendaient

au droit de disposer de la puissance publique sans la participation de son chef? Employées d'abord par une légitime défense, tournées bientôt contre elles-mêmes par leurs querelles extérieures ou intestines, quel désordre, quelle confusion extrême n'offriraient pas de toutes parts les lambeaux du plus beau royaume de l'Europe! Nous avons éprouvé de grands malheurs, hélas! peut-être de plus grands nous attendent! Craignons de tomber de chute en chute dans la plus ténébreuse anarchie; elle ne nous laisserait bientôt plus que l'espoir d'une fédération plus ou moins vicieuse.

Mais j'entends dire assez souvent que ce n'est pas encore le moment de s'occuper de la régénération du pouvoir exécutif; que cet article viendra tout naturellement à la suite du complément de la constitution. Je ne fais, Messieurs; mais peut-être à cet égard doit-on me pardonner une grande inquiétude; c'est que de cette manière on n'accoutume les peuples, & nous ne nous accoutumions nous-mêmes à nous passer de roi. Soyons francs; si, dans un moment de convulsion & de crise, l'action royale ne nous est pas nécessaire, elle nous le sera en-

core moins dans des temps de calme & de paix. Ah ! si la démocratie à laquelle nous tendons, était le seul asile de la liberté, & que nous pussions y arriver sans un crime, je serais le premier à vous le conseiller ; & j'ai cette opinion du prince qui est encore à notre tête, que, s'il ne fallait que ce nouveau sacrifice au bonheur de son peuple, il le ferait, oui il le ferait. Mais quand je considère votre luxe, votre corruption, vos arts, vos grandes villes, votre éloignement des mœurs antiques & patriarchales, & plus que tout vos vingt-quatre millions d'hommes ; quand je considère que la liberté peut avoir autant d'énergie dans une monarchie que dans une république, lorsqu'elle est ménagée par une sage constitution ; quand je considère enfin, que ni vous ni moi ne sommes plus les maîtres du parti que nous avons à prendre, puisque nous avons fait un serment, puisque nous avons fait le serment solennel de maintenir de tout notre pouvoir une constitution dont un des articles porte expressément, *que le pouvoir exécutif suprême réside exclusivement dans les mains du monarque* ; dès lors il n'est plus possible de délibérer : il faut absolument que nous ayons une

monarchie, ou que tout ce qui existe encore de bons Français aillè mourir avec moi sous ses ruines.

C H A P I T R E I I.

*Ingenio ac meritis clarum, si forte virum quem
Conspexere, silent, arrectisque auribus adstant.*

Virg.

A V E R T I S S E M E N T.

Les bontés de Mademoiselle Théroigne de Méricourt nous mettent une seconde fois à même de dénoncer deux nouveaux monumens extraordinaires, pour servir à l'histoire future de notre révolution. Les premiers exemplaires des deux pièces suivantes furent déposés hier sur le bureau du club de la rue du Bouloy. Ils paraissent aujourd'hui. Il n'y a que notre activité qu'on puisse comparer au patriotisme de notre amie.

Suite de l'opinion de M. de Montlauffier sur la régénération du pouvoir exécutif.

DE toutes parts on me demande si c'est moi qui ai fait imprimer, telle qu'elle est, mon opinion sur la régénération du pouvoir exécutif? Oui c'est moi. Vous avez trouvé ces vérités dures. Il faudra

bien que vous en entendiez encore. Oui, je veux la dire, la vérité, je veux la dire toute entière, je veux la dire *tout mon saoul*. Apportez-moi ici toutes ces déclamations populaires qui sont si sonores, & qui ont si peu de sens. Voyons à quels termes elles se réduisent : on a peur du monarque ; on a peur de l'armée ; on a peur de toute espèce de pouvoir ; c'est-à-dire, qu'on a peur de tout ce qui n'existe plus. Je ne fais pas si dans le moment présent, de telles frayeurs peuvent être bien réelles ; mais je fais du moins qu'en s'exagérant sans cesse des périls imaginaires, c'est une excellente méthode pour exalter au plus haut degré les passions du peuple, & le faire arriver ainsi de crime en crime jusqu'au dernier de tous. Insensés, vous vous croyez prudents, & vous n'êtes, comme les despotes, qu'obsédés de soupçons & de terreurs. Vous vous croyez forts, & vous ne voyez pas que vous n'êtes que violens, & que les hommes violens sont presque toujours lâches. Vous vous croyez braves ; & où sont les armées que vous avez renversées ? vous vous croyez sages, & où sont le bonheur & l'abondance que vous deviez répandre autour de vous ? vous vous croyez li-

bres , ah oui , vous l'êtes comme les tyrans qui ont leur liberté & celle de tous.

Mais qu'importe , nous dira-t-on , l'existence d'un homme à côté de celle de la société entière ? que nous importent les petits intérêts d'un monarque à côté de ceux du peuple ? C'est le peuple seul que nous aimons , c'est le peuple seul que nous voulons servir. Ah , qu'il sera mal servi , ce peuple , dont les intérêts vous touchent si fort ! Les intérêts du peuple ! Tâchez pourtant de ne pas oublier les vôtres. Tâchez surtout de nous faire oublier que c'est le peuple aujourd'hui qui est devenu la source presque unique des honneurs & des dignités , & que c'est toujours de ce côté-là que se tourne le langage de l'adulation & de la flatterie. Non , l'embarras ne sera plus aujourd'hui de trouver des hommes qui cherchent à plaire au peuple , & qui le flattent sans le servir : qu'on m'en trouve qui osent le servir sans le flatter : qu'on m'en trouve qui osent lui dire qu'il est la source de tous les pouvoirs , mais qu'il n'en doit exercer aucun ; qu'il ne doit plus être sous le despotisme des nobles , des prêtres ni des princes , mais qu'il doit être sans cesse sous un despotisme plus in-

flexible encore : celui de la loi ; car la volonté des personnes, voilà la servitude : la volonté de la loi, voilà la liberté. Faisons mieux, ouvrons les fastes du monde, & voyons si ce n'est pas la lâche prostitution des démagogues qui corrompt toujours la liberté. Ici je ne vous parlerai pas de ceux qui prétendent parmi vous au trône des halles, tout en prêchant l'égalité, non plus que de cette foule de petits Brutus, qui osent avilir le titre de roi, parce qu'ils aspirent à celui de consul ; mais je vous parlerai de ce vil courtisan du peuple, qui, semblable au vil courtisan du prince, excuse ses travers, préconise ses vices, divinise jusqu'à ses passions & ses fureurs. Oui, dans l'un & dans l'autre, je ne vois que la honte des hommes & le rebut de la société, parce que presque toujours dans l'un & l'autre cas, c'est la faiblesse que je vois aux genoux de la force. C'est le crime timide que je vois encenser le crime triomphant. C'est une basse & rampante cupidité que je vois cherchant la fortune & les honneurs à travers tous les égouts du vice. Eh ! si la grandeur & le courage furent jamais d'oser dire la vérité aux rois, la grandeur & le courage sont désormais d'oser la dire.

aux peuples , & le peuple & les rois n'auront jamais de meilleurs amis que ceux qui oseront leur dire la vérité.

*Le monarque nous importe beaucoup , disent les autres ; * mais la constitution n'est pas encore achevée , & le pouvoir du monarque ne peut ressortir avec éclat que du complément même de la constitution. De quelle manière entendez-vous , nous dit l'un d'entre eux , qu'on régénère le pouvoir exécutif ? Est-ce dans son rapport avec l'ordre judiciaire ? attendez donc qu'il soit terminé ; est-ce dans son rapport avec le pouvoir militaire ? attendez donc qu'il soit organisé ; est-ce dans son rapport avec le pouvoir administratif ? attendez donc que les municipalités , les districts & les départemens soient achevés. Une montre ne peut aller , ajoute-t-il , qu'autant que toutes les parties sont mises à leur place ; & encore faut-il attendre qu'elle soit montée. Et c'est avec ce pitoyable sophisme qu'on veut nous persuader que l'âme générale , l'âme qui donne la vie à toute la machine politique , doit demeurer avec elle dans un état absolu d'inaction. Mais est-il bien vrai*

* Tout ce qui est en italique est tiré mot à mot des discussions qui ont eu lieu à l'Assemblée nationale.

qu'un royaume, comme une machine, puisse demeurer ainsi dans un état de mort ou d'inertie ? Quand cela serait, les élémens qui le composent n'ont-ils pas eux-mêmes, indépendamment de tout, une force vivante qui leur est propre, & avec laquelle ils sont forcés de se mouvoir ; & dès-lors ne faut-il pas nécessairement que ce soit dans un certain ordre, à moins qu'on ne veuille que, jettés ainsi dans le vague de l'espace, se heurtant & se froissant sans cesse, ils soient redevables de leur coordination réciproque au travail d'une fermentation violente.

Vous voulez établir un ordre constant, tremblez de n'en être bientôt plus les maîtres. Vous voulez établir un ordre constant, & ne vous faut-il pas en attendant un ordre provisoire ; & à mesure que certaines parties du nouvel ordre sont constituées, ne faut-il pas que le monarque entre tout entier dans les parties de ce nouvel ordre, puisque étant par-tout la loi agissante, il ne saurait y avoir d'ordre sans lui ? Or ne faut-il pas qu'il anime à la fois & les parties de l'ordre ancien qui ne sont pas encore détruites, & les parties de l'ordre nouveau qui sont faites ? Par quel aveuglement

va-t-on investir des corporations particulières d'un pouvoir qui ne convient qu'à lui ? par quel aveuglement va-t-on isoler ces corporations de la force de laquelle elles doivent emprunter la leur ? A qui obéiront-elles donc ces municipalités, qui bientôt vont avoir chacune leur armée à leur disposition ? Aux districts ? & les districts sans doute aux départemens ? & les départemens à l'Assemblée Nationale ? D'où il résultera en dernière analyse que le roi, qui ne sera désormais autre chose que le chef *putatif* de l'armée, ainsi qu'on l'a décrété, sera lui-même aux ordres du corps législatif aussi bien que des districts, des départemens, & des municipalités.

Le voilà donc ce chef-d'œuvre sublime de politique & de sagesse avec lequel on cherche à nous aveugler, ou plutôt les voilà ces absurdités révoltantes qu'on veut nous forcer de dévorer ; voilà cette doctrine perverse avec laquelle on cherche à nous amener aux plus terribles événemens. Mais quels sont donc ces hommes qui vont sans cesse se traînant contre terre au milieu des ténèbres dont ils cherchent à s'envelopper ? *A moi, Français, ce sont les ennemis ! à moi, Français, ce sont les dévastateurs de ma*

patrie ! Voilà ceux qui trament , & qui malheureusement peut-être ont consommé sa ruine. Voilà ceux qui ont envoyé par-tout des glaives & des torches ; voilà ceux qui ont tourmenté un peuple bon & humain , & qui ont dirigé sa marche aveugle contre le prince même , son idole. Les voilà ces hommes féroces qui ont souillé d'horreurs les beaux jours de la liberté , qui ont tout trempé dans le sang , jusqu'à cet ornement militaire , dont la couleur pure & sans tache avait été autrefois le symbole de la candeur & de la loyauté nationale. Ce sont eux , enfin , qui exaltent & qui enivrent sans cesse ce peuple simple & crédule , qui est *possédé* d'eux ; car n'espérons pas de sitôt le retour du calme & de la paix. Les nuées s'accumulent , & nous montrent de toutes parts un horizon menaçant.

Bon Prince ! vos douleurs ne sont donc pas encore terminées ! vos vertus méritaient peut-être une autre récompense. Prenez , ah ! prenez dans vos bras ce cher enfant , votre espoir & le nôtre , accoutumez-le de bonne heure au récit de vos infortunes , plongez son cœur dans le torrent de vos adversités. C'est là que son ame trempée deviendra forte. Ah ! que tous les ennemis de la patrie se pré-

cupitent autour de nous , qu'ils nous entourent de toutes parts , qu'ils nous regardent comme des bêtes féroces regardent des proies qu'elles ont à dévorer. Qu'ils se nourrissent de notre vie , qu'ils boivent notre sang ; mais qu'ils respectent vos jours , ceux de votre épouse & de votre fils. Autrefois la colère des dieux infernaux ne pouvait s'apaiser que par des sacrifices humains. Peuples , faites venir autour de vous ceux qui ont remplacé aujourd'hui ces anciens dieux de la terre. Les Curtius sont prêts : où est le gouffre , & combien leur faut-il de victimes ?.....

CHAPITRE III.

Populeam virgam mater regina tenebat. Ovide.

THÉROIGNE ET POPULUS,

O U

LE TRIOMPHE DE LA DEMOCRATIE,
 DRAME NATIONAL EN VERS CIVIQUES.

ACTE SECON D.

SCENE PREMIERE.

POPULUS, *seul.*

ORateur emprunté dont la dure éloquence
 T'a mis au premier rang des souverains de France,
 Coupable Mirabeau, démocrate insensé,
 Tu vas tomber du faite où Paris t'a placé.
 Je veux, pour t'arracher ton pesant diadème,
 Employer, s'il le faut, Mericour elle-même;
 Sa docile tendresse en ce moment affreux
 Servira d'instrument à mes coups généreux.
 Tout ce qui m'appartient doit être mon complice;
 Je veux que l'Amour même à mon ordre obéisse,

SCENE II.

POPULUS, THEROIGNE.

THEROIGNE.

AH, Populus! au nom de ma civique ardeur,
 Disperse, cher amant, le trouble de mon cœur.
 De ton auguste front daigne écarter les ombres...
 Tu détournes de moi tes yeux tristes & sombres.
 Au nom de tant d'amour, & par ce nœud charmant
 Qui nous unit long-temps avant le sacrement,
 Tire de sa cruelle & vague incertitude
 Un cœur qui de t'aimer fait son unique étude.

POPULUS, *à part.*

Mirabeau! le perfide!

THEROIGNE.

Eh bien?...

POPULUS.

Le croiras-tu?

THEROIGNE.

Parle.

POPULUS.

Le traître aspire à me faire cocu.

THEROIGNE.

Oh comble de l'horreur!

POPULUS.

Dis plutôt de la gloire.

S'il obtient sur tes sens une telle victoire.

THEROIGNE.

Ah, cruel! ah, frippon! cesse de le penser.

Un bon ajournement saura le repousser.

POPULUS.

Il n'attaque jamais que les gens sans défense.

THEROIGNE.

De tes soupçons jaloux *amende* la licence.
 Si tu vis mon ivresse égaler tes transports ,
 Pour lui seul ma vertu brisa tous les ressorts.
 Il est vrai , Mirabeau porte sur sa figure
 Le caractère heureux de l'ame la plus pure ;
 Mais le seul Populus a droit à mes faveurs.

POPULUS.

Rien ne saurait calmer mes jalouses fureurs ,
 Et je vais de ce pas préparer son supplice.

THEROIGNE.

Ah ! que n'ai-je à te faire un plus beau sacrifice !

SCENE III.

THEROIGNE, *seul.*

O Destins fortunés ! triomphes glorieux !
 Vingt sénateurs , par jour remplissant tous mes vœux ,
 S'en viennent à mes pieds , d'une flamme immortelle ,
 Présenter à l'amour une offrande nouvelle.
 Ah ! pour leur résister , que mon cœur combattu
 Puisse s'envelopper d'une triple vertu !

SCENE IV.

MIRABEAU, THEROIGNE.

MIRABEAU.

DEs vertus du sénat émule généreux .
 De la bête le jay rival trop heureux ,
 Un moderne Brutus , le plus grand des humains .
 Met son cœur à vos pieds , son sceptre dans vos mains .

Superbe , fémillant , impétueux & tendre ,
 Je fuis pour vos beaux yeux prêt à tout *entreprendre*.
 Faut-il que mon génie , au défaut de mon bras ,
 Embrâse des cités , renverfe des états ?
 Parlez , je cours , je vole , & mon audace altière
 Va foudain à vos pieds mettre l'Europe entière.

T H É R O I G N E .

Seigneur , de vos talens je connois la grandeur ,
 Votre philanthropie a des droits fur mon cœur ;
 Elle égala en tout point votre auguste vaillance ;
 Je fais que du fénat la jufte confiance ,
 Confacrant vos avis , imite vos vertus ;
 Mais vous n'ignorez pas que le grand Populus
 Par fa flamme ingénue & non moins *authentique* ,
 Obtint le premier rang fur ma *liste civique* ;
 Il peut augmenter fur la *priorité* ,
 Car fon amour naquit avec la liberté :
 Il me le fit connoître avec les droits de l'homme.

M I R A B E A U .

Pourriez-vous balancer entre Carthage & Rome ?
 Et du fonds de fa gloire un roi que j'ai bâti
 Peut-il *incidenter* contre un chef de parti ,
 Qui vous apporte en dot avec fa renommée
 Les bienfaits d'un grand prince , & la halle & l'armée ?
 Ouvrez les yeux , Madame , & voyez qui je fuis .
 Depuis long-temps en proie aux plus cruels ennuis ,
 Vagabond , il eft vrai , mais toujours folitaire ,
 Tantôt banni de Pruffe & tantôt d'Angleterre ,
 Contre mes créanciers fans cefle révolté ,
 Jufqu'à ce jour fatal mon cœur fut indompté.
 Je vous connus ; bientôt d'une flamme nouvelle
 Je fentis dans mon cœur pétiller l'étincelle.
 Vos vertus , ma pudeur , arrêtant mes discours ,
 J'osois aux zéphyrs feuls confier mes amours ;
 Mais voyant que votre air n'avoit rien de farouche ,

Je sentis le silence expirer sur ma bouche ;
 Je ne puis plus long-temps cacher un si beau feu ,
 Et de ma passion je risque enfin l'aveu.
 Vous voyez du *sénat* un *membre* inébranlable ,
 Des *pouvoirs* de vos yeux victime mémorable.
 Moi qui , méconnoissant l'amour & ses *décrets* ,
 Insultai si long-temps aux fers de votre Anglois ,
 Qui , *réfutant* les goûts des *députés* peu sages ,
 Aux *Vénus* à six francs refusois mes hommages ,
 De la fiere *commune* exécutant la loi ,
 Par quel *amendement* ne suis-je plus à moi ?
 Méricour a vaincu mon audace imprudente ;
 Mon ame *députine* est enfin dépendante.
 Depuis plus de *huit jours* , honteux , embarrassé ,
 Je redoute un *décret* par vos beaux yeux lancé :
 Contre ces yeux diuins vainement je m'éprouve ,
 Présente je vous suis , au *sénat* je vous trouve ,
 Jusques sur les *gradins* votre image me suit ,
 Votre cœur sur mes pas *galope* jour & nuit ,
 Tout retrace à mes yeux les charmes que j'adore ,
 Dans une *motion* je crois vous voir encore.
 Étrange aveuglement ! méprise de l'amour !
 L'abbé *Gouttes* souvent est pour moi Méricourt ,
 Malgré ses blancs cheveux & sa tête chenue ,
 Ce cœur passionné se dilate à sa vue.
 Mais , hélas ! mes soucis , mes soins sont superflus ,
 Maintenant je me cherche , & *Mirabeau* n'est plus.
 Mon *toupet* , mon *manteau* , mon *rang* , tout m'importune ,
 Je ne me souviens plus de l'*auguste* tribune.
 La *salle* retentit du cri de mes douleurs ,
 Et le *Palais-royal* n'entend plus mes clameurs.
 Peut-être de ces feux le récit *préalable*
 Àuprès de vos beaux yeux rend l'*opinant* coupable.
 D'un *régénérateur* est-ce là l'entretien ?
 Quel étrange captif pour un si beau lien !

Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère :
 Songez qu'un député plane sur le vulgaire :
 Daignez sanctionner des vœux mal exprimés
 Que Mirabeau sans vous n'auroit jamais formés.
 Régions , régions ensemble au nom de la patrie :
 Moi, je serai Numa , & vous serez Egérie,
 Et, servant de modèle aux siècles à venir,
 Nous

T H E R O I G N E.

On vient.

M I R A B E A U.

C'est Barnave , il veut m'entretenir.

Thérèse sort.

S C E N E V.

M I R A B E A U , B A R N A V E.

M I R A B E A U.

AS-tu vu de ma part les souverains de France ?

B A R N A V E.

Vers la halle déjà ma prompte diligence
 A pris soin d'inspirer ces fameux potentats
 Dont la hache & la corde arment toujours les bras.
 Ce corps lesté & brillant , digne de ton courage,
 N'attend que le signal pour voler au carnage.
 On voit en tête , en queue , & sur tous les côtés
 L'essaim voluptueux de ces tendres Beautés,
 Qui la nuit à Vénus , & le jour à Bellone ,
 Ont su parer leur front d'une double couronne,
 En élevant aux yeux de l'univers surpris,
 L'empire des harengs sur l'empire des lis.
 Bravant tous les assauts , cette troupe amazone
 Est ton plus grand soutien ; il n'est rien qui l'étonne.

Un orgueil belliqueux se peint sur tous les fronts.
 Tous ces enfans de Mars , pour venger ses affronts,
 Patriotiquement vendus à ta colere,
 Ont déjà descendu le sacré réverbère.
 Son effet admirable est aussi prompt que fîr.
 Versons , versons du sang , le nôtre seul est pur.
 Ma fureur est égale à celle qui t'anime.
 La lanterne & mon cœur attendent la victime.
 De l'aristocratie éteignons le flambeau ;
 Plongeons ce monstre affreux dans l'horreur du tombeau.
 Nous avons bien prouvé qu'un heureux téméraire
 Confond , en agissant , celui qui délibère.
 Ami , le temps s'écoule en discours superflus :
 Montre le criminel ; parle.

MIRABEAU.

C'est Populus.

BARNAVE.

Populus !...

MIRABEAU.

Populus, qui m'enlève une ingrate ?

BARNAVE.

J'espérois m'abreuver d'un sang aristocrate....

Populus !... A ce nom , mon espoir confondu....

MIRABEAU.

On saura son forfait quand il sera pendu.

BARNAVE.

Quoi ! lorsqu'il faut régir la France consternée,

Que la cour de bourreaux se trouve environnée,

Au milieu de la guerre , au sein des factions,

Ton cœur seroit ouvert à d'autres passions !

Quel mélange inouï , quelle étonnante ivresse,

D'amour , d'ambition , de meurtre , de foiblesse !

Quels soucis dévorans viennent te consumer !

Destructeur des humains , t'appartient-il d'aimer ?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, POPULUS.

POPULUS *entrant précipitamment.*

Où, je fais tes projets : le sang & le carnage.
 Monstre, ne coûte rien à ton affreuse rage :
 Je suis toujours surpris que ce cœur effréné,
 Plongé dans la licence, au vice abandonné,
 Dans les plaisirs affreux qui partagent sa vie,
 Garde une cruauté tranquille & réfléchie :
 Barnave seul ne peut en paroître indigné ;
 Il aime trop le sang où son cœur s'est baigné ;
 Et je n'en vois point d'autre au moins qui ne rougisse
 D'avoir eu si long-temps Mirabeau pour complice :
 Couple adroit & féroce, il suffit de mon bras
 Pour punir à l'instant vos lâches attentats.

(Il tire son épée, son écritoire, la carte de son département, ou toute autre arme offensive.)

BARNAVE, *effrayé.*

Tu peux calomnier mon civisme & mon zèle !

POPULUS, *d'un air terrible.*

Je vous plonge tous deux dans la nuit éternelle,
 Et vous défie ensemble, à pied comme cheval,
 En femme, en député....

BARNAVE, *reculant.*

Lui seul est ton rival,

Je ne puis.

MIRABEAU, *avec frayeur.*

Il connoît le serment qui me lie ;
 Je ne me battrais pas même pour la patrie.

POPULUS, *avec mépris.*

Vous me prouvez assez que la férocité

Exclut

Exclut le vrai courage, & n'est que lâcheté.

MIRABEAU.

L'honneur national t'est peu connu sans doute;

Je veux te l'expliquer,...

POPULUS, *perdant patience, lui fait une forte application des droits de l'homme.*

Tiens....

MIRABEAU, *patriotiquement résigné.*

Frappe, mais écoute.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, un Secrétaire
de l'Assemblée, la sonnette à la main.

LE SECRÉTAIRE.

DE par le roi des rois, notre grand président
Target, qui vous chérit, & veut que, dans l'instant,
Terminant vos débats, chacun de vous s'accorde,
J'apporte l'union, la paix & la concorde,
Le calme, le repos & la tranquillité.

Cet envoi précieux vient d'être décrété:

L'illustre Chapelier, ayant pris ses besicles,

Sur le bureau lui-même en dressa les articles.

Soumettez vos destins aux loix de Méricourt;

Son choix doit être fait avant la fin du jour.

Je vous annonce encor un rival formidable;

Il doit entrer en lice; & cette fille aimable

Pourroit bien....

POPULUS.

Quel est-il?

LE SECRÉTAIRE.

C'est le puissant l'Afnon,

Ah, dieux! il fixera son inclination....

N'importe, il ne faut pas refuser à la France

Cet exemple touchant de notre obéissance.

(*Il se retire vers les lieux où la gloire les appelle.*)

Fin du second Acte.

CHAPITRE IV.

Non ille perfidum dixit sacramentum.

MUNICIPALITÉS.

M. le comte de Lauraguais, qui a passé plusieurs années en Angleterre, & qui n'a cessé de méditer sur ce beau gouvernement qui a fait des Anglais le peuple le plus heureux & le plus puissant de l'univers, s'est retiré depuis plusieurs mois dans une de ses terres. C'est-là que se compose un ouvrage périodique, qui contient tout-à-la-fois l'histoire de notre révolution actuelle & le système de gouvernement auquel nous serons forcés de revenir quand nous aurons ce que c'est qu'un système de gouvernement. M. de Lauraguais ne se borne point à éclairer sa patrie : il a regardé comme

un de ses devoirs les plus sacrés de rendre heureux tout ce qui l'environne. Il ne s'est jamais regardé que comme le père de ses vassaux ; il vient de recevoir le prix de ses soins & de ses bienfaits. Les habitans de Manicamp ont cru devoir déposer dans ses mains paternelles une autorité qui n'a été établie que pour veiller au salut & au bonheur de la commune. Ils lui ont offert la place de maire qu'il a refusée ; & nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en publiant les motifs qui ont déterminé ce refus. Ils nous paraissent conformes aux vrais principes de la raison , de la liberté politique & de la monarchie. Nous ne ferons qu'une réflexion. Quelle institution que celle dans laquelle M. de Lauraguais refuse de prendre une place , qui dans le même moment est recherchée par M. de Gouy d'Arcy !

*Discours de M. le comte de Lauraguais
aux habitans de Manicamp.*

Le 7 Février 1790.

Je n'accepte pas la place de maire que vous m'offrez. Je ne veux point concourir à rompre les liens mutuels

qui nous attachaient par mes devoirs envers vous, par vos services envers moi.

Ceux qu'on prétend former désormais entre les citoyens, sont illusoires ; puisqu'ils n'ont la propriété, ni pour base, ni pour gage.

D'intolérables abus avaient rendu une révolution nécessaire. Personne en France n'en a été ni plutôt, ni plus persuadé que moi. Le roi en est enfin convenu, en convoquant une Assemblée nationale dans tous les bailliages.

Que diriez-vous si ce moyen de régénérer la France, l'a soumise à un despotisme plus redoutable que celui qu'elle ne pouvait plus supporter ? C'est pourtant ce qui est arrivé, & ce que prouve la formule du serment, que l'Assemblée Nationale impose à tous les citoyens qui veulent remplir un office quelconque.

Il faut jurer d'être *fidèle à la Nation, à la Loi & au Roi, & promettre de maintenir de tout son pouvoir la constitution décrétée par l'Assemblée Nationale, & qu'elle a fait accepter par le roi.*

Fidèle à la Nation : la nation ne peut exister politiquement que par la forme qu'elle recevra par la constitution. La France n'a pas encore de constitution.

Fidèle à la Loi : les lois ne sont point

faites ; & l'on tremble , en ce moment , de gémir encore sous la vénalité des offices de judicature , & d'être privé de la justice par jurés.

Fidèle au Roi : sans doute , si le roi est une partie essentielle de la nation. Mais , s'il ne l'est pas , le serment de fidélité au roi serait un serment d'infidélité envers la souveraineté nationale.

La question consiste donc à savoir , si le roi est une partie de la souveraineté publique ; ou s'il ne l'est pas ; & cette question n'en est plus une , depuis que vos députés ont décrété que le pouvoir législatif était concentré dans l'Assemblée Nationale ; & comme le roi n'en est pas même un membre , l'Assemblée Nationale cesse d'être *corps délibérant* , dès que le roi y paraît.

Vos députés prétendent que le roi a sanctionné la constitution qu'ils lui ont présentée ; mais la constitution n'existe pas encore. Et , quand il serait vrai que la toute-puissance des décrets de l'Assemblée Nationale aurait besoin de la sanction du roi , cette sanction aurait besoin elle-même de liberté ; & vous savez que des assassins ont violé la résidence du roi , l'ont traité comme leur

captif dans Paris , où l'Europe entière le voit prisonnier.

La France voulait un gouvernement monarchique , & l'on ne pourra donner aucun nom connu au gouvernement que l'Assemblée Nationale prétend établir.

Vos députés se sont tellement joué des principes de la souveraineté publique, qu'après l'avoir méconnue dans la personne de leurs commettans, ils ne craignent pas de dire aux députés de la prochaine législature : « vous ne pourrez ni obéir aux lois des électeurs, ni ainsi que nous devons le faire, ni leur donner des lois, ainsi que nous l'avons fait. Le peuple, & la prochaine Assemblée Nationale sont obligés de respecter notre ouvrage. Et, pour nous en assurer, promettez de *maintenir de tout votre pouvoir la constitution décrétée par l'Assemblée Nationale, & acceptée par le roi* ».

C'est jurer que la souveraineté imprescriptible, inaliénable du peuple, est détruite : c'est jurer de désobéir aux lois qu'il pourrait dicter à la prochaine législature ; c'est reconnaître que la prochaine législature ne peut recevoir, ni s'arroger la puissance exercée par celle-ci. Ce serment qu'on regarde comme une

déclaration de paix, est donc une déclaration de guerre contre la prochaine législature.

Aussi quel est le garant de ce serment ? ce n'est pas Dieu, puisqu'il n'est seulement pas invoqué ; ce n'est pas non plus la nation, puisqu'il serait contre elle.

Ce serment serait frivole, s'il n'était pas absurde. Je ne peux donc le prêter ; je resterai *passif* au milieu de tous les citoyens *actifs*.

*Tantum ergo sacramentum
Veneremur cernui,
Et antiquum documentum
Novo cedat ritui :
Instans fides supplementum,
Sensuum desolati.*

Bulletin de Mademoiselle Théroigne.

Nous avons promis à nos lecteurs de leur rendre un compte exact de l'état de M^{lle}. Théroigne de Méricourt. Cette fille divine, suscitée par le ciel contre les aristocrates, de la même manière que Jeanne d'Arc fut tout exprès choisie par S. Denis pour chasser les Anglais de France, a été à deux doigts de la perte.

Pendant trois jours au moins , son sommeil a été interrompu , & puis des accès de fièvre terribles , & puis des convulsions... qu'on juge de la douleur de M. Populus & de la nôtre. C'est en vain qu'on a appelé de tous côtés des médecins , des chirurgiens , des apothicaires , la malade n'en allait que plus vite dans l'autre monde. Heureusement M. Blin , qui a , comme l'on fait , une extrême répugnance pour les assassins , nous a délivré de tout ce monde-là , & voici quel a été son traitement. Il a fait appliquer à la malade deux discours de M. Gouy d'Arcy sur la tempe gauche pour lui rendre le sommeil ; ce qui a parfaitement réussi. Puis il lui a ordonné une tisane de patience , composée de deux péroraïsons de M. Target , dans laquelle il a fait infuser deux gros de sel ammoniac pris dans la harangue de M. de Mirabeau l'aîné , sur le parlement de Bretagne. Une infusion de deux motions de M. Prieur & de M. Bergasse la Ziroule a suffi pour lui rendre la voix. On a soin d'écarter très-soigneusement M. l'Asnon de sa présence , de peur de troubler l'état de calme & de repos qui lui est nécessaire , & on la nourrit jusqu'à présent avec tout ce qu'on

peut extraire des motions de dom Gerle, chartreux. La semaine prochaine on espère la remettre au régime plus nourrissant de M. Barnave, lequel avec deux saignées se charge de la tirer entièrement d'affaire.

Nous voilà donc entièrement tranquilles de ce côté, mais nous ne le sommes pas autant sur un bruit qui commence à se répandre, & qui bientôt va, dit-on, avoir la plus grande publicité; c'est que notre bonne amie a laissé appercevoir des marques d'une passion bien bizarre & bien extraordinaire: c'est le malheur des ames sensibles de ne pouvoir pas raisonner leurs affections. Nos lecteurs savent comment un Persé devient amoureux d'un platane, un empereur d'Asie de son cheval, un Athénien d'une statue; eh bien, on nous assure que notre bonne amie Théroigne de Méricourt est devenue amoureuse, de quoi ? en vérité nous n'osons pas le dire; du corps législatif: on dit que cette inclination, qui a commencé la nuit du cinq octobre, n'a fait depuis ce temps-là que fermenter davantage dans son cœur, & qu'elle ne prétend pas moins aujourd'hui que d'épouser à la fois les douze cents membres composant le grand

corps des Représentans de la nation. Mais c'est une si grande extravagance, qu'il n'est pas possible de se le persuader. Que deviendrait M. Populus, que deviendrait M. de Mirabeau ? que deviendrait la démocratie royale ? que deviendrait la constitution ? que deviendrait sur-tout notre Tragédie nationale que nous espérons terminer avant la fin du carême ? Non, non, non, cela n'est pas possible. Au surplus nous prendrons des renseignemens sur cette anecdote intéressante, & nous ferons en état d'apprendre à cet égard quelque chose de positif à nos lecteurs sous peu de temps.

D É N O N C I A T I O N .

De toutes les fonctions que nous impose le ministère public, dont nous nous sommes chargés, les plus pénibles, sans contredit, sont les dénonciations multipliées des œuvres aristocratiques qu'enfante le désespoir. Voici encore une production d'un Français réfugié à Londres ; nous l'avons traduite, non sans peine, des papiers anglais où il l'a fait insérer à la suite de l'opinion de M. Burke sur notre constitution. Les bons citoyens doi-

vent se réunir & inviter le club des Jacobins à envoyer des pouvoirs suffisans à la société de révolution pour faire dénoncer au petit tribunal des *plaid's communs*, M. Burke & l'auteur des observations suivantes. Si le peuple de Londres a quelque énergie, & qu'on puisse trouver au besoin deux recruteurs & cinq témoins secrets qui veulent incognito leur entreprendre un bon procès national, l'honneur français sera vengé. En attendant, nous nous chargeons d'y répondre d'une manière victorieuse, au numéro prochain, *moyennant charte normande*.

Observations d'un Français, réfugié à Londres, sur l'adresse de l'Assemblée Nationale aux Français.

J'ai lu Milton : je me rappelle la magnifique harangue de Satan au milieu de son sénat. L'adresse de l'Assemblée Nationale, aux Français, me paraît du même genre : l'orgueil y est par-tout le défenseur de tous les vices ; par-tout il les défend avec autant de force que d'éclat.

Entrons dans les détails, & combattons à notre tour.

Qu'a fait l'Assemblée ? demandent fièrement les auteurs de l'adresse ; & c'est avec assurance qu'ils répondent : Elle a tracé d'une main ferme , au milieu des orages , les principes de constitution qui assure à jamais votre liberté.

Sans doute elle a opéré au milieu des orages , des orages qu'elle-même a formés , non une révolution sage & nécessaire , mais les désordres épouvantables parmi lesquels nous gémissons. Par un art infernal , pour la rendre durable & peut-être indestructible , elle a armé l'anarchie & forcé le premier roi , qui aura du courage , à tenter de replonger la France dans un **despotisme** mille fois plus affreux que celui dont nous pouvions si facilement nous délivrer.

Quel homme n'a pas dans lui-même le sentiment de ses droits ? & quel est celui qui ne fait pas que , pour jouir des avantages & du bonheur de la société , il doit en sacrifier une partie ? Fallait-il donc , comme le dit l'adresse , *les rétablir* par les principes fausement posés , d'une métaphyque abstraite , & le conduire aux conséquences les plus funestes ?

Nous avons maintenant une Assemblée Nationale , & elle ne peut nous être ravie.

Quelle terrible prophétie ! Trop véritable , trop effroyable aristocratie , tu seras donc éternelle ! nos neveux hériteront des maux dont tu nous accables.

L'Assemblée a consommé l'ouvrage de la nouvelle division du royaume. Qu'elle est entière , qu'elle est parfaite cette division !

Dès long-temps vous désiriez l'abolition des charges de magistrature ; elle a été prononcée. Et quels moyens l'Assemblée Nationale a-t-elle aperçu pour leur remboursement ? est-ce une nouvelle charge sur le peuple ? Il ne peut supporter celles qui l'accablent. Augmentera-t-on la dette de la nation ? elle est loin d'être sûre de pouvoir acquitter celle qui l'opprime. Un seul moyen se présente ; c'est de rechercher les vieux péchés des magistrats ; ils en ont commis beaucoup , & de les punir par la perte de leurs finances ; mais leurs femmes , mais leurs enfans ne sont pas coupables. Eh bien ! comme aux moines , on leur fera des pensions convenables. Avec quoi ? Les questions ne sont point respectueuses ; les législateurs décrètent & ne répondent pas.

L'impôt de la gabelle vous était odieux : il était odieux , & devait l'être ; mais en

le supprimant, c'était augmenter de 80 millions le déficit.

Les finances demandaient d'immenses réformes. Celles que vous avez faites sont en effet immenses ; car il n'y a plus de finances.

Nous avons tout détruit, a-t-on dit ; c'est qu'il fallait tout reconstruire. Qu'avez-vous reconstruit ? Jetez les yeux sur l'immense amas de décombres dont vous êtes entourés.

Nous avons agi avec trop de précipitation, . . . & tant d'autres nous ont reproché d'avoir agi avec trop de lenteur. L'un & l'autre reproche est mérité : une nuit vous a suffi pour détruire ; dix mois ne vous ont pas suffi pour rien édifier.

Nos assemblées sont tumultueuses. . . Eh ! qu'importe, si les décrets qui en émanent sont sages ? Qu'importe, en effet, si vos décrets sont vraiment sages ? Mais s'ils l'étaient, une partie de votre assemblée s'y opposerait-elle avec tant de violence ? l'autre les établirait-elle avec tant de fureur ?

On nous accuse d'avoir aspiré à une perfection chimérique. Eh non ! Messieurs, ce n'est pas d'avoir voulu la perfection qu'on vous accuse.

Nous avons détruit le pouvoir exécutif... Non, dites le pouvoir ministériel. Ici la plume tombe des mains. Au plus misérable sophisme, il ne doit pas y avoir de réponse.

Nous avons passé nos pouvoirs. Sans doute, vous les avez passés. Vous avez violé tous vos sermens; envoyés par vos mandans pour être leurs organes, vous avez trompé toutes leurs intentions. Non contents d'être leurs mandataires, vous vous êtes fait leurs souverains. Au-lieu de constituer la France, vous l'avez désorganisée; & avant de séduire vos commettans, avant de parvenir à les enflammer d'un enthousiasme insensé & terrible, à les faire changer de volontés, vous avez trahi leurs premières volontés, qui étaient sages, justes & modérées.*

Après s'être elle-même rassasiée d'éloges, l'Assemblée Nationale nous fait de grandes promesses; mais comment les remplira-t-elle? comment nous donnera-t-elle une constitution militaire qui,

* Il n'y a que des souverains en effet, & des souverains bien puissans, qui puissent oser défendre à la nation de nommer d'autres députés qu'eux. Ce décret doit donner une grande idée de la liberté qu'a établie l'Assemblée nationale; c'est l'avant-courreur de la permanence des souverains actuels. *Narr. de l'Editeur.*

composant l'armée de soldats-citoyens , réunira la valeur qui défend la patrie & les vertus civiles qui la protègent sans l'effrayer ? Certes , si elle nous faisait ce présent , il serait bien précieux ; mais devons-nous l'espérer ? Quand tous ses principes s'opposent à la possibilité d'avoir une bonne armée , même une armée véritable , ses principes d'équité absolue , qu'elle étend jusques sur les milices , sont destructeurs de toute discipline. Le soldat qui peut ne pas obéir , celui même qui peut examiner , n'est plus un soldat. Triste condition , il est vrai , mais sans laquelle la force militaire n'existe point. C'est dans les pays les plus libres , que les chefs des troupes ont sur elle une autorité sans bornes. A Rome , à Carthage , ils étaient absolus. Ils punissaient de mort , des fautes en apparence peu graves. Mais ce fut par un système militaire , très-rigoureux , que les Romains parvinrent à la conquête du monde. Le courage , le génie ne suffisent pas pour triompher toujours. Les seules armées soumises à une subordination exacte , sont invincibles ; ne voulez-vous pas y assujettir vos concitoyens ? prenez à votre solde des étrangers mercénaires , & vous serez bientôt envahis.

Bientôt l'Assemblée Nationale nous présentera un système d'impositions qui ménagera l'agriculture & l'industrie, qui respectera enfin la liberté du commerce. Je ne suis pas en peine des théories de l'Assemblée Nationale ; mais à quoi servent les belles théories d'administration, quand, au-lieu d'un gouvernement, on a voulu établir, on a établi l'anarchie ?

Quel beau paragraphe que celui de l'adresse de l'Assemblée Nationale sur le clergé ! Mais, hélas ! c'est encore une oraison funèbre. L'oraison funèbre du clergé prononcée par Monseigneur l'évêque d'Autun, était une chose très-remarquable & très-piquante.

Elle terminera ses travaux (l'Assemblée Nationale) par un code d'instruction & d'éducation nationale..... Je tremble pour nos neveux.

Atas parentum, pejor avis, tulit.

Nos nequiores, mox daturos

Progeniem vitiosiore.

Enfin, l'homélie de Monseigneur l'évêque d'Autun finit en nous découvrant la perspective de bonheur & de gloire qui s'ouvre devant nous. Que nous achetons chèrement ce bonheur si légèrement promis, cette gloire si facilement

annoncée, par nos maux actuels, par nos humiliations présentes ! Qu'il est généreux à Monseigneur l'évêque d'Autun de nous annoncer des biens qu'il ne partagera jamais ! Ce prélat ne perd aucune occasion de prouver combien il est désintéressé.

Cette bonté avec laquelle M. l'évêque d'Autun recommande à la pitié des peuples, les prétendus ennemis de la révolution, serait bien cruelle, serait bien coupable, si elle était moins l'effet d'un sentiment généreux que celui d'une profonde réflexion. Inviter le peuple à plaindre ceux qu'on lui dénonce comme ses ennemis, en termes hypocrites, &, par conséquent lâchement barbares, c'est l'inviter à se venger ; à se venger, & de qui ? de ceux qui, dans les excessives rigueurs du dernier hiver, l'ont vêtu, l'ont chauffé, l'ont nourri ; de ceux qui lui ont sacrifié des privilèges qu'ils pouvaient, par la longueur de la possession, considérer comme des droits ; de ceux enfin qui ne voulaient pas tout perdre, mais qui voulaient beaucoup donner. Ah ! que le roi est plus juste dans ses exhortations paternelles ! Comme ils sont purs les mouvemens de sa sensibilité profonde ! *il est à vous ce roi, nous dit-on :*

Il est à nous, sans doute; son cœur nous l'a donné; mais est-il aux Parisiens comme aux autres habitans de la France? Est-il au milieu d'eux par le libre effet de son choix? Son séjour dans Paris, comme il est trop facile de le croire, n'est-il pas forcé? Il n'est pas encore sorti de ses barrières, il ne parcourt pas même son enceinte : cependant il est libre, puisque l'Assemblée Nationale & la Municipalité de Paris l'assurent, & puisque lui-même l'a déclaré. On nous invite à *l'étonner de nos vertus*. Nous le devons par justice, par reconnaissance, quand lui-même nous donne le grand exemple des siennes.

Il est temps de finir une pénible réponse à une astucieuse adresse. Je la termine en félicitant les auteurs de cette adresse, du bonheur qu'ils ont d'être *satisfaits de leur conscience*. S'il est réel, ce bonheur, fera-t-il long?

VERS sur M. Necker.

Quand devant Dieu parut avec effroi,
Necker, toujours parlant de conscience,
Le Seigneur lui dit : Réponds-moi ?
Necker, qu'as-tu fait de la France ?
J'ai laissé le peuple sans Roi,
Et le Royaume sans finance.

CHAPITRE V.

Neſtrum inter cives tantas componere lites.

SOPHISMES POLITIQUES.

SANS mœurs, point de république, disait Montesquieu; sans la démocratie royale, point de constitution, disons-nous continuellement; cette maxime sacree a toujours guidé nos travaux: en composant ces actes; & la Nation rend sans doute justice au zèle que nous déployons sans relâche pour la propager.

N'oublions jamais ces deux sentimens caractéristiques de tout bon citoyen de la Nation française; amour & fraternité aux démocrates! haine implacable aux aristocrates!

O Français! ô citoyens! vous ne connaissez pas les cruelles atteintes qu'on porte trop souvent à nos sentimens patriotiques; nous recevons journellement des avis envoyés sans doute par de mauvais citoyens, que nous dénoncerions s'ils n'avaient pas soin de se cacher sous

le masque timide de l'anonyme ; on y cherche à exciter en nous des doutes sur les intentions des plus ardens disciples de nos principes & de l'auguste Assemblée , qui les met si glorieusement à exécution , quand nous nous contentons de les prêcher.

Chers-compatriotes ! détournez un moment vos regards trop justement tendus vers les conjurations , les conspirations , les trames odieuses contre la Nation , dont nous & nos confrères les journalistes vous présentons exactement le fidèle & pénible tableau , & dont vous vous vengez par de si justes châtimens : prenez un instant de repos pour écouter un résumé de tout ce que l'on nous écrit.

(Ce ne sont plus les 45 auteurs qui parlent.)

Vous êtes , nous dit-on , trop éclairés dans votre haine contre l'aristocratie , pour ne pas vous en faire une définition précise ; vous n'entendez pas par-là un gouvernement légitime constitutionnel , semblable à celui des républiques anciennes les plus célèbres , où la puissance de faire exécuter les lois est confiée à un petit nombre de citoyens , comme elle l'est dans une monarchie à un seul. Ce mot ne peut donc signifier , selon vous , qu'une classe héréditaire ou élec-

tive de citoyens prétendant avoir des droits exclusifs à toutes les charges du gouvernement, ou (ce qui serait mille fois pis encore) qui voudraient en usurper tous les pouvoirs : ainsi une Assemblée héréditaire ou élective, mais permanente, qui confondra dans son sein le pouvoir de créer les lois, de les faire exécuter, & de juger les infracteurs, exercera ce que j'appelle un despotisme aristocratique, & que j'appellerai avec vous une détestable aristocratie.

Réfléchissez donc, Messieurs les journalistes démagogues, *nous écrit-on*, si vous devez espérer de jouir si-tôt de cette bienheureuse démocratie royale, qui fait l'objet de tous vos vœux, & qui doit établir enfin la liberté ; ah ! par qui le ferait-elle ? les empereurs absolus de l'Orient, en se déclarant législateurs, juges, souverains, réussiraient-ils, avec de belles paroles, à persuader à leurs sujets qu'ils vont incessamment leur transmettre tous les pouvoirs qu'ils ont usurpés ?

Qu'ont fait jusqu'ici ceux qui vous tiennent le même langage ? qu'ont-ils fait ? ils ont tenu la même conduite. Ils se sont déclarés législateurs ! Législateurs ! grands dieux ! qu'ils lisent leurs fonctions dans l'immortel ouvrage de J.

J. Rousseau, leur oracle; qu'ils lisent, & qu'ils tremblent! Ecoutez.

„ Rome, dans son plus bel âge, vit re-
 „ naître dans son sein tous les crimes
 „ de la tyrannie, se vit prête à périr pour
 „ avoir réuni sur la même tête l'auto-
 „ rité législative & le pouvoir souverain:
 „ cependant les décemvirs eux-mêmes
 „ ne s'arrogèrent jamais le droit de faire
 „ passer aucune loi de leur seule auto-
 „ rité; rien de ce que nous vous pro-
 „ posons, disaient-ils au peuple, ne peut
 „ passer en loi sans votre consentement.
 „ Romains, soyez vous-mêmes les au-
 „ teurs des lois qui doivent faire votre
 „ bonheur ”.

„ Celui qui rédige les lois, n'a donc
 „ & ne doit avoir aucun droit législa-
 „ tif, & le peuple ne peut, quand il le
 „ voudrait, le dépouiller de ce droit in-
 „ communicable ”.

Eh bien, *duodecem centum veri!* voilà
 votre jugement. Si ceux qu'on a envoyés
 pour établir le bonheur de la France
 sur une constitution solide, avaient suivi
 les instructions, disons-le, les ordres de
 leurs commettans, comme ils en avaient
 fait le serment, alors la constitution était
 déterminée par la pluralité des cahiers,
 & les députés pouvaient exercer l'au-

torité législative ; mais ils n'ont pas cru que ces instructions fussent au bonheur des Français ; ils se sont déclarés législateurs ; ce qui signifie , comme J. J. Rousseau l'explique lui-même , *rédauteur des lois* ; & dès-lors ils ne pouvaient plus exercer aucun pouvoir souverain : veulent-ils'en savoir la raison ? qu'ils écoutent encore Rousseau parlant de la fonction du législateur : „ C'est une fonction „ particulière & supérieure qui n'a rien „ de commun avec l'empire humain ; car „ si celui qui commande aux hommes , „ ne doit pas commander aux lois ; ce- „ lui qui commande aux lois ne doit pas „ non plus commander aux hommes ; „ autrement , ses lois , ministres de ses „ passions , ne feraient souvent que per- „ pétuer ses injustices ; & jamais il ne „ pourrait éviter que des vues particu- „ lières n'altérassent la sainteté de son „ ouvrage ”.

Le corps législateur ne pouvait donc exercer aucun pouvoir législatif ; il fallait , conséquemment à ce principe , que se contentant de rédiger un code de lois , il laissât les anciennes en vigueur , jusqu'au moment où il pourrait présenter son ouvrage parfait , à l'examen (1) de

(1) C'est une vérité que le métaphysicien Sieyès a lui-même

la Nation : les douze cents fractions du législateur devaient ensuite disparaître devant elle , comme les étoiles de la nuit à l'approche de l'aurore. » Pour exécuter l'ouvrage de la législation, (dit encore J. J. Rousseau ,) toujours dans son contrat social , « il faut trouver une autorité qui ne soit rien ». Or, Messieurs, une autorité qui n'est rien ne peut se faire sentir ; or , si l'autorité du législateur se fait sentir, elle est injuste , & alors le législateur , qu'il soit un , ou qu'il soit composé de fractions , est un despote.

Je vous demande donc , Messieurs, *nous ajoute-t-on* , si l'autorité du corps législateur est insensible dans le royaume , ou plutôt je vous demande s'il en existe, en ce moment, une autre ? un honorable membre a dit : nous sommes législateurs , on l'a cru ; nous sommes souverains , on l'a cru ; nous sommes pouvoir constituant , & comme tel , nous avons le pouvoir législatif , le pouvoir exécutif , le pouvoir judiciaire , on l'a cru ; aujourd'hui ce serait un crime d'en douter.

Eh bien , Messieurs, accordez cela

même reconnue avant que l'assemblée , comme l'a dit publiquement M. Chapelier, se fût fait des principes.

Tome II.

C

avec votre démagogie. Un corps législateur & souverain ! souverain , entendez-vous , & qui plus est , infailible ! en doutez-vous ? Rappeliez-vous cet assemblage de lois incohérentes & imparfaites qu'on a juré de maintenir , sans que le peuple sache ou non si elles doivent faire son bonheur ; que Lycurgue , Solon ou Numa eussent décidé un petit nombre d'amis à jurer d'avance de maintenir les lois qu'ils étaient chargés de proposer , ces grands hommes auraient tout au moins perdu , dès-lors , la confiance du peuple , qui ne les eût plus regardés que comme des tyrans insensés.

Que les conventions américaines , au commencement de la guerre de l'indépendance , eussent dit à leurs commettans : „ Vous nous avez envoyés pour établir une constitution ; ainsi vous nous avez confié l'autorité nécessaire pour organiser tous les pouvoirs du gouvernement ; donc toute l'autorité réside dans nous seuls , & nous en usons pour vous présenter l'ouvrage de nos mains , qu'il faut que vous juriez de maintenir , comme nous l'avons fait nous-mêmes ”. Qu'eussent fait alors les Américains , qui ont employé dix années à revoir leur constitution avant de l'arrêter définitivement ?

qu'eussent-ils fait ? ils se seraient jetés dans les bras de leurs anciens tyrans , & ils gémissaient peut-être encore aujourd'hui sous le joug du parlement britannique.

Réfléchissez, Messieurs, dans votre comité démagogue; rappelez-vous ces empereurs d'Orient que nous vous avons cités, & jugez si vous devez espérer de voir bientôt le despotisme aristocratique faire place à ce chef-d'œuvre de l'esprit humain; cette heureuse démocratie royale qui, selon vous, peut seule régénérer l'Empire français ”.

(Ici les 45 auteurs reprennent :)

Voilà, nos chers concitoyens, une partie de ce que l'on nous écrit sans cesse : nous ne voulons pas irriter davantage votre patriotisme, par un détail plus circonstancié des attaques clandestines qu'on livre journellement à nos sentimens connus; mais on ne réussira pas à ébranler ou à affaiblir le dévouement que nous professons envers nos grands bienfaiteurs.

Eh quoi ! vous ne seriez que de détestables aristocrates, sortis de l'obscurité pour détruire toute autorité & y substituer la vôtre ? O vous ! Mirabeau, Target, Sieyes, Thouret, Desmeuniers,

Chapelier, Emery, Pethion & tant d'autres qui enfantâtes le *veto suspensif*, l'ingénieux partage du pouvoir exécutif entre 48 mille Municipalités, la merveilleuse division du royaume, qui transmettra, sans doute, à la postérité, la gloire des 83 plus célèbres des vos noms ; ô vous ! qui, par-dessus tout, découvrites un pouvoir inconnu jusqu'à nous, le pouvoir administratif. Oh ! non ; notre opinion, comme celle de l'Europe entière, est irrévocablement fixée sur vous. Courage, illustres inventeurs, achevez votre ouvrage ; hâtez-vous de réaliser notre douce & délicieuse chimère, & ne vous laissez point décourager par ces productions éphémères, soudoyées par le vice pour arrêter les élans de votre vertu patriotique.

LA RAISON ET LA FOLIE.

CH AN S O N.

Air : *Reçois dans ton galeras.*

Aux deux bouts d'un pont étroit
 La raison & la folie
 Arrivent dans un endroit
 Appellé . . . Ma foi je l'oublie . . .
 Toutes deux vouloient bien passer,
 Mais craignoient de s'embarrasser. *Bis.*

La raison, qui cependant
Est par fois très-raisonnable,
Voyant que ce pont si glissant
N'étoit qu'une planche peu stable,
S'écria : l'une la tiendra,
Tandis que l'autre passera. *Bis.*

Lors il fallut décider
Qui passeroit la première ;
On sent bien qu'avant de céder
Chacune fit long-temps la fière.
Beaucoup d'exemples l'on cita,
La raison enfin l'emporta. *Bis.*

Quand sur la planche elle fut,
Avec l'air digne & sévère,
Sa rivale aussi-tôt se plat
A la jeter dans la rivière.
Les gens sensés la tireront
Quand les Députés s'en iront. *Bis.*

CHAPITRE VI.

*Nunc proce, nunc pretio, nunc vi, nunc morte supremâ
Permutas dominos, & cedis in altera jura.*

Affaire du Prévôt de Marseille.

PLUSIEURS de nos augustes législateurs, piqués de ne point figurer assez souvent dans nos actes, nous ont fait parvenir des reproches sur notre préfé-

rence marquée pour M. le comte de Mirabeau. Nous n'avons jamais cherché à dissimuler nos sentimens pour cet homme célèbre. C'est le héros que nous avons choisi ; nous l'avons même annoncé dès le commencement de notre *impérissable* ouvrage. On nous assure que c'est une passion malheureuse, & que M. le comte ne nous aime pas. Eh bien, nous lui pardonnons son ingratitude ; c'est la patrie que nous chérissions en lui, ce sont ses vertus, sa modération, sa popularité, sa philanthropie, la pureté de son ame & de ses mœurs, son désintéressement, enfin tout ce qui lui a mérité le respect & l'admiration de tous les peuples. Le public doit savoir maintenant que nous avons toujours le ton des circonstances. Il doit être accoutumé à notre manière, & il s'appercevra aisément que c'est très-sérieusement que nous parlons des vertus de M. le comte de Mirabeau : il a fait ses preuves, & l'on ne pourrait sans injustice nous soupçonner de n'y pas croire.

Ce grand inquisiteur, ce grand dénonciateur, ce grand improvisateur étant monté à la tribune pour calomnier la justification du grand prévôt de Marseille, & justifier du même coup les ci-

royens actifs qu'il avait si mal conseillés, dit fort éloquemment que les mouvemens populaires de Marseille avaient été occasionnés par le rassemblement de huit mille soldats auprès de cette ville, & par l'apparition subite des serviteurs d'un personnage illustre qu'il ne voulait pas nommer. Les ennemis de la nation, les aristocrates déguisés, ou non déguisés de l'Assemblée avaient été prévenus que M. le comte n'avait pas été si discret à la salle des Jacobins, anciennement celle des ligueurs. Ils avaient été prévenus qu'on ferait usage de ce mouvement oratoire, de ce tour de passe-passe, pour mieux travailler la troupe soldée & les badauts des galeries. La tactique qu'on avait donnée aux Jacobins ne fut pas exécutée assez promptement. Les galeries furent en défaut, & les ennemis de la nation eurent le temps de couper la parole à l'honorable orateur, en le pressant de nommer le personnage illustre. On soutenait d'une part que cette réticence oratoire était un acte de charité; on disait de l'autre, (& certainement on avait grand tort), qu'elle était artificieuse. L'honorable orateur ajouta à sa réticence plusieurs mouvemens pantomimes qu'on au-

rait pris par-tout ailleurs pour ceux d'un jongleur ou d'un démoniaque. Il persista à répondre qu'il ne nommerait *l'illustre personnage* qu'autant que l'Assemblée serait consultée & qu'elle l'exigerait. Le président *jacobin*, les secrétaires *jacobins* comprirent à merveille ce signe de ralliement L'Assemblée ne fut point consultée ; le tumulte augmenta au point qu'un député qui se trouvait en face de l'orateur, lui dit avec beaucoup d'intérêt : Hé, Monsieur le comte, songez au temps que nous perdons ; faites-nous grace de vos épisodes ; il ne s'agit point ici de la guerre de Troye ni des bords du Scamandre ; allez au fait, c'est le seul moyen de vous sauver de cette interpellation, & de ramener le calme. L'orateur, qui est d'ordinaire plein de grâce & de miel, répliqua au député, d'un air assez équivoque : Monsieur, répétez ce que vous avez bien voulu me dire, j'en ferai mon profit, je ne l'ai point entendu. Le député lui répartit à haute voix : J'ai déjà eu l'honneur, M. le comte, de vous dire que vous n'aviez qu'un seul moyen d'é luder l'interpellation très-indiscrète qu'on vous fait ; c'est de répondre à cette partie de l'Assemblée qui persiste à vous

demandeur ce que vous ne savez pas, qu'elle ne devrait pas avoir oublié que vous n'êtes pas heureux en fait de dénonciations.

Cette réflexion dérida les auditeurs. Le talent de l'orateur improvisateur fut en défaut pendant six minutes; après quoi, appelant le député par ses cheveux blancs, il lui dit : Je vous prie, Monsieur, de garder vos sarcasmes, je ne suis pas dans l'usage de les souffrir. J'ignore, dit à son tour le député aux cheveux blancs, quels sont les moyens que vous avez pour ne pas souffrir une vérité connue de toute l'Assemblée. Vous avez donc oublié, M. le Comte, que dans le temps de nos séances à Versailles, vous enrayâtes fort adroitement une délibération très-importante, contre certains districts accusés d'avoir violé le secret du commerce épistolaire, en annonçant que vous aviez à faire trente dénonciations pour crime de lèse-nation; que vous entamâtes la première, que vous ne fûtes pas heureux, & que vous en êtes resté là. J'ai toujours cru, M. le Comte, qu'avant d'exciter votre féconde générosité & de vous constituer dans une nouvelle dépense, il fallait vous donner le temps d'acquitter

les arrérages que vous nous devez.

Cette conversation se termina là ; elle nous amusa beaucoup ; nous étions à portée d'en saisir tous les mots , puisque nous étions à la barre , où nous nous glissons assez facilement à l'aide des porteurs & des orateurs de dons patriotiques. Nous avons depuis cherché à distinguer ce député , nous l'avons cherché inutilement à droite & à gauche de la salle ; il faut que M. le Comte l'ait tué l'épée à la main.

LE LIVRE ROUGE,

FABLE OCCIDENTALE.

Quand le bon Esope nous dit
Que la vipere un jour mordit
Le sein de l'homme charitable ,
Qui du trépas la garantit ,
Cette horreur paroît une fable :
Ecoutez pourtant mon récit.

Du livre rouge est-il en France
Quelqu'un qui n'ait oui parler ?
Ce livre devoit révéler
Des secrets de haute importance ;
Il devoit même en peu de temps
Fermer ce gouffre d'indigence
Où nous traînent nos douze cents ,
Plus vite que Calonne & le Muphti de Sena

Chaque jour au sénat, d'une voix de tonnerre,
Les deux frères Lam . . . , ces deux foudres de guerre (1),
S'écrioient : Conquérons ce livre ténébreux,

Monument des dons odieux

Faits à cet essaim de vampires,

Par qui le plus beau des empires

Croule en un précipice affreux :

Qu'un opprobre éternel soit imprimé sur eux.

A les entendre ainsi tonner dans la tribune,

Je me figurois deux romains :

Qui, pour mieux conjurer la publique infortune,

Demandoient à grands cris les livres sibyllains.

Il paroît. Qu'offre-t-il ? On y lit que leur mere (2)

Du monarque reçut soixante mille francs

Pour faire élever ses enfans !

Miez après cela le trait de la vipère.

ÉPIGRAMME.

Le bon-marché.

Ils en ont encor bien pour une année,
Disoit un Charpentier, sortant de l'Assemblée :

Aussi pourquoi les mettre à tant par jour ;

Ils ont au Roi fait faire une sottise.

L'ouvrage eût été bien plus court

En les mettant à l'entreprise.

(1) *Duo fulmina belli, Scipiadas.* Virg. En.

(2) On assure que le premier article de ce fameux livre rouge, est une somme de 80 mille francs donnée pour l'éducation de MM. de Lam Si l'on veut juger ces Messieurs sans partialité, on conviendra que leur éducation a dû coûter plus de 80 mille francs à la nation.

CHAPITRE VII.

LANTERNE MAGIQUE NATIONALE.

LA voici, la voilà, Messieurs, Mesdames, la lanterne magique nationale, la pièce vraiment curieuse. Vous allez voir ce que vous n'avez jamais vu, ce que l'aurore de la liberté seule pouvait produire, le despotisme & l'aristocratie, le despote & les aristocrates, traités par la *nation*, comme le diable l'a été autrefois par le bienheureux Saint Michel. Vous verrez les guerriers citoyens, les citoyens guerriers, les héros de la Bastille, les troupes légères des fauxbourgs Saint-Antoine & Saint-Marcel, les chasseurs des barrières, les capucins travestis en sapeurs, les dames de la nation, & les nones défroquées, & toute l'armée patriotique, & l'illustre coupe-tête, & le bon duc d'Orléans, & le châtellet, & la lanterne, & toutes les merveilles de la révolution. Enfin, vous al-

Nota. Cette pièce ne se trouvant point dans les *Actes des Apôtres*, & étant d'une extrême rareté, le Lecteur nous saura gré de l'avoir placé dans ce Recueil.

lez voir ce que vous allez voir, la vue n'en coûte rien; on rend l'argent aux mécontents, & nous payons à bureaux ouverts, comme la caisse d'escompte payera au mois de juillet.

Bonum principium facit bonam finem.

Vous n'entendez pas le latin, ni moi non plus; mais un chanoine de mes parens, à qui on a tout ôté, excepté la science, m'a dit que cela voulait dire, qu'en commençant bien, on finissait de même.

Ecoutez : primo d'abord.

La généalogie de notre-dame l'assemblée nationale, & sa chère fille la constitution.

Necker engendra les emprunts viagers, les emprunts viagers engendrèrent le déficit, le déficit engendra Calonne, Calonne engendra les notables, les notables engendrèrent l'archevêque de Sens, l'archevêque de Sens engendra la cour plénière, la cour plénière engendra le mécontentement, le mécontentement engendra Necker, Necker engendra la double représentation, & la nouvelle convocation, qui engendrèrent les curés & les avocats, qui engendrèrent l'assemblée nationa-

le, qui engendra la prétendue constitution, & la prétendue constitution engendra l'anéantissement des revenus & la banqueroute, le papier-monnoie, & la ruine du royaume, la destruction de la noblesse, du clergé & des parlemens, & la prison du roi : ces derniers rejets, enfans parricides, pourront bien assassiner leur mère.

Vous allez voir ensuite un conseil préparatoire, tenu chez M. le directeur-général des finances; c'était le principal laboratoire de la révolution.

Et voilà le bon N....r; le voyez-vous au milieu de son conseil secret qui prépare la constitution : remarquez la maréchale de B....u, cette auguste femme qui gouverne l'académie. A sa droite est C.....t, & à sa gauche Harpula. Voyez-vous cette sœur du pot qui remue la tête comme un pantin; elle ressemble à son auguste époux; elle paraît quelque chose quand elle représente dans un fauteuil; elle n'est plus rien quand il faut marcher. Voyez l'ambassadrice boutonée : on voit qu'elle médite l'oraison jaculatoire, qu'elle se dit à elle-même, *qu'il s'épuise, qu'il m'enlève aux cieux, qu'il me laisse tomber.*

Le grand homme redresse son men-

ton : il va parler ; écoutez : Je ne suis pas revenu ici pour être balotté par les cabales ; on fait que moi seul je puis sauver l'état ; on connaît ma supériorité sur le reste des hommes : je n'ai plus de gloire à désirer, j'en regorge , (& voyez le ballon qui s'enfle) ; mais il me faut du pouvoir ; il faut me nommer dictateur , ou au moins ministre national ; tel est mon plan.

Voyez Harpula qui se monehe , tousse , crache , se redresse ; & croyant s'être donné un air important , va débiter , avec emphase , de mauvais vers. C'est-là ce qu'il appelle le langage des dieux ; dans sa bouche , c'est celui de la suffisance & de la déraison ; il offre , pour la révolution , tous les faiseurs d'énigmes , de chansons & de madrigaux. Cela ne laissera pas que de faire une troupe brillante.

Regardez le grand C ; il va recrûter l'armée de Harpula ; il offre trois millions de philosophes , avocats , procureurs , clerks de notaire , garçons marchands , curés à portion congrue , capitalistes , usuriers , & les femmes pour qui la philosophie est si commode , & qui donneront leurs maris , & les negres pour qui il demandera la liberté , quand ses

amis auront vendu leurs habitations : c'est tout ce qu'il peut faire pour la bonne cause ; ils ne demandent, l'un & l'autre , pour récompense , que de l'argent & des honneurs.

Écoutez la maréchale , qui , avec un grand apprêt de modestie , dit :

« Je suis comme Madame j'Offrin , je n'ai à vous offrir que mes bêtes & M. le maréchal ; mais je donnerai à dîner aux philosophes & aux poètes , à condition que j'aurai l'air de diriger la machine , & qu'on donnera à mon mari une place dans le conseil , une place qui soit bien insignifiante , bien à sa portée ».

A quoi le grand N..... répond :

« Vos dîners, Madame , nous seront fort utiles ; c'est comme cela que j'ai commencé ma réputation ».

Considérez Madame N..... qui appuie l'opinion de son vertueux époux.

« Et moi , ajoute-t-elle , je vous promets les protestans ; j'ai des correspondances secrètes dans toute la France. Je la soulèverai depuis Quimper jusqu'à Marseille ».

« Croyez-vous , s'écrie l'ambassadrice avec énergie , que je ne servirai de rien , que je ne me demenerai pas dans tout ceci , que je resterai à rien faire ! Ce n'est pas là mon compte.

Je publierai des livres, on ne les lira pas; je montrerai ma physionomie, on ne la regardera pas; mais je ferai des avances, & je réussirai. Je me charge des nobles; je les renverrai au tiers; après les avoir régénérés, j'en ferai des roturiers en les purifiant dans ma piscine; & si je ne fais pas marcher droit les boiteux, ce ne sera pas faute de travailler à les redresser *. Je ne demande rien ni pour moi, ni pour M. l'ambassadeur, je le ferai ce qu'il doit être; & quant à moi, je me paierai par mes mains".

Premier changement de décoration.

Voyez, Messieurs, Mesdames, un secrétaire qui vient avertir M. le directeur-général qu'il est attendu dans son cabinet: le conseil se lève; Madame la maréchale prend le bras de la Harpe pour se rendre à l'académie; Madame l'ambassadrice est attendue dans son boudoir; il n'est jamais vacant; la maman se rend à son hôpital. Tout est compensation dans le monde.

Second. changement.

Nous voici dans le cabinet de M.

* Voyez M. l'Evêque d'Autun.

N..... Voyez le petit ministre R..... d qui se redresse, le prélat d'A....., au front calme, au teint fleuri qui écoute, & le rabin E..... y qui pérore; l'arrivée du ministre interrrompt leur conversation; & voyez le grand homme qui lève les yeux au ciel, & s'écrie avec un enthousiasme vraiment national: l'heureux jour est enfin venu où la France, régénérée par mes soins & les vôtres, va devenir le pays d'Eldorado; notre rassemblement est l'image de l'union qui va régner dans cette heureuse contrée: voyez le prélat qui sourit, le circoncis qui écoute la bouche béante, & R.... d qui se gonfle: on annonce l'académicien T.... t & le jeune héros L.... h. Paris fera à nous, dit l'un; l'armée nous servira, dit l'autre; écoutez-les tous parlant à-la-fois; ils ne s'entendent plus, ni moi non plus.

Passons à la convocation des états-généraux.

Troisième changement.

Voyez ces hérauts d'armes montés sur des chevaux blancs, chargés de galons, trompettes en bouche, bas de soie bien tirés; ils annoncent la procession générale des états-généraux; voyez les en-

fans qui crient , les femmes qui regardent , les troupes qui rangent , & le peuple qui admire.

Quatrième changement.

Le grand jour est arrivé , les rues sont tapissées , tout Paris est aux fenêtres de Versailles , le chemin est bordé de soldats , non encore nationaux , c'est-à-dire de gardes-françaises ; les places sont louées douze francs. Un peu d'attention ; la marche commence. Voyez d'abord les récolets & autres moines & confréries ; c'est la tête de la procession ; le roi , la reine & la famille royale en formeront la queue ; pouvait-on prévoir que le milieu , c'est-à-dire Nosseigneurs , détruiraient pendant leur session les deux extrêmes. (*Treva à mes réflexions , elles n'ont pas le sens commun.*) Voyons défiler Nosseigneurs. Voilà d'abord messieurs les députés du *tiers* , je veux dire des *communes* ; & non , c'est de la *nation* qu'il faut dire , n'est-ce pas ? (Mais alors ils étaient du *tiers* ;) voyez-les en petits manteaux , en cravates ; ils ont l'air d'abbés déguisés ; c'est pour détruire jusqu'au costume qu'ils ont depuis si bien traité le clergé.

Considérez les deux paysans Bretons ,

le front chauve du bon Gerard , son costume de métairie , & l'habillement bisarre de Corentin le Floch ; ils ont l'air bonnes gens : il ne faudra pas moins que toutes les suggestions perfides & la scélératesse combinée de leurs collègues pour en faire des enragés , & les mettre en action ; (*mais chut ! le comité des recherches a des espions par-tout , & le châtelet est à ses ordres.*) C'est ici , Messieurs , que je réclame plus particulièrement son attention. Voyez comme le peuple applaudit : c'est le grand comte de Mirabeau : admirez sa frisure , la mieux soignée de toutes ; l'air content de lui-même , qui le caractérise ; il sourit à ses approbateurs , il leur rendra en motions les bienfaits dont ils veulent bien le combler. Il cause avec M. Bouche son collègue ; c'est une contenance ; & les applaudissemens redoublent : ils l'accompagneront jusqu'à l'église de Saint-Louis : laissons-le aller sur les ailes de sa gloire ; & voyons ces paremens aristocrates , ces vestes de drap d'or , ces chapeaux surmontés de plumes ; tous ces paons se pavanent : laissez-les faire , on leur rognera les plumes. Regardez le prince par excellence , le bon Philippe d'Orléans , le père du peuple ; il s'est mis

à son rang de bailliage ; voyez avec quelle facilité il a descendu le premier échelon de la grandeur ; laissez-le marcher , il sera bientôt à la hauteur des habitans des fauxbourgs dont il aura incessamment l'occasion de se servir. Regardez avec admiration le grand la Fayette ; regardez sa contenance modeste , son souris gracieux ; aurait-on cru alors que dans six mois il serait le général de ce peuple qui le regardait à peine : c'est cependant lui qui le conduit aujourd'hui comme un cocher mène son maître. Il passe devant , mais il prend l'ordre ; voyez tous ces ducs bardés de cordons & de ridicules ; ils paraissent beaucoup ici : belle montre & peu d'effet.

Nous voilà enfin arrivés au clergé. Voyez ces curés à portion congrue ; on les appelle aujourd'hui les dignes pasteurs , on les appellera bientôt des calotins.

On leur promettra beaucoup , car on aura besoin d'eux ; tiendra qui pourra , *ce ne sont pas nos affaires*. Voyez parmi eux quelques moines de toutes couleurs ; cela détruit la monotonie de l'uniformité ; mais réservez toute votre admiration pour les prélats , leurs rochets de dentelles , leurs robes de pourpre : voyez le jeune prélat d'Autun qui ne marche

pas droit ; voilà comme il se conduira aux états-généraux. Considérez un groupe de gens qui l'applaudissent ; c'est un rassemblement d'usuriers & d'agioteurs qui comptent sur lui ; il ne trompera pas leur espoir. Enfans d'Israël ! voyez votre soutien. Regardez le respectable cardinal de la Rochefoucault, ses cheveux blancs & sa barette ; il a l'air d'un patriarche qui conduit & préside la procession ; mais il sera bientôt confondu , poursuivi , anéanti : il est cependant encore plus honnête que sa physionomie , & c'est beaucoup dire.

Voyez à la suite de nos futurs législateurs , la famille royale à pieds ; c'est l'emblème de la position où on la laissera. Nous avions alors un roi & une reine. Voyez l'air de bonté qui caractérise le monarque , la noblesse & les graces dont la nature a paré notre souveraine ; l'abandon populaire de Monsieur , frère de notre roi , l'aimable légèreté de M. le comte d'Artois. Voyez les Condé , les Conti , les Angoulême , les Berri , & regardez-les bien ; car bientôt vous ne les verrez plus. Considérez les Princesses & leurs Dames-d'atours , & les carrosses de parade & les chevaux panachés ; voyez les pages &

les valets de pieds , & les gardes du corps & les cent-suiſſes en habits d'Arlequin , qui eſcortent tout cela ; & tout cela va en pèlerinage pour demander au Saint-Eſprit qu'il deſcende ſur les futurs légiſlateurs. Ce ſont du temps & des pas perdus ; le Saint-Eſprit ne s'en mêlera pas ; mais bien le diable avec ſes cornes.

Cinquième changement.

Nous voici transportés dans l'église de Saint-Louis : on a de la peine à ranger tous les députés ; ils commencent déjà à tenir bien de la place. Voyez tous les ſoins que ſe donnent Meſſieurs les maîtres des cérémonies & leurs aides-de-camp. Enfin , voilà tout le monde à-peu-près placé. Voyez le petit évêque de Nancy , qui péroré , & tout le monde qui écoute , & le comte de Mirabeau qui prend des notes ; c'eſt la baſe de ſon courier de Provence : & l'évêque qu'on applaudit , & la meſſe chantée par la muſique du roi , & chacun qui s'en va. (*Allons-nous-en gens de la noce ; allons-nous-en chacun chez nous*).

Sixième changement.

Voici la grande ouverture des états-

généraux; voyez la salle des menus, a grandie, ennoblie par sa destination; les travées ont été remplies dès la pointe du jour, de ce que la cour & la ville offrent de plus brillant. Regardez le trône, les bancs des ministres; à droite Messieurs du clergé; à gauche la noblesse & vis-à-vis, la future nation. Le roi arrive, & on applaudit; on porte devant lui l'épée de Charlemagne; belle inutilité! la famille royale se place, le grand N.... s'avance; il lève les yeux au ciel, il va nous lire un mémoire qui quoiqu'un simple aperçu, durera quatre heures; vous l'avez entendu une fois, c'est bien assez. Passons à d'autres.

Septième changement.

Voici la salle du clergé. Voyez le bon vieux cardinal qu'on a élu président. Voyez les prélats & les curés qui sont en présence. Regardez l'évêque d'A.... & l'archevêque de B.... qui intriguent. Entendez-vous le son des louis qui comptent? L'air bienfaiteur des deux prélats qui payent, ou plutôt distribuent, la figure reconnoissante des curés qui reçoivent, & l'air des premiers pris des autres évêques. Tout royaume divisé sera détruit, dit l'écriture; le clergé subira la loi commune.

Huit

Huitième changement.

Passons à la chambre de la noblesse. Le président sonne, j'apperçois une très-grande majorité, celle des gens faibles : quelques chevaliers français d'un côté, & de l'autre, quelques esprits brouillons & méchans, qui bientôt quitteront & trahiront leur ordre ; l'intérêt ou la crainte les guide presque tous. Regardez le duc d'Orléans, chef de cette dernière minorité ; il est là comme par-tout ailleurs, en mauvaise compagnie : c'est affaire d'habitude.

Neuvième changement.

Mais venons aux grandes marionnettes, à la salle du tiers : c'est un spectacle de nouvelle création. Deux mille spectateurs occupent le pourtour de la salle. Mirabeau n'est pas encore écouté, quoiqu'il parle beaucoup. Malouet est déjà aristocratisé. Rabaud métaphysique sur la pointe d'une aiguille. L'abbé Sieyès prépare la révolution. Bailly sonne, il est bien éloigné de lire dans les astres, auxquels il rêve sa très-prochaine élévation. Chapelier guette le moment favorable ; il viendra, & le fin matois

faura le mettre à profit. Mais ce n'est rien que de les montrer, il faudrait les faire parler, & cela n'est pas en mon pouvoir ; & si j'en avais les moyens, je les ferais, j'espère, parler mieux qu'ils n'ont fait. Voyons une séance de commissaires conciliateurs.

Dixième changement.

Voyez-les rassemblés chez le garde-des-sceaux ; chacun a député ses plus déliés ; ils se guette, ils cherchent à se deviner ; le clergé finasse, la noblesse se met en avant, & le tiers à cheval sur sa force d'inertie, ne porte que des demi-bottes. Le ministre des finances alimente la discorde. Ils feront de l'eau toute claire.

Nous voici au 23 juin, grande journée.

Premier changement.

Un grand événement se prépare ; les portes du grand Bazar sont fermées. Voyez-vous l'illustre Bailly qui se présente ; les soldats le repoussent ; le voilà lancé comme une balle dans le jeu de paume ; tous ses adhérens vont y faire avec lui une grande partie. Voyez comme ils vont servir la noblesse sur les toits ;

ils ont déjà bisqué sur elle ; ils ne tarderont pas à avoir l'avantage. Admirez comme tous ont frisé la corde ; ils vont jurer de ne se défunir jamais : les anciens juraient par le Styx, par la barque à Caron ; eux prêtent serment sur la corde du bac qui a servi pour le passage de leur père ; enfin se lève le jour qui devait être l'aurore du bonheur de la France. Voyez-vous l'ordre qui regne par-tout ; le temple est ouvert , chacun prend sa place. Voyez ce chevalier qui se présente. C'est Paporet, secrétaire du roi. Examinez comme il fait bien le mort ; c'est qu'il l'est tout-à-fait. Un secrétaire du roi qui meurt dans ce moment , quel présage ! C'est la noblese étouffée dans son berceau ; c'est la plume desséchée ; le roi n'aura plus d'ordres à donner. (Mais je vous dispense de mes réflexions , suivons les événemens.) Ce gros père qui se présente ; c'est bien un père , il est environné de sa famille : *c'était le roi*. Les ministres l'entourent. Vous cherchez le grand génie de la finance , il n'y est pas. C'est lui qui a tout fait , qui conduit tout ; mais les marionnettes ne jouent bien qu'autant qu'on n'en voit pas le fil ; il est derrière la toile : si la pièce réussit , il s'en

avouera l'auteur, sinon..... n'anticipons pas : bon peuple, foyez à présent toute oreille. Ecoutez bien le discours touchant de votre monarque : abolitions de taille, de la corvée, de la gabelle ; rapprochez les dates, c'est le 23 juin. Tout cela est encore à faire. A qui la faute ? C'est ce que vous allez savoir : Le roi presse ses peuples d'être heureux ; il attendrit tous les cœurs ; ils vont, sans doute, tomber à ses genoux ; la moitié de la salle est prête à s'y jeter, l'autre reste inébranlable ; le roi se retire, la noblesse, son clergé l'accompagnent, le peuple l'applaudit ; c'est le moment de le publier le père de la France. Ce titre vaudrait bien celui de *restaurateur*. Arrivez avec lui chez la reine ; voyez-vous le dauphin remis entre les bras de la noblesse, qui jure aussi à son tour de le conserver à la nation. Il faut retourner à la salle ; la loyauté & la franchise n'y sont plus ; admirez comme en un moment la pompe la plus imposante a été convertie en un spectacle hideux ; la colère a remplacé l'attendrissement : un mot de l'abbé Sieyès a tout changé. Par ce plan, a-t-il dit, le bonheur du peuple est assuré, & ce n'est pas par nous, il vaut mieux qu'il ne le soit pas ;

déjà il n'y aurait plus besoin d'états-généraux ; & que deviendraient les plans du duc d'Orléans , les espérances de mon parti. Ne perdons pas de temps ; il est encore une ressource , Necker a la faveur du peuple ; c'est bien lui qui a fait la déclaration : n'importe , pour peu qu'on ait transposé une virgule , il aura le droit de se plaindre. A ces mots la horde s'ébranle : voyez-vous le bataillon qu'elle forme ; elle se transporte chez le génie : il ne s'y trouve pas.

Second changement.

Voyez le grand Necker ; il descend du château ; & pour dérober sa modestie aux empressements des cuistres du château & des harangères de Versailles , il descend par la cour de marbre , & se rend à pied chez lui , faisant tête à tous les signes d'approbation de la canaille. Voyez tous ces Messieurs de la nation qui se répandent dans Versailles , portant des transparens sur lesquels est écrit : vive Necker , le père de la patrie ; & tous les polissons crient ; c'est un essai d'insurrection dont on aura lieu d'être content.

Troisième changement.

Transportez-vous au palais-royal.

vous y verrez des orateurs qui montent sur des chaises, & se font entendre sans sonnettes. Voyez les prisonniers de l'abbaye qu'on a mis en fourrière dans un des hôtels garnis du palais. Remarquez les groupes, les cafés remplis de têtes exaltées; c'est le génie de la licence, (de la liberté, je veux dire,) qui s'est emparé de toutes les têtes. Voyons ce qu'il va produire.

Quatrième changement.

Retournons à l'assemblée; voyons l'évêque d'Autun qui soutient que le serment des députés est nul; il le prend pour le vœu de chasteté, & l'abbé Sieyes qui propose de permettre le divorce & le mariage des prêtres. Il espère se joindre à Mademoiselle Theroigne, quand elle aura divorcé avec M. Populus; il se trompe, on connaît la fidélité de ces deux tourtereaux; mais on dit que Madame de S....l pourrait bien l'épouser en trentième noce.

Cinquième changement.

Voyez-vous cette déesse pâle & tremblante, qui s'appelle la Peur; elle vole à tire-d'ailes de Paris à Versailles, & de

Verfailles à Paris : la voyez-vous qui dit tout bas à des députés : Votre mort est résolue ; vous êtes proscrits au palais-royal ; vous serez égorgé, brûlé vif ; vos cendres seront jettées au vent , & puis vous serez pendus : voyez comme on croit tout ce qu'elle dit , comme on va se ranger parmi le tiers , comme on demande des passe-ports ; & voyez-vous le comte de Mirabeau qui s'applaudit de ses succès ; la déesse est son émissaire : c'est lui qui l'expédie à ces Messieurs : cet honnête homme ressemble au lièvre qui fait peur aux grenouilles ; il en est étonné lui-même : voyez-vous la déesse qui porte l'alarme dans le château.

Tout est perdu , dit-elle , tout Paris est soulevé ; il y a six cents mille hommes sous les armes ; ils ont des piques d'une longueur . . . & des couteaux de chasse afilés : votre armée & vos baïonnettes ne peuvent vous défendre ; il faut céder.

La voyez-vous qui retourne à Paris , & qui dit aux bourgeois : ah ! malheureux , vous allez être exterminés. J'ai vu ces suisses ; ce sont des diables : les husfards sont des antropophages. Il y a une artillerie formidable , & j'ai vu les grils avec lesquels on fait rougir les boulets : on a caché les petits-suisse dans les car-

rières du fauxbourg Saint-Jacques; on a miné le fauxbourg Saint-Germain; on va faire sauter la rivière, & mettre le feu à la ville : vous serez tous grillés, noyés, pourfendus & emportés par les boulets de canon. Il n'y a que M. le marquis de la Villette qui obtiendra la grace de n'être qu'empalé.

Voyez-vous le buste de M. Necker, & celui de M. le duc d'Orléans qu'on promène. Les deux font la paire : entendez-vous les calomnies contre un bon roi & une reine charmante, & les éloges qu'on donne au vil écuyer de la *bouffonne* : entendez-vous les brigands qui crient : Vive Louis XVI; & les fots qui sont bien contents, & les honnêtes gens qui gémissent & s'enfuient.

Voyez-vous comme le peuple veut faire du premier un maire du palais, & du second, un protecteur. Voyez-vous comme les bons patriotes s'attroupent.

Sixième changement.

Montons à l'hôtel-de-ville.

Voyez-vous, Messieurs, Mesdames, la grande municipalité, composée de MM. les électeurs, qui n'ont plus rien à élire, qui sont là sans savoir pourquoi. Voyez-vous ce peuple qui est assemblé

à la place de greve. Voyez-vous ces hommes qui courent, qui parlent, qui excitent Messieurs les piquiers du fauxbourg Saint-Antoine & du fauxbourg Saint-Marceek.

Voyez-vous ce postillon habillé de rouge, qui arrive de Versailles au grand galop : gare, gare, & voilà le postillon qui monte à la ville, & qui dit aux municipaux : Il n'y a pas de temps à perdre ; il faut faire arrêter tous les aristocrates, nobles, prêtres, femmes & filles, & les mener au palais royal.

Voyez-vous ces municipaux qui lui demandent comme il se nomme, & s'il s'appelle Saint-Barthelemy, qui s'informent quel est celui qui l'envoie, & il ne le dira pas ; & voyez-vous qu'il est habillé comme un valet, & qu'il parle comme un gros Monsieur.

Et voyez-vous Bertier & Foulon qu'on amène ; & voyez-vous comme de braves gens qui sont là animent le peuple ; il va les tuer tout de suite, tout de suite.

Et voyez-vous comme on les tue, comme on les déchire, comme le bon peuple est bien content, & les braves encore plus. On porte le cœur de Bertier à l'hôtel-de-ville, & le Français,

tigre & singe , chante dans la place de greve : *Il n'est point de fête quand le cœur n'en est pas.*

Septième changement.

Voyez-vous Necker le sage , Necker le vertueux , Necker le grand homme , Necker le dieu , Necker le charlatan , qui revient de Suisse , & qui arrive à l'hôtel-de-ville : entendez-vous qu'il demande la grace du baron de Bezenval. Il ne fait pas quand on est assez puissant pour obtenir la grace de son ami , il ne faut demander que son jugement.

Voyez le maire qui vient d'arriver de la lune , & les électeurs qui se sont fait municipaux ; voyez-vous tous ces habiles gens qui savent leur *pater* sur le bout du doigt. Ils s'écrient : *Fiat voluntas tua , & sanctificetur nomen tuum.* Voyez-vous le ministre qui se rengorge , & qui s'en va.

Et les districts qui s'assemblent , & qui crient , & qui hurlent , & qui raisonnent comme des districts : „ Point „ de grace , nous ne voulons point de „ grace ; ce baron est un aristocrate ; „ il faut qu'il soit jugé , il faut qu'il „ soit pendu. Necker se moque de nous ; „ c'est un autre aristocrate ; qu'il prenne

„garde à lui, nous pourrions bien en-
„voyer ce dieu à la lanterne.”

Et voyez-vous Necker dans la conf-
ternation; il n'a pas réussi, il est at-
terré, & depuis ce jour-là, le grand
homme n'a plus été qu'un pauvre hom-
me : *Sic transit gloria mundi.*

Huitième changement.

Voyez l'Assemblée nationale assaillie
par les femmes & les piquiers; ils se fâ-
chent contre les gens qui ne leur di-
sent rien, & sourient au comte de Mi-
rabeau qui se fâche contre eux.

Neuvième changement.

Voyez le château de Versailles, & il
est encore nuit, & les femmes & les pi-
quiers y pénètrent; & voyez-vous ce
garde-du-corps qui est à la porte de l'ap-
partement de la reine; & voyez-vous
comme ils le frappent à coups de mas-
sue, comme ils l'abattent, comme ils
le traînent pour lui couper le col; &
voyez-vous son camarade qui vient à
son secours, & le peuple qui s'élance
sur lui, qui lui arrache son mousquet,
& lui en donne un coup sur la tête,
& lui enfonce le crâne.

Remarquez bien comme la porte de

la reine est enfoncée , comme les femmes & les amazones percent son lit à coups de piques ; & voyez-vous les braves gens qui se trouvent là , & qui excitent les amazones. Remarquez là - bas cette belle femme qui s'enfuit en chemise , qui se sauve auprès de son époux ; elle tremble , mais pour son fils ; elle ne tremble pas pour elle : son regard est encore fier ; on reconnaît encore la fille de Marie-Thérèse & la reine des Français , & c'est son peuple qui la poursuit ; & voyez-vous M. de la Fayette qui fait semblant de dormir tranquillement dans son lit ; le voyez-vous , il ronfle les yeux ouverts.

Frémissez , Français ; voyez votre roi qu'on entraîne dans sa capitale : ses gardes sont désarmés , ils marchent à pied au milieu de leurs assassins ; leurs étendards sont renversés ; un train d'artillerie précède sa voiture , un autre la suit : des femmes ivres de liqueurs fortes & de sang , sont à cheval sur les canons ; une nombreuse cavalerie ferme la marche ; la figure du monarque porte l'empreinte de son caractère ; elle est l'emblème de son ame , elle est calme & bonne ; s'il gémit , c'est sur l'égarément momentané de son malheureux

peuple : son auguste compagne, supérieure aux événemens, semble les maîtriser par son courage.

Et leurs plus jeunes fils à qui les destinées
Avaient à peine encore accordé quatre années ;
Trop capable déjà de sentir son malheur ,
Fut aux murs de Paris conduit avec sa sœur.

Et voilà le roi & sa famille prisonniers dans la bonne ville de Paris : si je pouvais les en tirer, ils n'y feraient pas long-temps : passons à quelque chose de plus gai.

Dixième changement.

Vous allez voir ce que vous allez voir. Remarquez - vous ce héros de l'autre monde, le grand la F.....e, le futur connétable ; reconnoissez-le à sa longue figure, à sa mine blême, à son col roide. On lit son caractère dans ses yeux, dans ses traits. Ce guerrier municipal a la physionomie d'un mouton ; le voyez-vous haranguer son armée.

« Citoyens-soldats & soldats-citoyens, conquérans de Versailles, héros de la liberté, & pour tout dire enfin, fiers enfans de Paris, tremblez, tremblez toujours ; la crainte est le salut des armées : vous êtes plus de trente mille, vous avez cent pièces de canons ; vous ne

voyez point d'ennemis : n'importe , tremblez toujours ; l'odieux aristocrate habite dans vos murs ; sa tête jadis altière se courbe devant vous ; mais d'un instant à l'autre , elle peut se relever : songez à cette foule ennemie de courtisans & de conseillers , de prêtres & de nones , de moines & de chanoines ; ils conspirent contre vous dans l'ombre du mystère. Voyez-les , voyez vos farouches ennemis pour vous mieux attraper , incendiant leurs châteaux : tremblez donc ; & si ce n'est pour vous , tremblez du moins pour moi , ma mort est arrêtée. Une main homicide , Favras , avec cent louis , le traître , s'en allait marchandant une main parricide : j'allais périr quand l'honnête Morel & le grand Turcati ont préservé mes jours. Si le fort m'évita de périr par Favras , peut-être il me réserve de finir comme lui ; si ce malheur arrive , si je dois succomber , on vous présentera ma chemise sanglante & mon pourpoint percé ”.

” Vous pleurez , chers amis ; ah ! calmez vos douleurs ; séchez , séchez vos larmes ! J'ai fait mon testament ; j'ai nommé le héros qui doit me succéder. Je ne vous oublie pas ; je vous lègue mes craintes , mes frayeurs perpétuelles :

c'est le plus beau présent que je puisse vous faire)".

"Oui, mes enfans, oui, mes braves soldats, il faut trembler, il faut trembler, il faut trembler toujours". Voyez, Messieurs, ce nombreux auditoire, & les bourgeois qui pleurent, & les soldats qui rient.

Onzième changement.

Voyez-vous ce grand homme instruisant ses officiers dans cet art de la guerre qu'ils ne pratiqueront pas. Voyez-le; il leur explique la machine de Guillotin.

Douzième changement.

Voyez notre héros dans les Champs-Elysées; deux cents soldats audacieux insurgens prétendent à la médaille; il le fait, il se hâte : les dispositions sont faites, les ordres sont donnés.

Quatre mille fantassins & mille cavaliers ont entourés deux cents hommes sans armes : les escadrons s'ébranlent; on voit éclater sur leur front & l'amour de la paix & l'horreur des combats. Ils partent cependant, ils volent aux dangers; les ennemis sont à genoux pour demander quartier : on les prend; le gé-

néral commande ; ils sont déshabillés ; & le cul presque nud , ils sont tous enchaînés. Les vainqueurs triomphans les mènent à Saint-Denis.

Treizième changement.

Voyez-vous Messieurs les députés , les voyez-vous qui tiennent la carte de la France , & qui la déchirent par petits morceaux , & qui écrivent dessus : *Départemens , districts , cantons* ; & c'est ainsi qu'on régénère un royaume en le mettant en pièces.

Quatorzième changement.

Et voyez-vous les oiseaux auxquels on a permis de se promener sur les bâtons de leur volière. Voyez le Roi & la Reine qui vont à Notre-Dame , aux Enfans-Trouvés , à Saint-Germain-de-l'Auxerrois , au fauxbourg Saint-Antoine ; mais ils sont bien veillés : les éperviers sont autour de la cage ; regardez-les , ils ne les perdent pas de vue.

Quinzième changement.

Faites attention à ce grand jour du 4 février : voyez le roi qui se rend à la salle du manège pour épouser la constitution : il faut espérer que l'assemblée prononcera bientôt le divorce ; écoutez son discours. Le langage ambigu du Ge-

nevois Necker, pouvait-il convenir à la bouche vertueuse du monarque français. Regardez les députés, leurs sentimens se peignent sur leurs physionomies ; les uns frémissent de rage, les autres pleurent, le grand nombre applaudit, & le roi sort, & l'on se met à jurer, & l'on admet au serment les femmes, les écoliers, les moines, les soldats, les religieuses, & c'est une maladie qui gagne les districts, & toutes les mains sont en actions : mettez les vôtres dans vos poches, car il n'y a pas de sûreté.

Seizième changement.

Et voyez la procession de l'assemblée nationale du 14 février. C'est la seconde, elle est un peu différente de la première ; plus de panaches, plus d'or, plus de pourpre, tout le monde est déshabillé. C'est l'effet de la déclaration des droits de l'homme ; ils sont tous égaux. Roberspierre est l'égal du chevalier de Boufflers, comme Bouche l'est de l'Anus : on ne les applaudit pas, & ils en enragent : on se contente de les admirer ; ils vont encore jurer à Notre-Dame. Ils auront beau multiplier leurs juremens, la somme n'équivaudra jamais à celle des juremens qu'on fait contre eux.

Dix-septième changement.

Je vais vous donner une représentation de l'Assemblée nationale. Admirez la dignité de cette auguste assemblée. Voyez-vous M. Desmeuniers, décrétant après une longue discussion, qu'on ouvrira une fenêtre. Ceux qui ont froid demandent la question préalable : d'autres qui veulent qu'on n'en ouvre que la moitié, réclament la division. Voyez à la même place, M. Rabaud annonçant à l'assemblée qu'il a écrit *un petit billet* à M. le Garde-des-sceaux ; & après un épreuve douteuse, disant *qu'il va recommencer l'opération*. Regardez le côté des noirs, des aristocrates, des royalistes, écumant de rage, parce que l'éloquent général Lameth occupe la tribune. Considérez le côté des baïs, des enragés, des républicains qui applaudit. Voyez Mademoiselle Théroigne de Méricourt, occupant la place d'honneur à la barre. Regardez les tribunes sans billets, qui gagnent leur quarante sols, en applaudissant & huant tour-à-tour : considérez la tribune des suppléans, qui est aussi enragée que le côté gauche. Ils sont bien doublés du même, comme l'habit de l'avocat Patelin. En-

tendez-vous un député Auvergnat, qui dit : *l'insurrection est le plus saint des devoirs* ; un député Champenois qui soutient que l'inquisition est le premier des actes de justice : c'est le même qui a avancé que les troupes n'étaient autre chose que des brigands ; il est toujours énergique. Entendez-vous ce député Nantais qui dit qu'envoyer des troupes contre ceux qui dévastaient & brûlent, c'est envoyer des assassins contre des assassins ; & ce député Limousin qui dit *que le roi n'est pas libre*. On se fâche tout de bon contre celui-là ; c'est qu'il a dit la vérité, & que toute vérité n'est pas bonne à dire. Ecoutez une dispute importante ; la moitié de la salle dit *&*, l'autre dit *ou*, & ils sont prêts à en venir aux mains pour la différence de la copulative à la conjonctive ; c'est la scène de Figaro ; cela coûte cependant 40 mille francs par jour : on eût mieux fait de donner l'entreprise à forfait ; il y eût eu plus de gain qu'à la journée.

Je ne vous mène point aux répétitions de l'assemblée nationale, aux Jacobins, à la rue basse du Rempart, aux impartiaux ; vous pouvez vous donner ce petit plaisir en nature.

Je n'ai pas mal flatté mon monde ; & si

ma lanterne n'est pas celle qui élève les aristocrates, c'est au moins celle qui immortalise les démocrates : l'une vaut bien l'autre.

En recommençant vous en reverrez tout autant ; ma poitrine est aussi fêlée que vos oreilles.

Un verre de syrop , garçon ?

Je ne ferai point danser aujourd'hui la charmante Catin , ses ressorts sont démontés ; elle est comme Mesdames du B....g , d'A....g & autres ; elle s'est donné trop de mouvement pour la révolution.

Ce fera pour une autre fois.

ÉPIGRAMME.

Un Ecolier de quatorze ans

Ecoutait deux octogénaires

Douairieres,

Qui maudissaient les temps présents.

Rassurez-vous, bonnes mamans,

Interrompit le jeune here ;

Dans deux cens ans ce siècle de misère

S'appellera le bon vieux temps.

CHAPITRE VIII.

| *Est modus in rebus, sunt certa denique finesse.*

EXPLICATION d'une Estampe représentant l'ouverture du club de la révolution au Panthéon, & la fête nationale qui y fut donnée par une troupe d'amateurs.

LA décoration est celle du dernier acte de Panurge ; on observera qu'au-lieu de ces devises connues qu'on lit sur les rideaux de nos théâtres, telles que *Castigat ridendo mores*, ou bien, *Sicut infantes audi nos*, on a choisi un *motto* bien plus analogue à la circonstance. C'est *La loi & le roi*. Deux grelots & une lanterne forment les accessoires du ballon majestueux qui porte cette enseigne ; on a supprimé le couronnement de ce globe pour des raisons qu'on n'a pas besoin de dire ; il semble se perdre dans l'espace ; ce qui produit un effet aérien.

Le ballon plein d'air inflammable ,

la lumière *vive & pénétrante* (1) de la lanterne, & le bruit agréable des sonnettes, présentent des emblèmes non moins délicats qu'ingénieux du feu patriotique qui exalte nos divins législateurs, des lumières & des talens qu'ils ont montrés, & du bruit que font dans l'univers leurs opérations éternelles.

Mademoiselle Théroigne de Méricourt, la citoyenne la plus active de la plus auguste assemblée de l'univers, est présidente : en cette qualité elle dirige l'orchestre. Deux sonnettes de quarante-quatre livres chacune, servent *d'amila*. Malgré l'harmonie des instrumens, le bruit des loges du côté gauche fait que souvent on ne peut pas s'entendre.

Le costume de Mademoiselle Théroigne est le même qu'elle portait à Versailles, lorsqu'à la tête de l'armée de la nation, elle enfonça, le 5 octobre, une brigade de gardes-du-corps. Son amazone d'écarlate, son panache noir, son poulain bai étaient le signe de ralliement ; on les trouvait toujours au chemin de la déroute.

Medias inter cædes exultat amazon.

(1) Voyez l'oraison de Marcus Tullius Lavenue, pour ou contre la nouvelle caisse d'escompte.

Semblable aux licteurs des consuls romains, l'auguste coupe-tête portait les faisceaux nationaux devant notre héroïne, et commandait un détachement de 500 guerriers aussi recommandables qu'elle.

Non in Venerem segnes, nocturna que bella.

Tant d'exploits & de si glorieux mouvemens lui avaient accaparé toutes les vœux pour mettre la bande joyeuse en mesure.

Deux secrétaires sont auprès d'elle : un est M. Goupil de Préfeln, & l'autre M. Emeri : ils sont occupés à rédiger le procès-verbal de la séance.

L'instant de la scène est celui où les années de caractère étant finies, le sieur Target, vêtu en petit matelot blanc bordé de bleu, commence l'équilibre sur le barreau de fer : on y remarquera l'air svelte & la grace particulière qu'il a toujours mis dans ses mouvemens.

L'abbé Sieyes, son confrère, monté sur le dernier échelon d'une échelle double pour parvenir au degré d'élévation de son collaborateur, se débarrasse de sa constitution, & va lui met sur les bras pour aller travailler tranquillement à un nouveau projet sur les dîmes & sur la justice, & pour mettre la dernière main

à une nouvelle pièce nommée le système de la nature, faisant partie de ses œuvres comiques.

La constitution est représentée sous la forme d'un obélisque renversé. Les quatre dés qui devraient la soutenir figurent le pouvoir judiciaire, le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif, & le pouvoir administratif. On avait essayé de faire tenir cette machine sur ses quatre bases ; mais le pouvoir législatif était plus haut monté que les autres, elle était toujours sans assiette, & penchait d'une manière effrayante vers le pouvoir administratif : l'abbé Sieyès a pris le parti de la renverser sur la pointe qui représente un seul corps législatif & , persuadé qu'un habile jongleur pourrait la tenir en équilibre, il l'a confiée à la dextérité de l'académicien Target. Cependant il a soin de l'appuyer par son principe sur une lanterne.

On a vu ce qui résulta de cette expérience pour le docteur Target. La chute de sa fameuse constitution, son enfangâté, son grand œuvre en un mot, le précipita du séjour de la gloire dans les ténèbres d'une cave profonde, où quelques barriques de Frontignan adoucirent sa chute.

M. Thouret en arlequin regarde faire ses deux collègues, & se moque d'eux en bon normand.

Les grands danseurs de la nation qui viennent d'exécuter leurs danses de caractère favorites, sont répartis en différens groupes sur le bord du théâtre.

A droite on y remarque M. le duc d'Aig... déguisé en reine d'Hongrie, dans un siège de bois de peuplier d'une capacité égale à la sienne. M. Malo de Lam... parfaitement masqué en roi de Prusse, lui donne la main, le reconduit poliment, le fait rafraîchir, & lui dit de très-bonnes choses sur le menuet de la cour qu'ils viennent d'exécuter conjointement.

Derrière eux on apperçoit la jeune & svelte Madame la baronne de Sta.... qui donne le bras à M. de Champc.... Ils sont occupés à faire des observations astronomiques sur le petit œil bleu céleste de M. Target.

M. le duc de la Rochef.... boîteux, borgne & bègue, représentant la nouvelle constitution, contemple l'équilibre avec ses besicles, & dit, en tirant la langue de trente lignes, qui... qui... qui... qu'il est cu... cu... curieux de voir co... co... co... comment cela se

con... con... conclura , & qu'il souhaite que cela tou... tou... tourne à bien.

Le jeune Barn... est devant M. de la Rochef... Il est costumé en droits de l'homme : un museau de requin , & des décrets en forme de principes à toutes ses boutonnières , lui donnent un air fort expressif. Il montre les dents à la présidente qui lui a refusé la parole , & qui a témoigné à M. Populus une prédilection outrageante.

Entre M. Barn.... & Mademoiselle Théroigne se trouve un jeune général vêtu en maréchal : son tablier & ses outils le caractérisent assez.

On aperçoit dans le fond du théâtre , & sur la gauche , un seigneur écossais en père de la mission. On le reconnaît à son ruban vert , & à l'ordre du chardon qu'il porte. Il donne le bras à une jeune princesse très-profonde en histoire naturelle. Ses longues veilles , & les mouvemens qu'elle s'est donnés pour le bien de la chose publique , l'ont un peu mairie : sa robe de gaze en laisse voir des preuves assez malencontreuses.

L'aspect du maréchal les effraie ; ils se précipitent l'un sur l'autre dans la coulisse , & ils repartent pour Londres.

Les deux figures de magots qu'on voit

au côté gauche, dansant le bamboula, font MM. l'abbé Gré... & l'év... d'Au... L'Abbé Gré... redresse sa jambe, en pensant à l'heureuse révolution qui va supprimer le sacrement de l'ordre, & qui lui permettra d'épouser Mademoiselle Fisse, jeune & jolie Juive de Nancy, à qui il a promis foi de mariage en venant aux états-généraux.

M. l'év... d'Au... le complimente sur leurs succès réciproques. Une jambe de bois qu'il porte, pour ne pas être reconnu, est l'emblème de notre situation actuelle, où tout est sur le bon pied, par la raison même que tout ne porte que sur une jambe.

Le dernier groupe représente les deux frères Mir... Le vicomte, qui vient de figurer la constitution inébranlable d'Angleterre, est immobile sur ses deux jambes, & soutenu en outre sur la pointe de son épée, qui ne lui a jamais failli. C'est un emblème très-ingénieux des trois pouvoirs. Le frère de sa sœur, costumé d'après nature, en tigre royal, avec un masque boue de Paris, après avoir fureté par-tout, miaulant, pillant, mordant, écumant, trouvant tout bon pourvu qu'il le gruge, aborde enfin le vicomte, qui le repousse d'un front sévère, en lui di-

sant qu'il est un scélérat ; qu'il a trahi son roi, sa patrie & les siens ; que ses succès n'ont été que ceux d'un factieux, & que son adresse du mois de juillet était copiée mot pour mot sur celle de Fairfax, &c. : à quoi le frère de sa sœur lui répond sans sourciller, que Cromwel n'a pas déshonoré sa famille, & que les opinions sont libres.

Le fond du théâtre est occupé par des personnages plus ou moins *importans* & *conséquens* ; on n'a pas besoin de les nommer, il suffit de les indiquer : ce sont des représentans de la nation.

La décoration est un mélange de paysages de la Chine, de la Tartarie, du Japon, de la Crimée & de la Turquie : on ne fait pas trop ce que c'est ; mais le rideau qui est à la veille de se baisser ôtera toute curiosité à cet égard. A la seconde fête, la scène sera en Macédoine ;

PORTRAIT D'UN ARISTOCRATE.

Sans talent, peu d'esprit, beaucoup de suffisance,
 Sous Calonne, à la bourse, escroquant dix pour un,
 Et dans son vieux ferrail, outrageant la décence,
 Tel on vit autrefois le pontife d'A
 Plus heureux aujourd'hui, sa honte est moins obscure ;

Froidement du mépris il affronte les traits :
 Il conseille le vol , enseigne le parjure ,
 Et sème la discorde en annonçant la paix.
 Sans cesse on nous redit qu'il ne peut rien produire ,
 Et que de ses discours il n'est que le lecteur ;
 Mais ce qu'un autre écrit , c'est lui seul qui l'inspire ,
 Et l'on ne peut du moins méconnoître son cœur.

ADIEUX DE M. DE FAVRAS

A SES ENFANS.

ROMANCE NOUVELLE.

Sur l'air : O rois qui n'eus jamais dû naître !

Mes enfans , je vous abandonne
 Aux desseins de mes ennemis.
 Mes ennemis , je vous pardonne ,
 Si vous prenez soin de mes fils.

O ma patrie !

Ta barbarie

Verse un sang fidèle à son roi ;

L'ignominie

De ta futie

Va réjaillir enfin sur toi.

Ces orphelins , de leur vaillance ,
 Peut-être un jour se fassent ;
 Leur père , hélas ! pour récompense ,
 Ne reçut qu'un honteux affront.

O ma patrie ! &c.

Dans un siècle qu'on dit sensible ,

Sous le regne de la bonté,
On exhume un décret horrible,
Vicié enfant de la cruauté.
O ma patrie ! &c.

Ah quoi ! ma triste destinée
Appelleroit seule mes pleurs,
Lorsque la vertu couronnée,
Ne s'abreuve que de douleurs ?
O ma patrie ! &c.

Déjà ces riches colonies,
Tributaires de ta grandeur,
En frémissant sont défunies
D'un état en proie au malheur,
O ma patrie ! &c.

O ciel ! arrête ma vengeance,
Pardonne à ses peuples, à ses cris ;
Ciel , témoin de mon innocence,
Prends encor pitié de nos lys !

O ma patrie !
Sois embellie
De la liberté de ton roi ;
L'ignominie
De ta furie
Puisse-t-elle expirer sur moi !

CHAPITRE IX.

*Sic mihi fas audita loqui, sit numine vestro
Pandere res, altâ terrâ & caligine mersas.*

Æncid. lib. 6.

PREMIERE SEANCE AUX JACOBINS.

A V E R T I S S E M E N T.

Le long séjour de notre héros dans les échelles du Levant a donné à son style un peu de l'enflure orientale : nous demandons à nos lecteurs quelque indulgence pour cette manière, ainsi que pour les comparaisons tirées de l'or & des diamans, sur lesquels notre héros s'appuie toujours un peu trop. Du reste, on peut compter sur sa véracité ; car, loin de rien déguiser, ses pareils se vantent aujourd'hui de choses qu'ils n'avoient autrefois qu'au pied de l'échelle ; & voilà ce qui s'appelle une révolution.

Quand le peuple admire les diamans, les émeraudes & les rubis étalés dans les boutiques, enchâssés dans l'or & l'argent, & variés en cent manières pour flatter la vanité, l'opulence & la beauté ; pour moi j'aime mieux descendre dans les mi-

nes de Golconde, & voir de près la nature à l'atelier, élaborant dans les entrailles de la terre ce qui doit un jour briller à sa surface, & dans le sein de la nuit même forçant le rapide éclat des rayons du jour & les nuances passagères des fleurs à prendre le poids & la dureté des cailloux.

Je fais qu'à Paris on cherche la campagne dans les halles, ainsi que la nature dans les rues, & que ce qu'on appelle un *parfait Parisien* n'est pas loin de croire que les diamans naissent dans les chatons, & les fruits dans les corbeilles. C'est pour cette bonne espèce d'hommes que j'ai fait mon préambule. Je les avertis que ce n'est rien que d'assister aux séances de l'assemblée nationale, toute imposante, toute solennelle, toute auguste qu'elle est; ce n'est rien, dis-je, lorsqu'on a été initié aux séances des Jacobins, & qu'on a vu de près les arsenaux où se forgent les foudres de l'éloquence, les ateliers où des mains savantes façonnent les motions, le sanctuaire, enfin, d'où s'échappent les oracles qui dirigent & fixent les destinées de la *première nation de l'univers*. L'assemblée nationale est sans doute un grand & beau spectacle, & on peut dire que

les boulevards n'ont rien de comparable; mais ce qui la distingue sur-tout des autres théâtres de la nation, c'est que ses répétitions valent toujours mieux que ses représentations. C'est comme le prospectus de ce monde, qui se trouve dans les archives de l'éternel géomètre, & qui, selon le divin Platon, est beaucoup plus beau que ce monde même. Il faut donc, quand en veut jouir de toute la splendeur de l'assemblée nationale, il faut descendre pendant la nuit aux séances des Jacobins. C'est là que cette assemblée législative brille sans tache & sans nuage; c'est là que les B.A.R. - N.A.V.E. & les M.I.R.A.B.E.A.U! se montrent avec candeur dans toute leur intégrité naïve, & laissent pénétrer jusqu'aux derniers replis de leur âme transparente & pure. Ils ne craignent pas que les ennemis de la révolution viennent là pour corrompre les fleuves d'éloquence qui coulent de leurs bouches, en y mêlant des eaux étrangères. Les motions de ces pères de la patrie ne sont ni altérées, ni meurtries, ni mutilées dans le conflit des délibérations, comme à l'assemblée nationale. Chacun d'eux y parle selon qu'il est poussé par l'esprit. Leurs maximes, ainsi que des élé-

mens de même nature , s'attirent , se cherchent , s'amalgament & coordonnent ensemble pour former un édifice harmonieux où la nation aurait déjà trouvé la paix , l'opulence & le bonheur , si des mains ennemies ne l'eussent si cruellement brisé chaque jour , en pleine assemblée nationale , qu'à peine en reconnaît-on quelque débris dans la constitution bisarre qu'on nous donne ; & ces débris sont encore les pierres précieuses de cette constitution. Que serait-ce donc si on en eût abandonné l'entière ordonnance aux élus des Jacobins ? C'est alors que la France , pavée d'or & bâtie d'émeraudes , aurait enfin réalisé cette *Jérusalem céleste* , qui malheureusement n'est encore que la plus belle vision d'un de vos frères (1).

Il n'y a qu'un ennemi du genre humain , un égoïste , un anti-patriote , & qui pis est , un aristocrate , qui puisse goûter seul & sans partage les consolations , les joies & les ravissemens que mon ame éprouva dans les augustes mystères de cette séance. Je vais donc essayer de vous faire participer à des jouissances incommunicables , de vous ra-

(1) Saint Jean , apôtre & évangéliste.

conter des discours inénarrables, de vous élever à une raison inaccessible, de jeter enfin dans vos ames quelque faible étincelle de ce vaste & brûlant foyer de patriotisme, que les P.E.T.H.I.O.N., les R.O.B.E.R.S.P.I.E.R.R.E. & les M.I.R.A.B.E.A.U. entretiennent de leurs mains immaculées, dans les obscurs dortoirs des Jacobins, sous les sacrés auspices du pontife D.A.U.T.U.N.

J'omettrai sans doute dans mes récits des faits & des paroles dignes d'un éternel souvenir; car j'étais en extase aux Jacobins, & l'extase est ennemie de la mémoire: mais si le cours des mes idées était suspendu, mon cœur était tout vie; il profitait du silence de l'esprit. Je vais donc y retrouver les traces du sentiment, puisque j'ai perdu celles de la pensée, & peut-être à force de chaleur me ferai-je pardonner le défaut de lumière.

Je dois dire aussi, & je n'en rougis pas, que si je n'avais été une des plus malheureuses victimes de notre barbare législation; si trente ministres ne s'étaient acharnés à ma perte; si le parlement & le roi, victimes eux-mêmes de leurs vieux préjugés, ne m'avaient condamné pour vingt ans à l'infructueux travail.

de la rame ; si je n'avais , en un mor , blanchi dans les galères , je dois dire que jamais l'entrée des Jacobins ne m'eût été permise ; car tout profane en est lévérement écarté. Mais le comte de M.L.R.A.B.E.A.U. m'avait connu à Marseille & à Toulon. Ce grand homme me distingua du premier coup-d'œil ; que dis-je ? il me devina : il ne dédaigna point de descendre dans notre chiourme , au milieu de tous mes compagnons , & il n'y parut point étranger. Son mérite universel s'occupa de nos mérites particuliers ; il s'attacha sur-tout à moi ; les détails de ma vie le frappèrent ; & soit pour m'encourager , soit pour me consoler , il me dit avec bonté « que
« j'étois riche en actions , mais que je
« manquais de principes ; qu'il allait me
« faire connaître à des gens dignes de
« m'apprécier ; que faute d'un emploi
« comme le mien , il était député aux
« états-généraux ; que ces états-géné-
« raux amèneraient la plus heureuse ré-
« volution ; que non seulement mes com-
« pagnons & moi , mais les galères-mêmes
« allaient être mises à leur place ; que
« ce serait désormais un état comme un
« autre , &c. ». Ces paroles me rem-
plirent d'une grande joie ; je m'atten-

dris ; le grand homme s'attendrit aussi, & ce furent les premières pleurs qui coulèrent de nos yeux. Mais il est temps que je le fasse parler lui-même, & que je rapporte le discours qu'il prononça aux Jacobins en me présentant aux honorables membres.

Le comte de M.I.R.A.B.E.A.U.

Voici, Messieurs, un père, un frère, un fils, un ami ; & s'il était quelque nom plus doux dans la nature, je le lui donnerais devant vous : oui, Messieurs, quoique M. Filoutin n'ait été qu'un simple argonaute dans les mers de Toulon, vous voyez en lui un des prophètes, un des confesseurs, un des martyrs de la révolution. Ce grand homme, (car pourquoi craindrais-je de parler le langage de la postérité, & de donner *de la latitude* à mes expressions ;) ce grand homme a été dès l'enfance l'ennemi naturel de l'inégalité des rangs & des fortunes. Combien de fois n'a-t-il pas exposé sa vie sur les grands chemins pour rétablir cette précieuse égalité parmi les hommes, qui est aujourd'hui le grand but de nos travaux. Ardent ennemi de tout monopole, (car une grande fortune n'est qu'un grand

monopole , avec quelle infatigable vigilance ne s'informait-il pas des lieux où s'entassait l'or , pour y glisser une main équitable , & le transporter par-tout où il manquait ! M. Filoutin n'enlevait aux montagnes que pour donner aux vallées ; & si le ciel eût béni son zèle , le monde serait aujourd'hui sans inégalités. M. Filoutin avait , par son seul instinct , deviné mon fameux principe de la vie humaine , *qu'il n'y a que trois manières d'exister , comme voleur , comme mendiant , ou comme salarié*. Il avait , ainsi que moi , préféré le premier genre , comme plus philosophique. Tel était M. Filoutin dans ses travaux ; mais il n'était pas moins grand dans ses plaisirs. A la chasse , il tiroit plus souvent sur le seigneur que sur le gibier ; son exquis discernement s'attachait au plus coupable qui se trouvait toujours le plus riche. Enfin , Messieurs , un arrêt gothique bornant sa carrière , le condamna , il y a vingt ans , à laisser là les biens de la terre , & à s'occuper de la marine. Filoutin passa d'un département à l'autre avec une présence d'esprit & un calme inaltérables : chose digne de remarque pour ce temps-là ; car vous le savez , Messieurs , sous

l'ancien régime, les galères étaient extrêmement décriées. Le voilà libre, il assistera à nos séances, il nous aidera à gouverner le vaisseau de la chose publique. Messieurs, je vous demande votre amitié pour cet honorable membre.

A ces mots, MM. P.E.T.H.I.O.N., B.A.R.N.A.V.E., D.U.P.O.R.T., R.O.B.E.R.S.P.I.E.R.R.E., & la foule des patriotes auxquels leurs ennemis même reconnaissent *la rage du bien public*, se levèrent avec empressement & m'entourèrent. On me regardait avec attendrissement & avec joie; on me considérait avec une sorte d'avidité; on me touchait avec un mélange de vénération & de volupté. *Que je baise*, s'écria le jeune B.A.R.N.A.V.E., *que je baise cent fois ces mains généreuses qui ont porté des chaînes pour la liberté... Et moi ces cicatrices*, disait M.R.O.B.E.R.S.P.I.E.R.R.E., *ce sont les stigmates de la révolution*. En un moment je fus déshabillé; les plus ardens coupaient des petits morceaux de mon habit; on en vint à découvrir mes épaules. *Ah! s'écria M.R.O.B.E.R.S.P.I.E.R.R.E., que cette marque serait glorieuse & belle; qu'elle serait touchante si ce n'était des fleurs de lis! Il est temps, enfin, qu'on*

n'ait plus que la nation sur les épaules. Il faut, s'écria M. D.U.P.O.R.T., qu'il soit citoyen actif. Vingt ans de service sous le pouvoir législatif! c'est comme le double sous le pouvoir exécutif... J'espère qu'il sera des nôtres à la prochaine législature. Ma modestie & ma garde-robe souffraient également de tant d'enthousiasme & de tant d'honneur; heureusement qu'on annonça une députation des impartiaux, & bientôt après entra M. Camille des Moulins, donnant la main à Mademoiselle Théroigne.

Signé FILOUTIN.

Le reste à un autre chapitre.

CHAPITRE X.

Parruriet Target, nascetur ridiculus Est.

*Aux quarante-cinq Auteurs des Ades
des Apôtres.*

MESSIEURS,

Votre journal-étant le recueil le plus

patriote des grandes opérations de la plus auguste & de la plus décente assemblée de l'univers, j'ai été bien étonné de ne vous avoir pas encore vu rendre compte de la scène intéressante qui suivit la démarche que le pouvoir exécutif vint faire (si librement), le 4 février, au manège national : je veux parler, Messieurs, du serment auguste fait par nos vertueux représentans ; serment solennel dont un heureux hasard m'a rendu témoin, & dont aucune circonstance ne m'a échappée.

Vous savez combien nous sommes dans l'attente du grand œuvre de la régénération, conçu dans le sein de notre immortel Target : ce grand œuvre, dont il n'est point accouché, fait l'espoir de la France entière.

Le 4 février, pendant le discours du pouvoir exécutif, on s'était aperçu que Maître Target avait fait quelques grimaces ; son petit œil bleu céleste avait pris une teinte citron ; l'incarnat de ses lèvres s'était altéré, le petit bout de son oreille paroissait moins couleur de rose qu'à l'ordinaire. M. le comte Charles Malo de Lameth, le grand sureteur de l'assemblée nationale, ayant attentivement observé Maître Target, s'écria :

„Vive la nation! vive le bon peuple & les bonnes actions! Monseigneur Target va accoucher de la constitution”. Cette phrase excita un enthousiasme général : les souverains de la gauche du président & la nation des tribunes firent éclater leur joie avec des transports si bruyans, que M. le président, qui avait pris une sonnette de chaque main, en cassa six avant de parvenir à faire faire silence.

Les grimaces de Maître Target augmentant à vue d'œil, il fut, par l'ordre de M. le président, porté par les six secrétaires sur un lit de misère placé au bas du bureau.

M. le comte Matthieu de Montmorency, n'écoutant que son enthousiasme, voulut adresser au peuple un discours touchant sur le grand événement dont il allait être témoin : il parut à la tribune, & s'écria : „Oui; Messieurs, ce grand jour... La nation.... dans ce grand jour.... La constitution... ce grand jour... Le patriotisme dans ce grand jour...” L'abbé Sieyes, son précepteur, le voyant grimper là sans sa permission, & sans que son thème fût fait, lui cria en colère : „Taisez-vous, petit garçon; attendez-moi donc”. Il prit

on soufflet ; & l'ayant placé à l'antipode de la bouche de M. le comte Matthieu , le jeune souverain fit alors un très-beau discours , mais où cependant personne n'entendit rien.

Pendant qu'il pérorait , Maître Target était dans les grandes douleurs ; il hurait , il aboyait , il remuait ses petits bras , il remuait ses petites jambes : sa petite verruque était tombée dans les bras de l'évêque d'Autun , qui le soutenait par derrière , & lui recommandait le courage & la patience , suivis du calme & de la tranquillité : ce digne prélat était là tout posté pour circoncire l'enfant , & M. Emery , placé à côté de lui , lui expliquait comment cela se ferait.

Au milieu de cette scène attendrissante dont je regrette bien que le pouvoir exécutif, sa femme & son petit garçon n'aient pas été témoins , M. le Baron de Menou , cet excellent patriote , qui commence à être assez bien rétabli des deux chûtes qu'il a faites en voulant monter au fauteuil de la sonnette , se mit à crier : „ Français votre bonheur est encore dans le ventre de Monseigneur Target ; mais il va en sortir. Jurons de maintenir ce grand œuvre , & de lui être à jamais fidèles ". Jurons , jurons , répétèrent tou-

tes les tribunes & les Jacobites. „ Mais, Messieurs, disait M. de Toulouse-Lautrec, né nous pressons pas : j'ai une très-grand idée dé l'embryon-conçu dans le sein dé M. Target. Jé respecté fort tous ces petits papas, MM. Thouret, Dêmeunier & compagnie : mais il pourrait arriver par aventuré, qué cet enfant né fût pas bien constitué ; qu'il fût, par exemplé, ou borgné, ou boîteux, & qué nous eussions lé malhur dé lé perdre dans pu dé tems : alors il nous faudrait une nouvellé conception dé M. Target ; & nous savons par cé qué nous coûte cellé-ci, qu'il né l'a pas bien facile. Né nous pressons pas. J'aimé beaucoup les petits enfans : mais jé suis vieux, & j'aimé aussi les vieilles gens, lé bon vieillard qu'on appellé *la Monarchie* mé plaisait assez, quoiqu'un peu cassé ”.

On n'écouta point ce paladin raisonneur ; & la motion de M. le baron de Menou ayant été appuyée par M. Dillon, curé du Vieux-Poussanges, il fut décrété, à une très-grande majorité, que tous les députés viendraient à la queue leu leu, pendant le travail de maître Target, jurer, sur son ventre, de maintenir sa progéniture, sans favori

elle ferait mâle ou femelle, grande ou petite, forte ou faible, noire ou blanche.

Cette opération se fit très-décemment & par appel nominal. M. Fricot parut le premier. Vint ensuite M. Lanusse, M. Bouche, & M. l'Asnon. A ceux-ci succéda M. de la Fayette conduit par M. Bailly, & l'archevêque de Vienne par l'archevêque de Bordeaux. Cette procession dura trois heures, & maître Target en souffrit beaucoup. Quelques aristocrates, &, entr'autres, l'évêque de Perpignan, lui donnèrent, en jurant, des chiquenaudes sur le ventre, qui lui firent tripler ses grimaces, quoique, pour calmer ses douleurs, M. Malouet jouât à côté de lui de l'*harmonica*, instrument dont il touche à merveille, mais qu'on ne veut jamais entendre.

Cependant les suppléans & les souverains des tribunes avaient désiré joindre leur serment à celui des douze cents majestés : on les voyait de tous côtés s'agiter & descendre pour venir taper sur le ventre de maître Target; Mad. de Sta..., Mad. d'Escars, Mlle. Théroigne de Méricourt, Dondon Picot & Dondinette Lameth, se tenant toutes par-dessous le bras, vinrent se réunir aux au-

tres citoyens actifs. Mad. de Sta... apportait de plus, comme don patriotique, le profit de l'impression de sa tragédie ; en chemin, elle lançait un tendre regard sur un député, souriait à l'autre, tapait sur la joue d'un suppléant, & finissait toujours par dire : „ Regardez donc comme je suis jolie : comment me trouvez-vous, M. l'avocat ? Voyez ma jambe, M. le curé. Ah ! petit frippon, vous regardez ma gorge, je le crois bien ”.

M. le marquis de Villette, qui était venu aussi ce jour-là apporter à la table de M. de Virieu, l'offrande patriotique de son marquisat, entraîné par l'enthousiasme général, fut au moment de se précipiter sur le ventre de maître Target ; mais un moment de réflexion l'ayant rendu à lui-même, il passa sa main sur la culotte de velours de coton noir du patient, & s'écria là avec une voix terrible : *je le jure.*

M. Guillotin, pendant ce temps-là, profitait de la circonstance pour expliquer aux jureurs, son ingénieux coupe-tête patriotique ; tout le monde en était dans l'admiration, excepté cependant *monseigneur* Barnave, qui trouvait qu'elle ne ferait pas couler assez de sang.

On voyait dans les coins de la salle ces vilains aristocrates , dans l'attitude du désespoir. En vain M. le curé de Coupes leur expliquait-il les droits de l'homme , ils ne voulaient point se rendre à la force de sa logique. Le vicomte de Mirabeau sur-tout , se distingua par la fureur que lui inspirait un patriotisme si noble & si pur ; il se précipita de son gradin , & cassa son épée , en disant ces paroles extraordinaires : „ Quand le roi brise son sceptre , ses serviteurs doivent briser leurs armes ”.

M. le duc de Liancourt , qui la lui avait vu tirer , se sauva dans le corridor , où il s'évanouit. M. Dillon , curé du Vieux-Poufanges , croyant qu'il en mourrait , se pressa de lui donner l'absolution ; mais un flacon d'eau des carnes le fit revenir ; & M. le comte de Mirabeau lui ayant assuré que l'épée de son frère était cassée , il rentra dans la salle.

On voyait d'un autre côté M. Bergasse , ayant sous son bras la trompette qu'il dit être celle de la liberté , faite à Londres , mais dont les sons sont trop doux pour être entendus dans ce moment-ci.

Après cinq heures de convulsions & de douleurs , maître Target ayant fait

un grand effort, on crut être arrivé au terme heureux de ses travaux. Alors M. le duc d'Aiguillon, sa sage-femme qui, avec un joli casaquin d'indienne, un bonnet rond & un jupon blanc, était à genoux devant le patient, & tenait son tablier étendu pour recevoir le précieux dépôt : trompé par son patriotisme, s'écria : « Le voici, je vois déjà le bout du nez du grand œuvre ; il se présente bien ». Tout le monde redoubla d'attention ; & l'on vit bientôt après sortir une petite fumée noire qui fit éternuer l'évêque d'Autun, & découvrit à la nation, que les douleurs de maître Target venaient tout simplement d'une colique, & que le moment du bonheur de la France n'était pas encore arrivé ; mais M. le duc d'Aiguillon qui s'y connaît, a assuré que maître Target ne peut pas aller loin, sans mettre bas son grand œuvre, & qu'il y a sûrement quelque erreur sur le moment de la conception, que les uns avaient fixé au 12 juillet, d'autres au 4 d'août & que quelques-uns rejettent même jusqu'au 5 d'octobre. D'après ce dernier calcul, nous aurions encore quatre mois à attendre ce gage précieux de notre félicité.

Je suis aussi patriotiquement que fraternellement,

MESSIEURS,

Votre égal en droits,
TESTIS UNUS,
Maître en droit national.

A N E C D O T E.

Grand personnage arrêté à Jougues.

On nous mande de Franche-Comté que Mademoiselle Sainval, en passant à *Jougues*, y avait essuyé une visite très-rigoureuse de la part de la garde nationale, qui veille à ce que les personnages un peu considérables & le numéraire ne sortent pas de France : malheureusement pour Mademoiselle Sainval, elle avait dans sa voiture quatorze mille livres en espèces sonnantes & ses habits de théâtre.

Aussi-tôt que la garde nationale a aperçu des couronnes, des sceptres, des manteaux royaux, elle n'a pas douté un instant que ce ne fût la reine qui passait en pays étranger. Tandis que les

raisonneurs de l'armée patriotique se livraient aux conjectures que cet événement pouvait faire naître, les perquisiteurs découvrirent le trésor. Il ne resta plus aucun doute que ce ne fût la reine qu'on avait le bonheur de posséder à *Jougnes*.

Il fut agité si l'on renverrait le tout au comité des recherches. Mais les avis modérés prévalurent, & l'on se contenta de donner la ville pour prison à Mlle. Sainval. On lui remit deux louis pour subvenir aux dépenses que son séjour & son rang exigeaient; l'on délibère actuellement sur ce qu'il y a de mieux à faire de la captive: elle a déclaré qu'elle renonçait au métier de reine, qui n'est plus bon à rien.

Dénonciation des deux plus grands ennemis de l'heureuse révolution.

Bien qu'on parle à chaque séance
De contre-révolution,
Nul encor n'a fait mention
Des auteurs de la manigance.
Pour moi qui tiens à trahison
D'hésiter quand l'anglois prononce,
Formellement je les dénonce,
C'est le bon sens & la raison.

CHAPITRE XI.

*Rex erat Aeneas nobis
 quo non justior alter.*

Infatigable, intarissable, inépuisable, inexorable, incomparable amie, reçois par notre bouche les adorations de notre postérité & de nos contemporains. Encore deux pièces qui suent l'aristocratie, & l'aristocratie de l'espèce la plus dangereuse, l'aristocratie royaliste; & c'est encore au comité de la rue du Bouloy que nous en sommes redevables. Elles étaient dans le fond du paquet de l'heureux Populus, de ce paquet à lui transmis par la belle Chicault, la Théroigne de Bourg-en-Bresse, de ce paquet par lui dénoncé, de ce paquet qui, grâce à ses soins, n'a fait du cabaret de l'écu à lui qu'un saut, encore qu'un saut de lui à l'assemblée nationale. Et vite

Dénonçons, dénonçons, ma commère Chicault.

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer.

Deuxième suite de l'opinion de M. de Mentlosier, député d'Auvergne, sur la régénération du pouvoir exécutif en France.

CELA est vrai, la haine est entrée dans

mon cœur ; ce sentiment me tourmente, & il a besoin de s'exhaler. O ma patrie ! j'ose vous en faire hommage de cette haine ; c'est la même qu'Annibal jura aux ennemis de son pays ; c'est la même qui lui fit entreprendre de diffondre des rochers, de franchir des montagnes inaccessibleles, & d'aller affronter au milieu de leur gloire une troupe de brigands qui avaient l'ambition de dominer la terre.

Que les brigands qui dominent ma patrie entendent ces paroles, & qu'ils frémissent ; ils ont beau marcher dans les ténèbres, la lumière se fera au milieu d'eux ; les enfans de la montagne, les enfans de la patrie veillent, & la patrie sera sauvée. Hommes audacieux ! & pourquoi avez-vous honte de votre audace ? Il ne faut pas aujourd'hui beaucoup de courage pour le crime, il n'en faut que pour la vertu ; montrez-vous donc à découvert, & que l'on sache enfin ce que vous voulez, & qui vous êtes.

Nous ne les connaissons pas ! & cependant ils sont par-tout ; & nos assemblées, & nos places, & le trône, & les autels, & nos propres maisons, elle-mêmes, sont infectées de leur souffle impur. Maître,

voyez celui qui est à vos côtés, qui est assis à votre table, en qui vous avez placé peut-être toute votre confiance : eh bien, c'est celui-là même qui doit vous trahir, & qui vous livrera ce soir à des hommes armés de glaives & de bâtons. C'est ainsi que le père hésite auprès du fils, le frère auprès du frère, les amis auprès des amis. Une circonspection timide a remplacé sur toutes les lèvres les anciens & les plus doux épanchements ; je ne fais quel morne silence regne dans toutes les bouches, tandis que la guerre est dans tous les cœurs.

Bons citoyens, à quels signes pourrions-nous enfin nous reconnaître ? quel sera notre cri de ralliement, ou pour parler un langage de paix, quelles sont les espérances qui nous restent, & les vœux que nous avons à former ? c'est d'avoir la liberté, une patrie & un roi. Qui nous donnera la liberté ? c'est la loi ; c'est elle qui doit protéger le travail du pauvre contre l'avidité du riche ; c'est elle qui à son tour doit préserver la propriété du riche des regards envieux du pauvre. En un mot, la loi, voilà le boulevard inébranlable qui doit protéger à jamais la sûreté des personnes & celle des propriétés. Qui nous donnera une

patrie ? une constitution ; car sans constitution on peut être habitant de son pays , on n'en est point citoyen : la loi assure la liberté civile , la constitution seule assure la liberté politique. Sans loi on n'aurait ni bonheur ni sûreté ; sans constitution on n'aurait pas l'influence politique qui est nécessaire pour en assurer la durée : mais je dis une constitution , & non pas un vain échaffaudage créé au milieu des tempêtes & des convulsions de toute espèce : je dis une constitution , & non pas un colosse ridicule , semblable au vaisseau d'Argos , coulé de pièces & de morceaux , sans liaison entre eux & sans cohérence ; je dis une constitution ; & non pas une collection réglementaire qui met l'influence civile & politique entre les mains de ceux qui ne jouissent pas même dans le fait de toute leur liberté individuelle ; qui fait que le chef de la nation , le seul de son royaume sans influence sur les loix , sans place , sans existence certaine , sans domicile , sans propriété , ne peut même pas être le premier citoyen ; qui arme toutes ses passions contre toutes ses vertus , & qui le rendant l'ennemi né de ses sujets , le met sans cesse dans l'inévitable nécessité d'opprimer la liberté

publique ou d'être opprimé par elle ; car voilà le roi que vous avez fait dépositaire inviolable à la vérité, mais non moins infortuné, d'une autorité sans cesse harcelée, sans force, sans appui & sans dignité ; il doit se trouver à la fois incapable & coupable de tout. Enfin, je dis une constitution, & j'entends par-là un ouvrage mûr & réfléchi, qui raccorde les confiances particulières avec la confiance générale, les mouvemens du prince avec ceux de la nation, les mouvemens de la nation avec ceux des corporations qu'elle renferme ; en un mot, un ouvrage dont les parties ayant un sens précis & univoque, soient produites toutes à la fois du sein de la sagesse & de l'intelligence, comme on dit que Minerve sortit toute armée du cerveau de Jupiter ; voilà la constitution qu'il nous faut.

Mais, comme on le voit, cette constitution suppose un roi ; car, sans roi, ou ce qui est la même chose, avec un fantôme de roi, il ne faut pas espérer d'avoir jamais en France une véritable constitution. Ici je n'interrogerai pas cette foule innombrable d'atômes législateurs, d'écrivains faméliques, de journalistes incendiaires, vermineux politiques, que

la dissolution du moment a fait naître : j'interrogerai cette poignée d'hommes sages, qui, à de nombreuses observations qui leur ont donné la connaissance des hommes, joignent ces grandes lectures, ces profondes méditations qui leur ont donné la connaissance des peuples. Or, si nous portons nos regards sur tous ces anciens peuples qui n'eurent pas de roi, nous verrons qu'ils aimèrent la liberté, mais qu'ils l'aimèrent comme des amans ombrageux & jaloux, souvent jusqu'à la fureur : aussi quelle précaution ne prirent-ils pas, comme à Athènes, pour qu'une maison ne fût pas plus magnifiquement bâtie que celle d'un autre ; comme à Sparte, pour empêcher qu'un particulier se distinguât par le moindre luxe ; comme à Rome, pour empêcher qu'il eût de trop vastes possessions, ou qu'il distribuât du pain en public ; comme par-tout, pour qu'un simple citoyen n'eût pas ostensiblement une trop grande faveur populaire ; & de-là, combien d'injustices de tout genre ! quelle ingratitude envers les bienfaiteurs de la patrie ! quelle altération ! quel égarement dans tous les principes & dans tous les cœurs, lorsqu'on se crut forcé de récompenser les plus grands services, le salut même

de la patrie , par l'exil , la proscription ou la mort ! C'est que ces peuples n'avaient pas de roi , & qu'ils sentaient que , dans cette position , la liberté ne peut se garantir qu'avec une égalité , je ne dis pas seulement légale , mais totale & rigoureuse ; c'est qu'ils sentaient que toutes les fois que le sommet du gouvernement est vuide , il faut trembler & s'armer tout de suite contre ceux qui tendent à en approcher : car cette cime est d'autant plus facile à usurper , qu'elle n'est pas occupée ; au-lieu que dans un grand gouvernement , où les grandes inégalités sont nécessairement admises , parce qu'elles sont inévitables , si la puissance majeure , qui les surmonte toutes , n'a pas une très-grande force pour les contenir , les premières secousses suffiront pour l'abattre ; à plus forte raison s'il n'en existe pas du tout. C'est bien alors que le premier audacieux , qui voudra escalader les hauteurs du trône , s'y placera avec impudence , & commandera de-là le respect & la servitude. Français ! envisagez la suite nombreuse de ces tyrans de Rome , esclaves devenus assassins de leur maître , & assassinés à leur tour par d'autres esclaves : envisagez le sort du peuple ro-

main, lorsque des chefs sans force & des loix sans vigueur, le livrèrent à la discrétion d'une soldatesque effrénée; envisagez cette soldatesque elle-même, lorsqu'elle commença à porter ses regards sur les trésors & les dignités de l'empire, & lorsque son glaive, dirigé contre les Barbares, osa se tourner contre les citoyens. Français ! voyez le peuple romain ; mais que dis-je ? voyez-vous vous-mêmes.

Je veux encore vous offrir une réflexion, & ce sera la dernière ; c'est qu'appelés comme nous le sommes, à établir la constitution de cet empire, il est de toute importance pour la liberté, que ce soit nous qui fassions l'autorité royale, & non pas que l'autorité royale se fasse (1). Il est de toute importance que nous la fassions vaste & étendue, ainsi que le comporte un grand royaume ; car si nous rapprochons trop ses limites, la nécessité, la force des choses, & le cours des événemens l'obligeront un jour de s'étendre malgré nous & malgré tout, & dès-lors tout est perdu. Il est de toute importance que nous la fas-

(1) Or, elle se fera nécessairement elle-même, si nous ne la faisons pas,

flons tout de suite; car flétrie & avilie comme elle l'est, il lui faudra plus d'un jour pour se relever & remonter au degré de splendeur qui lui est nécessaire : il est de toute importance que nous la fassions tout de suite ; car toutes ces nouvelles corporations, plantées sur un terrain neuf, composé de détrimens anciens, cherchent déjà ou chercheront bientôt à étendre le plus qu'elles pourront, leur existence vivace : encore quelques jours, & tout le terrain sera occupé. On cherchera de toutes parts l'ancien emplacement de la monarchie, & le monarque ne sera plus, & la monarchie sera détruite.

Il nous faut donc la liberté, une constitution & un roi. Je l'ai dit, sans constitution, nous ne pouvons avoir de liberté ; mais sans roi, nous n'aurons ni constitution, ni liberté : sans roi, nous n'aurons ni crédit, ni considération publique : sans roi, le désordre de nos finances se perpétuera & se propagera sans cesse : sans roi, les ateliers seront déserts, les manufactures & le commerce languiront de toutes parts : sans roi, la libre circulation des grains ne pourra être protégée ; les intérêts particuliers lutteront sans cesse entre eux : aucune

forcé ne pourra les rallier *; en un mot, sans roi, la plus cruelle indigence, l'anarchie, la banqueroute, la famine, la guerre civile, tous les maux, tous les fléaux sont sur nos têtes.

O Français de tous les pays, hommes des plaines & des collines, des collines & des vallées, vous qui habitez au bord des eaux, vous qui demeurez dans des déserts ou sur la cime des montagnes, hommes de toutes les professions, de tous les lieux, de toutes les classes, réunissez-vous tous à moi, & demandons à grands cris un roi, un roi!..... Et toi, souverain arbitre des

* L'application de cette vérité s'est déjà fait sentir. Le petit pays de Gex qui tient à Genève, s'est trouvé au moment d'éprouver toutes les horreurs de la famine, parce que les municipalités voisines avaient défendu l'exportation hors de leurs limites. Si le gouvernement de Genève ne s'était pas empressé à accorder les grains que les députés du pays de Gex furent chargés de lui demander, on ne peut calculer les excès auxquels auraient pu se porter des gens réduits au désespoir. Cette anecdote donne lieu à une observation assez singulière. Le territoire de Genève ne fournit pas la dixième partie des grains nécessaires à ses habitans. Son gouvernement tire une grande partie de ses approvisionnemens de la France, & se trouve quelquefois réduit à fournir sa subsistance par la contrebande, quand l'exportation est défendue. C'est cependant ce petit coin de terre qui a sauvé la vie à plusieurs milliers de Français, que leurs concitoyens laissaient périr. Matière à réflexion sur les avantages des pouvoirs accordés aux 48 mille municipalités.

Note de l'Editeur.

destinées, ciel daigne abaisser sur nous
tes regards ! délivre-nous sur-tout de tous
ces prophètes que tu semble nous avoir
envoyés dans ta colère : les furieux....
Et que nous font les lambeaux du roi
Agag, qu'ils ont mis en pièces ? nous
demandions du pain ; & ils nous ont
apporté des cadavres... Ciel ! donne-
nous un roi, un roi vivant, qui aille
& qui marche devant nous, ou, plutôt,
rends-nous ce roi bon & humain, qui,
le premier de tous les rois de la terre,
s'est incarné pour ainsi dire avec son
peuple ; rends-nous le fils de Henri !
Plus malheureux & plus grand peut-être
que son aïeul, il n'a pas renoncé comme
lui au culte de ses pères, pour conser-
ver sa couronne : il a fait à ses sujets
le sacrifice de sa couronne même : il
n'a pas seulement envoyé du pain à des
rebelles, il en a distribué à ses propres
assassins : rassasié d'opprobres, & tou-
jours plus grand, les outrages, il les a
combattus par des bienfaits ; tous les
attentats, il les a repoussés par sa bonté.
Un mot pouvait rallier auprès de lui
des légions de serviteurs fidèles, il a
préféré d'être seul avec sa vertu ; &
tandis que tout respirait la vengeance
& le carnage, lui seul a été calme, lui

feul a été bon, & sa bonté a déconcerté tous les crimes. Ciel ! voilà le roi qu'ils nous ont ôté, voilà le roi que tu dois nous rendre.

MODES.

Le Magasin national.

Fraîchement arrivée, une provinciale,
 (C'était une Marquise, & ce nom-là signalé
 Comme une aristocrate), un de ces jours se rend,
 Sur la foi d'un avis, chez un fameux marchand,
 Pour s'habiller au goût de notre Capitale.
 A ses yeux, à l'envi promptement on étale
 Du vaste magasin l'assortiment nouveau.
 « Madame ne verra, lui dit un gros courtaud,
 » Ici que des *combis constitutionnelles*.
 » La *crotte de Paris*, c'est *cœur de Mirabeau*,
 » *Ventre d'un enragé* fut *ventre de crapaud* ;
 » Et c'est ainsi qu'on brille aux fêtes solennelles.
 » Plus de *feu d'Opéra*, c'est celui de *château*.
 » Plus de *caca Dauphin*, des nuances plus belles.
 » Attestent d'Orléans (1) les *cacades nouvelles*.
 » Pas plus de *bleu de Roi* : c'est à la Nation
 » Qu'appartient la couleur. Les *cheveux d'Antoinette*
 Ont dû céder la place à ceux de la Fayette ».
 Prêtant à ce discours fort peu d'attention,

(1) L'on peut consulter le *Docteur Saiffert* sur les nuances caractéristiques des *cacades d'Orléans*, dont il est ici question, & pour lesquelles il a été obligé d'ordonner de forts astringens à son héros.

La Marquise à son gré voit & prend & rejette

Ce qui devait ravir son admiration.

Tout-à-coup avisant certain petit coupon :

„ Ah ! si !... qu'avez-vous là ?... couleur de betterave ? —

„ Jugez-en mieux , Madame ; on en porte par-tout ,

„ Et de la Nation voilà le dernier goût ;

„ C'est du sang de Foulon.... (1) ou.... le tendre Barnave ”.

SERMON pour la semaine de la Passion.

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne pas voir ?

Peuple ingrat !

C'EST à vous que ce discours s'adresse, Chrétiens aristocrates, qui osez blasphémer nos augustes Législateurs ; vous qui souriez en lisant ces Actes des Apôtres, au lieu de demander à la Commune un autodafé qui punisse les auteurs & ceux qui les lisent. Il faut espérer que le Comité des recherches va s'occuper de cette importante affaire. Chacun connaît le danger de l'ironie ; il est temps d'arrêter cette malice aristocratique. Comment ne pas respecter une assemblée de

(1) On peut s'adresser indistinctement à tous les marchands du Palais-royal, & demander la couleur *sang de Foulon* ; ils vous entendront, & vous l'offriront. Chose horrible ! ce n'est pas une fable.

Législateurs dont les mœurs sont irréprochables, dont les discussions nous retracent l'aréopage d'Athènes, le Sénat de Rome, les sages & les philosophes de tous les siècles ?

Examinons, sans esprit de parti, ce qui a résulté de ses sublimes décrets; premièrement nous trouvons à chaque pas l'occasion d'exercer une des premières vertus chrétiennes, la charité; & bientôt nous verrons ceux qui la donnent, la demander eux-mêmes; ce qui sera très édifiant.

Depuis les Potentats jusqu'aux Capucins, tout annonce humilité & obéissance; les riches bannis, les châteaux brûlés, prouvent le mépris des richesses de la terre, la tolérance même pour les brigands, le pardon des injures; il ne manquait enfin à cette divine législation, que de nous montrer des miracles, des martyrs & des prophètes.

Eh ! quel temps fut jamais plus fécond en miracles !

Quant aux martyrs, nous en avons de reste; & il nous est arrivé un jeune homme de Maroc qui s'est fait le maître des Rois de la terre : cela vaut bien un prophète. Qui croirait d'après cet exposé juridique & impartial, qu'il est en-

core des hommes qui osent penser & dire que l'auguste assemblée, qui chaque jour va se recueillir aux Jacobins, & de là vient au manège improviser des Loix comme il n'y en a jamais eu, veut anéantir la Religion, le pouvoir légitime & nos propriétés? O temps! & mœurs!

La vertu sera donc toujours persécutée?

CHAPITRE XII.

*Arma virumque cano qui primus carcerum ab oris
Massiliam fato profugus; post, Sextia venit
Littora.
Insignem pietate virum.
Vir superum, multum ille & terris jactatus & alto.*

ARGUMENT.

TOUJOURS animés de ce feu dévorant que nous ne cessons d'entretenir sur l'autel des vestales de la patrie, nous venons encore de déterrer de nouveaux manuscrits incendiaires, & nous nous faisons un devoir sacré de les dénoncer à tous les bons citoyens des quarante-deux mille royaumes. Le poëme qu'on va lire était destiné originairement à être rédigé dans son entier en forme de vers.

Nous aurions bien pu, par le moyen de nos intelligences particulières, attendre que le crime fût consommé avant de le dénoncer ; mais toute réflexion faite, nous avons préféré arrêter le mal dans sa racine. D'ailleurs, l'auteur a suffisamment indiqué ses intentions, même poétiques, dans le peu de prose qu'il a laissé sur son cannevas. Or, l'histoire moderne nous montre que l'intention est encore plus punissable que le crime. En effet, quand le crime est commis, la peur finit où le supplice commence ; & quand le crime n'a pas été commis, la peur commence lorsque le supplice finit. Cet argument est sans réplique, car c'est un argument à *fortiori* ; & il prouve conséquemment que l'intention faisant peur, & la peur faisant mal, l'intention est deux fois plus répréhensible, que la chose même qui ne fait que mal.

Pour en revenir au poëme qui va suivre, nous l'aurions bien soumis aux grandes lumières de M. Brissot, de M. de la Cretelle & autres membres du comité des recherches du royaume de Paris. Mais nous avons réfléchi qu'en nous circonscrivant dans le seul comité de notre ville, c'était nous renfermer dans un

cercle très-borné ; & nous n'avons pas voulu priver les princes, nos co-souverains du royaume de Strasbourg, du royaume de Marseille, & de tous les royaumes voisins, des lumières que nos dénonciations peuvent leur faire acquérir. Nous avons donc pris le parti de l'insérer dans les feuilles publiques ; & comme nous avons la nôtre beaucoup plus sous la main que toute autre, nous l'insérons dans les Actes des Apôtres.

LA MORT DE MIRABEAU.

Poëme diablo-comic-nationo-tragique, en trois Chants.

CHANT PREMIER.

JE chante le trépas de ce héros terrible,
 Qui par ses longs travaux & sa force invincible,
 Dans un manège illustre, exerçant son grand cœur,
 Des nobles, du clergé, redoutable vainqueur,
 Sut réduire en quarrés les provinces gauloises,
 Les ranger sous le jong des milices bourgeoises,
 Et nous apprendre, enfin, que l'on peut en six mois
 Régénérer un peuple & lui donner des loix.

Ce poëme est dédié au tiers-état de

la sénéchaussée d'Aix : c'est lui qui a mis au grand jour les talens immortels, les vertus patriotiques, & plus que tout cela, l'ame bienfaisante & douce du comte de *Mirabeau*. Enfin, l'Europe entière lui doit l'union & la concorde, suivies du calme & de la tranquillité dont elle jouit maintenant. *O fortunatos nimium sua si bona norint.*

Vous qui, pour *Mirabeau*, réunissant vos voix,
Avez vu les badauds, charmés d'un si beau choix,
Aux pieds de l'inventeur de la loi martiale,
Apporter chaque jour les respects de la halle,
D'un regard favorable animez mon projet,
Et gardez-vous de rirc en ce grave sujet.

On voit que le poëte, nourri de la lecture des anciens, a suivi à la lettre le précepte d'Horace : ce grand maître prescrit à ses élèves la plus grande simplicité dans le début : passons à l'exposition du sujet.

On voyoit dans Paris, *Mirabeau* languissant,
Ne soutenir qu'à peine un parti chancelant;
Il rugissoit encor... Mais ses mains incertaines,
Du club des Jacobins laissoient flotter les rênes.
Les peuples, par les loix, paroisoient contents,
Ou plutôt, en effet, on ne les payoit plus;
Du comité des grains la sage prévoyance,
Dans le sein de Paris maintenoit l'abondance.
Il n'étoit plus ce temps si cher à mon héros,
Où pour le prix flatteur de ses nobles travaux,

De la place Maubert les plus belles princesses
 Disputoient à l'envi ses ardentes caresses,
 Où du fond d'un ferrail distant ses volontés,
 Il troublait l'univers du sein des voluptés.
 Les plaisirs sont bien doux, mais leur suite est cruelle,
Mirabeau gémissait presque vaincu par elle,
 Quand à son cher *Barnave* adressant ce discours,
 Dont-souvent ses soupis interrompoient le cours :
 „ O haine de Vénus ! ô fatale colere !
 Quoi ! les charmes trompeurs d'une jeune harengere
 Ont pu troubler mes sens, égarer ma raison ?
 J'ai sué dans ses bras un funeste poison ;
 Je reconnois les coups de l'aristocratie :
 La cruelle a tout fait... & cette hydre ennemie,
 Dont je crus étouffer les serpens dangereux,
 Arme contre mes jours le plus puissant des dieux...
 La halle & les fauxbourgs se lassent de connoître
 Le triste *Mirabeau* pour leur chef & leur maître.
 Le temps de ma ruine est à la fin venu ;
 Mon empire est détruit, & l'homme est reconnu.
 Des signes trop certains présagent ma défaite ;
 Elle échappe à mes vœux cette auguste sonnette
 Qui du pédant *Target*... Vous qui le connoissiez,
 Etoit-ce ses talens que vous récompensiez ?
 Ou vouliez-vous offrir l'exemple ridicule
 Du cheval qui s'assit sur la chaise corule ?
 O rage ! ô désespoir ! quoi, ce plat orateur,
 De Bacchus en tout temps fidele adorateur,
 Possesseur du fauteuil où j'aspire sans cesse,
 L'aura chargé du poids de sa honteuse ivresse !
 Et moi vengeur de l'homme & de ses premiers droits,
 Moi le fléau des grands & la terreur des rois,
 O ciel ! je n'ai pu même être élu secretaire.
 Mon carrosse est encore aux gages d'un libraire :
 Il me faut chaque jour descendre au vil métier

De l'impudent *Brissot*, ou du menteur *Mercier*,
Tandis que dans son char, conduit par la fortune,
Bailly fixe les yeux de toute la commune.
Insensibles badauts ! pour vous j'ai tout tenté ;
J'ai foulé sous les pieds, loix, remords, équité ;
Vous me devez, ingrats, vos belles épaulettes,
Vos tambours, vos canons, & ces fières trompettes,
Donc les sons belliqueux précurseurs du danger,
Ont fait fuir loin de vous le timide étranger ;
Et pour unique prix d'avoir brisé vos chaînes,
Je n'aurois recueilli que mépris & que haines ?
Tremblez, vils factieux, vous verrez ma fureur
Dans vos murs odieux ramener la terreur ! ..

Ami, je t'ai choisi pour cette confidence,
C'est toi que j'ai chargé du soin de ma vengeance ;
Tes services passés m'assurant de ta foi,
T'ont placé dans le rang que tu tiens près de moi...
Va, cours en Angleterre, & que ta renommée
Y parle en ma faveur, & me donne une armée.
Sur-tout vois de ma part le fugitif *Laclos* ;
Et pour l'associer à mes projets nouveaux,
Fais briller à ses yeux le rappel de son maître ;
Dis-lui que ralliant les bandits de bicêtre,
Je puis encor par eux vaincre mes ennemis :
Mais il fait que l'or seul me gagne des amis ;
Enfin, n'épargne rien ; & chargé de guinées,
Viens par un prompt retour changer nos destinées .

Il dit ; & de son maître approuvant la fureur,
Barnave à le servir met toute sa grandeur :
Il part ; un doux espoir anime son courage,
Et charme en le suivant la longueur du voyage.

CHANT SECOND.

Cependant, cet oiseau qui prône les merveilles,
 Ce monstre qui sans cesse affligeant nos oreilles,
 Fait parler tous les jours le sophiste *Garat*,
 Le bénin *Dinocheau*, le terrible *Maras*,
 La renommée enfin, dans sa course légère,
 Des malheureux Français voit le dieu tutélaire;
 Lui dit qu'en Albion, par le crime conduit,
 Le farouche *Barnave* est parti cette nuit.
 Le dieu tremble & frémit à ces tristes nouvelles;
 De ses yeux enflammés il sort des étincelles.
 „ C'est donc trop peu, dit-il, que la Seine en six mois,
 Ait appris à couler sous de nouvelles loix?
 Qu'un *Grégoire*, un *Goupil*, un *Bouche*, un *Robespierre*,
 De la discorde impie arborant la bannière,
 Sans crainte & sans pudeur, renversant à la fois
 Du trône & de l'autel les légitimes droits?
 Faudra-t-il voir encor, au gré de sa furie,
 Le traître *Mirabeau* déchirer sa patrie?
 Ah! prévenons sa rage, & par d'illustres coups,
 Montrons qui doit céder, d'un parjure ou de nous”.
 A ces mots il s'élance, & couvert d'une nue,
 Des remparts de Calais prend la route connue.

Il arrive le même jour où la nouvelle
 municipalité de Calais, assemblée à l'Hô-
 tel-de-ville, allait prêter le serment pres-
 crit par le pouvoir législatif. La Garde
 Nationale, rangée en bataille sur la place
 d'armes, les troupes réglées alignées en

face , le concours immense du Peuple tout cela formait un coup-d'œil aussi brillant qu'on puisse l'imaginer : c'était enfin une de ces parades patriotiques qu'on renouvelle si souvent pour étayer l'édifice chancelant de la démocratie. Car, comme disent MM. *Sieyes*, *Target*, *Duport*, & autres membres du Souverain, il faut donner des spectacles aux nations. Les Empereurs Romains, qui n'étaient que des despotes abominables, croyaient devoir y ajouter du pain. *Panem circenses*.... Le Dieu fend la presse.

Du sage Tolland il emprunte l'image ;
 Un héroïque ardeur brille sur son visage ,
 La colere l'enflamme , & renforçant sa voix :
 „ Sujets infortunés du plus juste des Rois,
 Ah ! si pour adoucir ses douloureuses peines ,
 Le sang de vos aïeux coule encor dans vos veines ,
 Citoyens.... épargnez à ses yeux attendris ,
 L'aspect des attentats qui vont souiller Paris.
 Il en est temps encor... le féroce *Barnave* ,
 Du fameux *Mirabeau* le complice & l'esclave ,
 De l'onde , en cet instant , fend les flots écumeux ;
 Il vient des sanctions rallumer tous les feux ;
 La discorde avec lui va bientôt reparaitre .
 Vengeurs de la patrie , allez punir ce traître ;
 L'air de ce vil pygmée inspire le mépris ,
 Et vous le connoîtrez à son cruel souris.
 Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle ;
 Marchez , courez , volez où l'honneur vous appelle ,
 Et qu'on dise en tous lieux que l'empire Français

Doit encor son salut aux héros de Calais ”.

En achevant ces mots, d'une voix douce & fiere,

Le dieu trace dans l'air un sillon de lumiere,

Rend aux Calaisiens leur intrépidité,

Et les laisse tous pleins de sa divinité.

Ils courent au rivage où *Barnave*, en personne,

Déjà près d'aborder

L'honorable membre, assis fièrement sur le gaillard du paquebot, ne se sentait pas d'aise en voyant ce concours de peuple ; il se disait à lui-même, comme un autre Warwick :

„ Je ne m'en défends point ; ces transports, ces hommages,

Ces fiers Miliciens volant sur le rivage,

Ces honneurs sont bien doux au cœur d'un Député ”.

Mais hélas ! on ne le laisse pas jouir long-temps d'une erreur si flatteuse. On saisit son inviolable personne, à l'instant même où elle mettait pied à terre : malles, porte-feuille, tout est visité avec la plus scrupuleuse attention. Les lettres de créance du grand *Mirabeau*, le projet d'une nouvelle insurrection dans la Capitale, écrit de la main de ce héros, revu, corrigé & augmenté par M. de la *Clos*, enfin, les sacs de guinées dont est porteur M. l'Envoyé, mettent au plus grand jour le but de sa mission en Angleterre, & les complots publi-

mes de son digne maître. Alors.... ô miracle inoui, qui fera à jamais l'étonnement & l'admiration de la postérité!

Pour la première fois on vit pleurer *Barnave*.
 Ce farouche ennemi qu'on ne pouvoit toucher,
 Ce tigre que sans crainte on n'osoit approcher,
 Soumis, apprivoisé, perd toute son audace,
 Tombe aux genoux du peuple, & lui demande grace;
 Ose invoquer l'appui de ces augustes loix,
 Que sa bouche insolente outragea tant de fois.
 Inutiles efforts! Un Dieu juste & sévère
 Marque ce factieux du sceau de sa colere;
 Et son sang inhumain de son corps élançé,
 Venge le sang françois par ses conseils versé.
 Enfin, percé de coups, privé de sépulture,
 Des requins dévorans il devient la pâture.
 „ Que fais-tu, *Mirabeau*, dans ce triste moment!
 Hélas! tout occupé d'un doux pressentiment,
 Tu vois déjà briller les flambeaux & les armes;
 La Capitale en proie aux plus vives allarmes;
 Tu vois un tribunal à tes ordres soumis,
 Tournant le fer des loix contre tes ennemis.
 Oh! que si quelqu'ami, par un avis fidèle,
 De tes secrets trahis t'annonçait la nouvelle,
 Echappant par la fuite à des périls nouveaux,
 Tu saurais dérober ta tête à tes bourreaux;
 Mais le destin le veut.... tu dois à ta patrie (1)
 Le sacrifice entier de ta coupable vie;
 Et je t'offre en son nom ces doux soulagemens
 Qu'elle accorde à ses fils dans leurs derniers momens;
 Tâche d'en profiter. . . .”

(1) Allusion au discours touchant adressé par un Juge à un condamné, le 19 Février 1790, sur la Côte de Guinée.

Le lecteur intelligent imaginera sans peine les suites de la mort du célèbre *Barnave*, l'effet terrible des pièces de conviction saisies sur lui, la fureur des Parisiens, & enfin le décret de prise-de-corps lancé par le Châtelet contre l'infortuné *Mirabeau*.

CHANT TROISIEME.

A Ses desirs il se livroit en proie,
 Soupant, couchant chez des filles de joie;
 Toujours au club, jamais dans le saint lieu,
 Et dépouillant les serviteurs de Dieu.
 Qu'arrive-t-il ? la mort, la mort fatale
 Au nez camard, à la griffe infernale,
 Vient visiter mon faiseur de décrets. . .

O toi (1) ! qui sur la rive au dieu Mars consacrée;
 Nous peignis les fureurs du tyran de Caprée,
 Séjan précipité du faite des grandeurs,
 Déchiré par les mains de ses adulateurs;
 Muse, prête à ma bouche une voix plus sauvage;
 Pour chanter le dépit, la frayeur & la rage
 Que *Mirabeau* sentit dans le fatal instant
 Qu'il apprit le trépas de son cher confident.
 De tous ses attentats le tableau déplorable
 Lui fait voir du gibet l'aspect épouvantable:
 Il recule d'horreur. . . D'abord pâle & muet,
 Trois fois d'un bras tremblant il prend un pistolet. . .

(1) *Juvénal*

Trois fois il le dirige, & l'amour de la vie
 En ces momens affreux trompe encor son envie;
 Mais bientôt ranimant son courage abattu,
 Des plus mortels poisons il tente la vertu.
 O ciel! le souffle impur de son horrible haleine,
 Par un charme inoui rend leur atteinte vaine!
 Et sa voix s'échappant au travers des sanglots,
 Donne à la fin passage à ces terribles mots:
 „ Au milieu de la greve il faut que je périsse,
 Je ne puis de mes mains apprêter mon supplice!
 Sous une guillotine!... ô terre entr'ouvre-toi!
Barnave, Ravaiillac, Cromwel, attendez-moi.
 Je vous suis aux enfers, éternelles victimes,
 Je dispute avec vous de tourmens & de crimes...
 O justice! ô fureur! il est donc des remords... ”
 Comme il heurloit ainsi, des huissiers, des records,
 De leurs coups redoublés font retentir la porte;
 Le héros entendant la formidable escorte,
 Egaré par la peur, se cache sous son lit:
 Mais un vent indiscret échappe & le trahit.
 Fille de la frayeur, une vapeur subtile,
 Au nez du commissaire indique son asyle.
 Vous eussiez vu soudain les rideaux arrachés,
 Les assaillans en foule à leur proie attachés;
 L'un du grand *Mirabeau* visite les culottes,
 L'autre apprête en riant les terribles menottes;
 Enfin les fiers agens du pouvoir prévôtal,
 Entraînent leur capture au châtelet fatal,
 Et du cachot, charmé d'une si belle proie,
 Trois fois le gouffre horrible en retentit de joie.

Voilà enfin le tribunal nanti du jugement des crimes de lèse-nation, qui, pour la première fois, va prononcer sur le sort d'un criminel de cette espèce:

car jusqu'ici , il faut en convenir , il n'a poursuivi que des lèse-*Goupil* , des lèse-*Dutrou* : des lèse-enragés , que dirai-je ? des lèse-démocratie royale. Les juges pourraient cependant avoir des scrupules fondés : la commune de Paris n'a point dénoncé , elle n'a ni promis ni donné cinq cents louis par tête de délateurs , & toute l'Europe admire avec respect la probité , l'impartialité municipale : le mémoire foudroyant de l'avocat Agier , la dénonciation contre M. de Bezenval , ses auteurs & adhérens , & celle lancée avec tant de succès contre les héros & héroïnes invisibles de la nuit du 6 octobre , couvrent de gloire MM. *Brissot de Warville* , *la Fayette* , *Bailly* , & autres révolutionnaires. Au reste , dans les cas épineux , un tribunal intègre fait pour le mieux ; & dans le procès du célèbre *Mirabeau* , il se détermine à se passer (sans tirer à conséquence) de témoins payés , de dénonciateurs admis à déposer : il déroge au décret sublime qui autorise la délation , & se contente de preuves par écrit , de dépositions claires & précises , &c. &c. & autres vétilles. Oserons-nous même le dire , la vie passée du héros , & les égaremens d'une jeunesse fougueuse , font quelque'im-

pression sur l'esprit mal tourné du rapporteur. Abrégeons les détails..... Le dénouement fatal arrive..... Le grand *Mirabeau* est condamné tout d'une voix à être *guillotiné* avec tous les accompagnemens préalables.

Enfin de *Mirabeau* le dernier jour se leve,
Le nouveau minautore est conduit à la greve;
Et l'on voit s'avancer au bruit de mille voix,
Le tombereau tremblant sous son énorme poids;
En robe , à ses côtés , *Maury* brûlant de zele ,
Lui peint du tout-puissant la clémence éternelle ,
Le soutient dans ses bras , lui montre avec bonté
De notre sainte foi le signe redouté.
„ Du tiers & du clergé connois la différence ;
Le premier t'inspira le meurtre & la vengeance ;
Et l'autre , quand ton bras voulut m'anéantir ,
M'ordonne de te plaindre & de te convertir.
Moines , abbés , prieurs , nous fûmes tes victimes ,
Et notre charité surpasse encore tes crimes ”.
Il dit : le minautore en proie à sa douleur ,
Par des mugissemens déplore son malheur.
Mais qui pourroit , ô ciel ! exprimer sa colere ,
Lorsqu'arrivant auprès du sacré réverbere ,
Il voit ses chers bandits , les plus hardis enfans ,
Que jusques-là Bicêtre ait porré dans ses flancs ,
Que jadis en son nom couraient à la rapine ,
Apprêter de leurs mains la triste *Guillotine*....
Un effroyable cri sorti du fond des flots ,
Tout-à-coup de la Seine interrompt le repos :
Et du sein de la terre un bruit épouvantable
Glace des pousse-culs la valeur redoutable :
Ils tombent l'un sur l'autre , éperdus , renversés ,

Des courriers de Sanfon (1) les crins sont hérissés :
 Cependant sur le dos de la plaine liquide ,
 S'élève à gros bouillons une montagne humide ;
 L'onde approche , & parmi des tourbillons de feux ,
 Vomit avec fracas un démon furieux ,
 Son front jaune est armé de cornes menaçantes ,
 Ses yeux lancent au loin des flammes dévorantes ,
 Indomptable taureau , dragon impétueux ,
 Sa crouppe se recourbe en replis tortueux :
 Les archers , à l'aspect de ce monstre sauvage ,
 De la Seine en tremblant vont gagner le rivage :
 La greve s'en émeut , l'air en est infecté ,
 Jusqu'au brave *Maury* tout fuit épouvanté ,
 Et *Guillotin* (2) lui-même , cherchant un asyle ,
 Tombe du haut du toit de la maison de ville .
 Le minotaure seul , plein d'une sainte horreur ,
 Adore avec respect l'ergot de son seigneur :
 Déjà son cœur trompé se livre à l'espérance ;
 Il croit que Lucifer , armé pour sa défense ,
 Est venu le soustraire à la rigueur des loix ;
 Mais le démon s'écrie , en élevant la voix :
 „ O toi ! de la Provence , ornement véritable ,
 Apôtre de l'enfer , enfant chéri du diable ,
 Qui jamais , mieux que toi , peupla notre manoir ?
 Mon fils , en te perdant , je perds tout mon espoir .
 Par toi la France entière eût été mon domaine ;
 Le club des Jacobins eût au gré de ma haine ,
 Rétabli par tes soins , mon culte & mes autels ;
 Je recouvrais l'encens & les vœux des mortels .
 Hélas ! d'un dieu vengeur , l'arrêt irrévocable
 Te plonge tout vivant dans ce gouffre effroyable ,

(1) Exécuteur des hautes-œuvres , citoyen actif , expéditif ,
 suspensif , &c.

(2) On est très-inquiet sur les suites de cette chute . Et d'après
 ce qu'il s'est , dit-on , cassé une jambe & un bras .

Dans ce séjour de feu qu'habitent pour jamais
La mort, le désespoir, les tourmens, les forfaits :
Viens... auprès de *Cromwel* il a marqué ta place".
Le diable, en achevant cette affreuse menace,
Enlace *Mirabeau* d'un horrible serpent,
Entr'ouvre sous ses pas, d'un coup de son trident,
La terre chancelante, & dans le noir abyme,
Aussi prompt que l'éclair tombe avec sa victime.
Alors dans un nuage une voix s'entendit,
Paris s'en ébranla, le manège en frémit :
„ Les méchans, dans le ciel, ont un juge sévère,
„ Les Bourbons un vengeur, & les François un pere".

Fin du troisième & dernier Chant.

CHAPITRE XIIIE

..... *Jacet ingens littore truncus ;
 Avulsunque humeris caput, sine nomine corpus.*

DISCOURS de *M. Burke*, sur la situation actuelle de la France, prononcé par ce célèbre Orateur, & un des chefs de l'Opposition, dans la Chambre des Communes d'Angleterre, le 9 Février 1790, lors du fameux débat sur les estimations de l'armée.

Traduit littéralement de l'Anglais, & dédié à l'Assemblée nationale.

APRÈS avoir parlé des accidens qui peuvent souvent nécessiter les hommes d'Etat de sortir des règles ordinaires, & autoriser un Ministère à renforcer l'armée, même pendant la paix, sans être obligés d'en rendre publiques les raisons, que la balance perpétuelle des pouvoirs rend souvent impérieuses, *M. Burke* prémunit les esprits contre le danger qu'il y a de faire dégénérer la responsabilité des Ministres en une cen-

sure aveugle des motifs de leur conduite, & d'exposer le secret, que la Constitution leur ordonne de garder, aux tracasseries d'une jalouse & inquiète défiance, plus propre à écarter le talent, & même la vertu, du timon des affaires, qu'à les y rappeler, & qui étouffe plutôt qu'elle n'encourage le patriotisme dans ceux qui se dévouent à la périlleuse tâche du service public.

„ La confiance, dit-il, Messieurs, peut prendre la teinte du vice, comme la jalousie peut prendre celle de la vertu; cela dépend des circonstances. De toutes les vertus publiques, la confiance est celle contre laquelle il faille se tenir le plus en garde; & de tous les vices publics, la jalousie est celui qui doit trouver le plus d'indulgence dans une assemblée, comme celle de la Chambre des *Communes d'Angleterre*, sur-tout lorsqu'il y est question de la quotité d'une armée permanente, en temps de paix.

Tous les ans cette Chambre passe & renouvelle un *Bill* pour maintenir la discipline dans les troupes, pour les empêcher de se mutiner, & prévenir la désertion. Cette institution a eu formellement pour motif la nécessité de cor-

server la balance des pouvoirs de *l'Europe*. C'est donc cette balance elle-même qui doit décider de la force de notre armée permanente, parce qu'elle peut chaque année recevoir des impulsions différentes. Si les augmentations sont sagement graduées sur ce qu'exige l'équilibre de *l'Europe*, les Ministres qui les ont préparées & ordonnées, sont exempts de tout reproche; si au contraire ces augmentations ne sont pas justifiées par les plus indispensables besoins d'Etat, alors la confiance trompée doit les abandonner à une censure méritée.

Après avoir passé en revue tous les Etats de *l'Europe*, je ne trouve pas, Messieurs, politiquement parlant, qu'il y en ait aucun de la part de qui *l'Angleterre* puisse avoir rien à craindre, ni qu'aucune Puissance (si on excepte nos propres alliés) puisse prétendre à quelque prépondérance.

La *France* avait fixé jusqu'à présent notre première attention; nous nous étions accoutumés à la chercher la première dans la balance; dans ce moment, elle est comme rayée du système de *l'Europe*, & il est difficile de décider si jamais elle y sera replacée comme une Puissance majeure. Il est probable que

la génération future pourra dire des *Français* : — Il fut pour eux un temps de renommée. — *Gallos quoque in bellis floruisse videmus.*

Cependant quoique je regarde la *France*, dans ce moment, comme non existante dans le système politique, je n'en conclus pas qu'il faille la perdre de vue; il est nécessaire, au contraire, de régler nos préparatifs & nos mouvemens sur les symptômes de sa maladie; c'est à ses efforts pour une nouvelle forme de gouvernement qu'il faut principalement nous arrêter, parce que les Républiques, comme les Monarchies, sont susceptibles d'ambition, de rivalités, de haines, & de ressentiment.

Mais si tant que la France sera dans l'évanouissement, nous allons grossir nos dépenses, il est à craindre qu'au moment critique, s'il arrive, nos forces ne soient pas proportionnées à nos entreprises.

Il a été dit que, comme la chute de la *France* a été rapide, sa renaissance pourra être prompte. Quelle apparence? La rapidité de la chute d'un lieu s'accélère en raison de son élévation; mais les loix de la gravitation, en politique comme en physique, s'opposent au retour dans la même proportion.

La France a tout perdu , jusqu'à son nom.

..... Jacet ingens litora truncus;
Avulsumque humeris caput, & sine nomine corpus (1).

Ce n'est plus *la France*; c'est le *Royaume des Français*. Ce spectacle m'étonne. — Il m'allarme. — Il m'effraye , parce qu'il me présente l'aspect de l'incertitude de toutes les grandeurs humaines.

Depuis la dernière prorogation de ce Parlement , que de choses se sont passées en *France* ! Les habitans de ce malheureux Royaume sont devenus les plus habiles architectes en ruines , que la terre ait jamais produits. Dans ce court intervalle , les *Français* ont frappé jusqu'aux fondemens l'édifice de leur antique Monarchie ; ils ont démoli leur Eglise , renversé leur Noblesse , détruit

(1) On citera ici le passage entier de l'*Enéide* , dont ces vers sont tirés.

Hæc finis , Priami fatorum , hic exitus illum
Sorte tulit , Trojam incensam , & prolapsa videntem
Pergama ; tot quondam populis terrisque superbum.
Regnatorem Afrix. Jacet ingens litora truncus
Avulsumque humeris caput , & sine nomine corpus.
At me , tum primum sævus circumflectit horror :
Obstupui. . . .

leurs loix, leurs revenus, leur armée, leur marine, leur commerce, leurs arts, leurs manufactures : ils ont fait plus pour leurs rivaux, que ceux-ci n'auraient pu faire eux-mêmes ; vingt batailles de *Ramillies* ou de *Blenheim* n'auraient pu nous donner les avantages dont les *Français* viennent de se dépouiller en notre faveur. Quand nous en aurions fait la conquête ; quand nous les verrions prosternés à nos genoux, nous aurions honte de leur imposer une loi aussi dure que celle qu'ils se sont imposée eux-mêmes.

La France, ne fût-ce que par rapport à son voisinage, a toujours été, & sous un certain rapport, doit toujours être pour nous un objet de vigilance ; son influence & son exemple ne sauraient nous être indifférens. Elle a annulé son *pouvoir* ; il nous reste son *exemple*, qui peut nous devenir plus fatal que son inimitié.

Dans le dernier siècle, *Louis XIV* avait établi, à la faveur d'une force & d'une discipline militaires, inconnues en Europe jusqu'alors, un pouvoir absolu ; sa fière contenance, parée des attraits de la politesse, de la magnificence, de la galanterie, même de la littérature, des

arts & des sciences, présentait à l'Europe un brillant système de tyrannie en politique & en religion. Sa contagion gagna toutes les autres Cours; on vit bientôt par-tout le même esprit d'une magnificence exaltée & hors des proportions; le même penchant pour des armées permanentes, dont la charge accablait les peuples; deux de nos Souverains (*Charles & Jacques*) furent les imitateurs, & bientôt les victimes de cet orgueil d'emprunt, qui les rendit petits, de grands qu'ils pouvaient être. Cette conformité de goût engendra des liaisons dangereuses pour les intérêts & les libertés de leur pays; le bonheur voulut que la contagion se concentrât au milieu de leur Cour, & ne s'étendît pas du trône au peuple. Il est vrai qu'un Gouvernement qui, maître de toutes ses opérations, semblait commander aux événemens, excitait par-tout une sorte d'ivresse qui tenait de l'admiration; mais nos bons patriotes se mirent à la traverse; ils réussirent à intercepter toute communication avec la *France*, & d'éloigner la nation de son exemple; ils y furent aidés par les animosités qui s'élevèrent entre son système religieux & celui qui prévalut parmi nous.

Aujourd'hui le mal a changé de mode en *France* ; mais il y existe ; la maladie a pris un autre caractère ; mais le voisinage est le même. Telles sont les affections mentales des hommes que le vice dont la *France* est aujourd'hui infectée , est par sa nature plus contagieux que l'ancien , par la raison que l'un flatte plus que l'autre la multitude ; il est beaucoup plus aisé de passionner le peuple pour un faux amour de liberté , que pour un système de servitude , quelque modéré qu'il puisse être. Autrefois l'exemple de la *France* pensa nous entraîner dans les filets du despotisme ; aujourd'hui nous avons à nous garantir de l'épidémie d'un exemple qui tient le côté opposé : ce qui n'est point étonnant de la part d'une nation qui se plaît dans les extrêmes ; cet exemple est celui de l'anarchie ; le danger pour nous , est de nous laisser entraîner à cette sorte d'instinct qui admire jusqu'à la violence & la perfidie lorsqu'elles sont heureuses. Nous ne saurions trop nous remplir d'horreur pour les excès d'un peuple féroce , sanguinaire & tyrannique , qui , sans raison & sans principe , autorise les proscriptions , les confiscations , les pillages , les meurtres & les incendies.

Du côté de la religion, ce n'est plus de l'*intolérance* dont la *France* nous donne l'exemple ; mais, ce qui est mille fois pis , de l'*athéisme*, vice abominable, dont toute la nature démontre la monstruosité, qui dégrade l'homme, & flétrit son ame en lui ravissant sa plus douce consolation. Depuis long-temps, ce germe pestiféré a étendu ses racines en *France*; ses auteurs se sont tellement multipliés & aggrandis, qu'il s'est rassemblé sous leur étendard, une armée d'incrédules, aussi formidables pour le trône, que pour le bonheur des peuples.

Au danger de cet exemple se joint celui de l'indiscipline & de la mutinerie des troupes. Quel exemple que celui de soldats parjures, transformés en citoyens, méconnaissant leur Chef suprême ! Cet exemple doit affecter toutes les Puissances de l'Europe ; il n'en est aucune qui ne doive arrêter sur sa frontière, & repousser même dans son infecte foyer, un mal qu'on commence à qualifier assez généralement de *mal Français*, & qui a cela de particulier, que la corruption le précède.

Quel est mon étonnement, de voir qu'il se trouve, jusques dans mon Pays,

des hommes assez aveugles , ou assez séduits , ou assez pervers pour donner des éloges à l'esprit de la monstrueuse révolution qui s'opère en *France* , & la proposer pour exemple ! Tant que je vivrai , j'opposerai mes efforts à l'introduction d'une démocratie détestable dans ses *moyens* , atroce dans son *objet* ; & je déclare que , quel que soit mon respect pour les grands talens , & quelque besoin qu'ait mon ame de l'amitié , je romprai , s'il le faut , avec mes meilleurs amis , & me réunirai à mes plus grands ennemis , pour repousser cette peste d'une innovation destructive de tout principe d'une saine & sùre réformation.

Il s'en faut beaucoup que je sois l'ennemi de la réforme ; mais lorsqu'elle ne fait que servir de prétexte à la violence & à l'ambition , elle dure toujours moins que le temps qu'on a mis à réformer. Quant à une *régénération* , je ne connais que celle qui nous rend à l'innocence , & ce n'est certainement pas celle dont on s'occupe en *France*. La régénération dont on s'entretient dans ce Pays , est la destruction & non la réformation des Etats : il y a plus , elle rend impossible toute bonne réformation.

Quel est donc le délire du peuple

Français? Il se glorifie d'avoir fait une *révolution*, comme si une révolution était une bonne chose en elle-même ! Il ne voit pas que cette révolution est une disgrâce pour lui ; sa manie pour le seul nom de révolution lui ferme les yeux sur toutes les horreurs, sur tous les crimes de l'anarchie dans laquelle il s'est plongé. Après avoir amassé devant lui un monceau de ruines, il s'avance laborieusement sur des décombres vers un spectre ayant pour écriteau, *Constitution*. Mais il en avait une sous sa main, & une bonne Constitution, le jour que ses *Etats-Généraux* furent assemblés en *trois Ordres* distincts. S'il avait eu de la vertu publique, ou seulement de la prudence, il aurait profité des heureuses dispositions de son Monarque, pour donner à ces Etats une permanence convenable, sous l'autorité d'un Prince qui ne demandait que de connaître les abus pour les réformer.

Au-lieu de songer à cette réformation, au-lieu de réparer l'antique & respectable fabrique de l'Etat, tâche à laquelle le Monarque les avait appelés, & que leurs Commettans leur avaient imposée, les prétendus Représentans ont pris la hache & la massue pour faire main-basse

sur tout ce qui , depuis l'origine de leur Monarchie , a servi de balance & de contrepoids dans les différens ordres des Etats de l'Europe.

Après avoir tout fondu ensemble en une seule masse informe, incohérente, & toujours prête à se dissoudre , ils ont, avec une perfide témérité, attaqué la propriété elle-même jusque dans ses fondemens, en confisquant, à l'aide de quelques pitoyables sophismes, toutes les possessions de l'Eglise. En même-temps ils ont rédigé une sorte d'*Institut* ou de *Digeste*, d'anarchie, qu'ils ont intitulé *les droits de l'homme*, & dont la somme est un tel abus des principes élémentaires de la politique , que nos écoliers rougiraient de l'avouer.

Mais cette *déclaration des droits* n'eût été que ridicule, si elle n'eût été que le produit du pédantisme ; son objet était impie à la fois & méchant ; on voulait inculquer dans l'esprit du peuple un système de destruction, en mettant sous sa hache toutes les autorités civiles & religieuses, & en lui remettant le sceptre de l'opinion.

De ce moment tout l'édifice s'écroula ; un déluge de calamités vint fondre sur la *France*, qui se trouve aujourd'hui

faillie par des maux tels qu'aucun Etat, ni ancien ni moderne, n'en a souffert le pareils sans la guerre la plus désastreuse, & tels qu'ils peuvent donner naissance à une foule de guerre pour l'Europe entière.

Il n'était plus question alors de *liberté*, ou de *despotisme*; ce ne fut point sur l'autel de celle-là que les chefs de la révolution vinrent immoler la paix & la gloire de leur pays; ils eussent pu l'avoir, cette liberté, & bien autrement assurée, sans faire de sacrifices; ils ont plongé leur patrie dans un océan de calamités, non pour avoir une *Constitution* pareille à celle de la *Grande-Bretagne*, mais pour s'en écarter essentiellement; de manière que s'il était possible que le plan qu'ils ont conçu, triomphât de toutes les résistances locales qu'il doit naturellement rencontrer dans un Etat tel que la *France*, c'est-à-dire s'il était possible qu'elle fût partagée dans cette multitude d'*attroupemens démocratiques* dont ils ont présenté le tableau, elle donnerait le spectacle d'un genre de tyrannie que l'espèce humaine n'a pas encore connue.

L'extravagance de ce plan perce de toute part, & singulièrement dans la for-

mation de l'armée qu'on rend propre à tout, excepté à son principal objet, qui est la défense.

Il ne s'agit point d'examiner abstractivement la question de savoir *si des soldats doivent oublier qu'ils sont citoyens* ; mais certainement ce qui est arrivé en France, ne parle ni en faveur de *l'acte*, ni en faveur de *l'exemple*. Était-ce des citoyens, ces soldats qu'on a élevés jusqu'aux nues, qu'on a décoré de médailles civiques pour s'être laissés corrompre, & avoir déserté leurs drapeaux ? C'étaient de sordides transfuges, destitués & incapables de tout sentiment d'honneur. Leur conduite a été le fruit de cet esprit d'anarchie qui est la ressource des misérables qui n'ont rien à espérer de l'honneur, & beaucoup à gagner d'une égalité qu'intérieurement ils méprisent. Ce n'était point une armée en corps, vivant sous la discipline, & rassemblée pour résister à la tyrannie. — Non, c'étaient de simples soldats désertans leurs Officiers pour se réunir à une vile & licencieuse populace ; l'objet de cette désertion était de réduire au même niveau toutes les institutions, & de rompre toutes liaisons naturelles & civiles qui tiennent

semble les parties d'un même édifice politique par la chaîne de la subordination ; son but était de soulever les soldats contre leurs Officiers, les valets contre leurs maîtres, les fournisseurs contre leurs pratiques, les artisans contre ceux qui les emploient, les censitaires contre les propriétaires, les Curés contre leurs Evêques, les enfans contre leurs pères : ce n'était point à la *servitude* qu'ils devaient faire la guerre, mais à la *société*. Que diriez-vous, Messieurs, si on venait saccager & piller vos maisons, injurier, insulter & maltraiter vos personnes, attenter à votre vie, vous arracher vos titres de propriété pour les brûler à vos yeux, vous disperser & vous forcer, avec vos femmes & vos enfans, à vous réfugier dans des terres étrangères, par la seule raison que vous êtes nés Gentilshommes ou propriétaires, & par conséquent susceptibles du desir de conserver vos biens, la considération qui vous est due ? La désertion qui a déshonoré la *France* devait servir d'appui à une sédition abominable, qui, avec le cri sauvage de guerre, à l'*Aristocrate*, se déclarait l'implacable ennemi de tout homme bien né, de tout homme dont le pillage pré-

sentait un appas à la rapine & au meurtre , pendant que les fauteurs secrets & d'une classe bien supérieure , de ce horrible système , s'en servaient pour assouvir leurs haines , leurs vengeances & leur ambition , en écrasant tout ce qu'il y avait de respectable & de vertueux dans la nation , & en flétrissant tous les noms qui lui rappelaient qu'autrefois il exista un pays renommé , tel que la *France*.

Je ne fais que trop , & je le sens tout aussi bien qu'un autre , combien il est difficile de concilier le système d'une armée permanente avec une Constitution libre ; un corps armé est par lui-même une chose dangereuse pour la liberté , lorsqu'il est discipliné ; mais lorsqu'il ne l'est pas , c'est une charge ruineuse d'un côté , & monstrueuse de l'autre , parce que ses membres ne sont ni soldats ni citoyens. Comment s'est-on conduit en *France* , dans une matière dont les difficultés mettent en défaut presque toutes les facultés de la prudence humaine ? On a mis l'armée sous un joug compliqué de devoirs qui doivent produire & former des hommes processifs , des chicaneurs , des mutins , plutôt que des soldats. On leur fait jurer
d'obéir

d'obéir à la *Nation*, à la *Loi*, & au *Roi*; &, comme pour balancer l'*armée de la Couronne*, on a levé une autre armée, qui, sous le nom d'*armée municipale*, reconnaît une autre autorité.

Un Etat peut subsister (& mieux sans doute qu'autrement) avec un partage de pouvoirs civils; mais une armée ne saurait subsister de même, & un pareil état de choses, est un état de guerre, ou au moins de treve, & non de paix.

C'est par-tout une grande tâche que celle de la responsabilité pour une armée permanente; mais dans l'état où se trouve la *France* maintenant, cette responsabilité est impossible. Y'a-t-il un Général qui puisse être responsable de la désobéissance d'une brigade? Un Colonel, de celle d'un régiment? Un Capitaine, de celle d'une compagnie? Quant à l'*armée municipale*, renforcée qu'elle est par les *déserteurs-citoyens*, sous les ordres de qui est-elle? N'a-t-on pas vu traîner son Commandant en chef à une atroce expédition, dont le seul récit glace d'effroi tous ceux qui ne sont point familiarisés avec la trahison & l'assassinat? Sont-ce là des armées? sont-ce là des citoyens? Nous nous sommes conduits bien différemment, en établissant

une armée permanente parmi nous ; nous ne l'avons pas morcelée par une division de principes d'obéissance ; nous l'avons mise sous une seule autorité , sous la religion d'un seul & unique serment de fidélité ; nous ne nous y sommes réservé qu'une inspection annuelle : c'est tout ce que l'on pouvait & devait faire dans une matière aussi délicate.

Je ne reviens point de mon étonnement quand j'entends dire , que cet étrange & bizarre événement , qui , sous le nom de *Révolution* , jette les *Français* dans l'extase , est comparable à notre glorieuse révolution , & que la conduite de notre armée d'alors fut peu différente de celle qui a déshonoré les troupes de France en dernier lieu. Lorsque le Prince d'*Orange* fut appelé par la fleur de l'aristocratie Anglaise , pour défendre notre ancienne Constitution , & non pour réduire au même niveau tous les rangs & toutes les conditions , les chefs de cette aristocratie allèrent à sa rencontre à la tête des différens Corps qu'ils commandaient , comme on va d'un commun accord au-devant d'un libérateur ; ces chefs reçurent & amenèrent avec eux les corps de citoyens qui s'étaient enrôlés dans la même cause , de

manière que l'obéissance ne fit que changer d'objet, la discipline resta la même, son principe ne souffrit aucune altération, aucune interruption, les troupes furent prêtes à combattre, & non à se mutiner. La conduite de toute l'*Angleterre* fut aussi différente de celle de la *France*, que l'avait été celle des troupes; toutes les circonstances qui accompagnèrent notre révolution, tout son esprit, furent précisément l'inverse de ce qu'on appelle du même nom légitime, en *France*. Chez nous, c'était un Monarque qui cherchait à usurper un pouvoir arbitraire; en *France*, c'est un Monarque absolu, qui ne voulait plus qu'un pouvoir légitime; l'un provoquait la résistance, l'autre la reconnaissance. Dans aucun des deux cas, il n'était pas nécessaire de renverser le principe du Gouvernement, il ne s'agissait que de le corriger, & de le rendre à sa pureté; chez nous, on abandonna l'homme, & on préserva la Constitution; en France, on sacrifia la Constitution, & on conserva l'homme. Ce que nous fîmes fut dans la réalité une révolution *constitutionnelle*; nous prévinmes, plutôt que nous ne fîmes, une révolution; nous primes des sûretés solides; nous réglâ-

mes des questions douteuses ; nous corrigéâmes des anomalies dans nos loix ; mais nous ne dégradâmes pas la monarchie ; au contraire , nous la fortifiâmes ; la Nation conserva les mêmes rangs , les mêmes ordres de personnes , les mêmes privilèges , les mêmes franchises , les mêmes règles de propriété , le même ordre de subordination , le même genre de revenus , de Magistratures ; les mêmes *Lords* , les mêmes *Communes* , les mêmes *Corporations* , les mêmes Electeurs. L'Eglise ne reçut aucune atteinte ; elle ne perdit rien ni dans ses biens , ni dans sa majesté , ni dans ses ordres & ses gradations hiérarchiques ; elle conserva son antique influence sur les peuples , & ne fut que purgée d'un certain esprit d'intolérance , qui lui donnait de la faiblesse plutôt que de la vigueur ; l'Etat & l'Eglise parurent après la révolution ce qu'ils avaient été auparavant ; elle leur donna seulement une nouvelle énergie.

N'était-ce donc pas faire assez , & fallait-il une révolution dans la constitution même ? Eh non , le but était rempli ; l'*Angleterre* devint florissante , parce que nous commençâmes par réparer , & non par démolir. Au-lieu de devenir immobiles comme par l'effet d'une extase ,

ou de nous exposer, comme des convulsionnaires, à la pitié ou à la risée des autres Nations, & de nous rendre méprisables par des excès qui feraient rougir des sauvages, & après lesquels il ne reste plus que de se briser la tête contre les pavés, nous nous élevâmes comme au-dessus de nous-mêmes; nous entrâmes dans l'âge d'une prospérité nouvelle que la main du temps, qui détruit tout, semble améliorer chaque jour; tous les ressorts de la Nation furent mis en mouvement, toutes ses ressources se vivifièrent; jamais l'*Angleterre* n'eut une plus fière contenance, ni des bras plus nerveux envers tous ses ennemis & envers tous ses rivaux. L'*Europe* sembla respirer par elle & se révivifier. Protectrice par-tout & vengeresse d'une liberté légale, l'*Angleterre* entreprit & soutint la guerre contre la fortune elle-même. Cette guerre fut suivie du traité de *Ryswick*, qui mit des bornes au pouvoir de la *France*. Peu après nous ébranlâmes ce pouvoir gigantesque qui effrayait l'*Europe*, jusques dans ses fondemens, par l'effet de la *grande alliance*; tous les autres pouvoirs respirèrent à l'ombre d'une puissance qui fut conserver la paix au-dedans, & se rendre formidable au-

dehors, sans rien prendre sur ses voisins.

Tels sont mes sentimens sur ce que les *Français* appellent leur *révolution*. Je ne dissimule pas que j'ai senti une joie secrète à trouver l'occasion qui s'est présentée tout naturellement de les faire connaître ; ils honoreront, j'espère, la fin de ma carrière politique qui s'approche, peut-être, avec celle de ma vie : il est un âge où il faut se retirer de la mêlée, *turpe senex miles.*

C H A P I T R E X I V .

*Radiisque rosarum
Districci pendunt.*

Virg. *Æneid.* lib. VI.

DIVISION DU ROYAUME.

D I S T R I C T S .

LA Grèce, autrefois si féconde en prodiges, ne renfermait dans son sein que deux Républiques. Paris, depuis l'heureuse révolution, en a vu s'élever * soi-

* La multiplicité épouvantable des municipalités du

xanté, sans compter un grand nombre de petites Républiques secondaires, telles que les clubs de la rue Mouffetard, des Jacobins, de la rue Basse-du-Rempart, de l'hôtel de Grenoble, de la rue du Pet-au-diable, &c., la plupart ignorées même de ceux qui en habitent le voisinage : semblables à ces orgueilleux Bachas, qui foulent d'un pied profanateur l'enceinte où furent Athènes & Troyes, sans connaître même les héros qui illustrèrent ces Cités, jadis si florissantes. Quelle pépinière abondante de grands hommes Paris va s'enorgueillir de voir naître dans ses murs ! Si nos augustes Législateurs (qu'il ne faut point appeler les Représentans des Bailliages ; &, quoi qu'en ait dit le bon la Fontaine, il en coûte quelquefois d'appeler les choses par leur nom,) accordent la permanence que la pluralité des Districts demande avec tant de patriotisme & de désintéressement ; bientôt, à l'exemple de la Capitale, toute ville qui contiendra plusieurs Districts, possèdera autant

Royaume qui seront autant de républiques, doit ramener avant la fin du siècle le retour du régime féodal, qu'on prétend vouloir détruire. On les a investis du pouvoir de faire la paix & la guerre. Chaque municipalité a son armée : elles finiront par se faire la guerre ; elles feront aussi des alliances, &c. &c. Note de l'Éditeur.

de Lacédémones. Effet admirable de cette heureuse révolution ! c'est qu'au moment où la magistrature sera frappée de mort, les Présidences seront vivifiées, & qu'il ne se fera jamais trouvé tant de Présidens que lorsqu'il n'y en aura plus : en sorte qu'il ne sera aucun citoyen qui n'ait été, ne soit, ou ne doive être M. le Président (1) ; & ainsi que deux Evêques s'appellent réciproquement Monseigneur (2), deux citoyens actifs, que dis-je ? deux cents qui se trouveront réunis, avocats, procureurs, juis, marchands, militaires, prêtres, comédiens, chanoines réguliers, & même ci-devant soi-disant capucins, & se traiteront l'un & l'autre de *M. le Président*. C'est beau, Madame ? disait M. Vivien de la Chaponardière ; il ne s'agissait cependant que de quatre Baillis de Gisors, & autant

(1) A l'exemple de M. le Vacher, qui nous a donné la collection des portraits des Députés en manière noire, nous proposons une souscription pour dessiner, au physionotrace, celui de tous les citoyens qui voudraient aspirer aux honneurs de la sonnette, avec cette inscription à chacun d'eux :

Qui que tu sois, voici ton maître ;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

(2) Peut-être aussi comme les deux augures dont parle Cicéron.

de Médecins, tous de père en fils, dans la famille de la Chaponardière.

Que les Aristocrates viennent nous dire qu'il n'existe plus de Monarchie en France ! Jamais, au contraire, il n'y en eut tant ; & s'ils nous demandent, comme M. Desmazes : *Combien comptez-vous de Rois en France ?* nous leur répondrons avec la fausse Agnès : *Mil sept cent quatre-vingt-dix.*

C'est à nous, qui avons fait nos preuves, qu'il convient d'être les historographes de ces nouveaux Monarques ; & lorsque la Démocratie sera épuisée dans nos actes immortels, nous nous occuperons alors du *Livre des Rois*. Nous devons à la postérité ces faits honorables, & nous tâcherons de n'oublier jamais ce précepte important qu'un ancien donne à l'historien : *Ne, quid falsi audeat, ne quid veri dicere non audeat.*

A la vérité, tous ces Rois de nouvelle fabrique ne sont pas des Marc-Aurèle, des Chapelier, des Titus, des Barnave, des Lameth ou des Frédéric-le-Grand.

Pour grands que sont ces Rois, ils sont ce que nous sommes.

Chacun s'élance avec ardeur dans cette noble carrière ; *unus autem recipit bre-*

vium : l'exemple suivant en est malheureusement la preuve. Un de nous a pour voisin à la campagne un fort honnête boulanger, zélé patriote, ardent comme son four ; sans cesse il vote, il vote, il vote, il entasse motions sur motions. Son épouse se distingue aussi par les motions, mais ce n'est pas comme Mademoiselle de Théroigne. Eh bien, la cabale aristocratique l'a emporté cette fois-ci, le voisin n'a point été ce qu'il désirait être, & s'est trouvé ce qu'il ne croyait pas. Cependant, comme l'un n'empêche pas l'autre, il espère être plus heureux à la seconde législature de son village, & faire *raisonner* la sonnette à son tour : il se trouvera, par ce moyen, citoyen actif & passif. On a fait sur cette aventure les couplets suivans, que nous dédions aux 453,719 districts du Royaume.

Air : du Vaudeville de Figaro.

Jean Jeannot est de Gonesse

Le voteur le plus ardent,

Au District il va sans cesse,

Il veut être Président.

Mais, ô divine sagesse !

Espoir humain confondu !

Jean Jeannot n'est que cocu.

bis.

Jean Jeannot, plein de rancune,

Jettant des cris superflus.

Va conter son infortune

Au Comité des coëns.

Prenez place à la Commune.

Lui répond le Président,

Votre titre est permanent.

bis.

*EXTRAIT authentique du Testament
d'Armand-Jean Duplessis, Cardinal de
Richelieu, Ministre de Louis XIII.*

Je recommande absolument audit Armand de Vignerot, & Armand de Maillé, & à tous ceux qui jouiront après eux desdits duchés & pairies, & biens que je leur ai ci-dessus substitués, de ne se départir jamais de l'obéissance qu'ils doivent au Roi & à ses successeurs, quelques prétextes de mécontentement qu'ils puissent prendre, & déclarer, en ma conscience, que si je prévoyais qu'*aucun d'eux dût tomber en telle faute*, je ne lui laisserais aucune part en ma succession.

Nota. Ce testament a été passé à l'hôtel de la vicomté de Narbonne, le 23 Mai 1642, devant Pierre Falconis, Notaire royal en ladite ville.

Fragment d'un Sermon prononcé à Marseille, dans la paroisse de S. Ferreol, par le Prédicateur du Carême, le 6 Mars 1790.

Peuple, écoutez la voix du Seigneur ! Vous avez brisé tous les liens de la dépendance ; un glaive exterminateur ravage le sanctuaire ; des mains sacrilèges secouent & renversent le trône de nos Rois ; les grands de l'Empire, que la Providence avait placés au-dessus de vous pour être vos défenseurs & vos pères, sont dispersés, exilés, bannis de leur patrie ; vous faites trembler, par vos attentats, ceux qui ont encore le courage d'être dans vos cités. L'on vous dit qu'on travaille à votre bonheur, qu'on va opérer une régénération qui essuiera vos larmes : . . . on vous trompe . . . Si vous l'avez oublié, je vous le rappelle au nom de Dieu & de la religion ; les Rois & les Grands sont établis par la Providence ; les différens ordres dans l'Etat sont l'ouvrage de la sagesse : malheur à ceux qui concourent à détruire cette harmonie si nécessaire à la prospérité des Empires, & si conforme aux vœux de

Dieu!... O mon peuple! je vous en conjure au nom de la société!... Les nations rivales se félicitent de nos malheurs, & vous voudriez être les instrumens aveugles de leur victoire! Je n'écoute ici que mon devoir; si l'on veut une victime, me voici; si mes discours vous déplaisent, frappez, voilà ma tête; je mourrai sans regret, martyr du zèle apostolique, & je ne survivrai pas aux malheurs de la France, & à la défaite de la religion.

P. S. Ce morceau du sermon a été écouté avec la plus grande attention; & le passage du Prédicateur, de l'Eglise à son Monastère, a été un triomphe.

CHAPITRE XV.

..... *Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso.*

ADRESSE AU PEUPLE FRANÇAIS.

ENIVRÉ de ta gloire & de ta puissance, devenu Roi, puisque le premier attribut de la Souveraineté est de faire des Loix, PEUPLE FRANÇAIS, daigneras-tu prêter l'oreille aux vérités saintes, que le civisme le plus pur nous ordonne de te faire entendre. Ton délire est au comble; tes transports sont une ivresse; c'est un crime sans doute à tes yeux d'oser douter de ton bonheur & de tes vertus; si tu nous crois coupables, *frappe, mais écoute.*

Il te souvient sans doute de ce jour où ton Roi prosterné à Reims, au pied des Autels, prit l'Eternel à témoin du serment qu'il allait prononcer. Tout ce qu'il y a de plus auguste sur la terre fut témoin de cette fête solennelle. Tous les Monarques de l'Europe y assistèrent

dans la personne de leurs Ambassadeurs : toute la Noblesse Française entourait le Trône , revêtue des attributs , des symboles consacrés par la reconnaissance de nos Rois , par ton antique vénération. Le Tabernacle du SAINT DES SAINTS était ouvert : le plus grand des Ministères de la Religion consacra ce moment ineffable. Ton Roi prononça le ferment , & dans l'instant la couronne de *Louis IX* ayant été placée sur sa tête , des acclamations universelles attestèrent au *Roi des Rois* , que l'Héritier des *Bourbons* avait prononcé , ainsi que l'avaient fait ses Ancêtres , la formule consacrée par la Nation Française. Peuple , tu reçus alors son ferment ; des larmes de joie & d'amour coulaient de tous les yeux ; des salves d'artillerie se mêlaient aux accens de l'ivresse , aux cris de l'allégresse. Il semblait que l'on eût voulu , que d'un bout de l'Europe à l'autre ce ferment si cher fût entendu ; le sacrifice saint en fut interrompu. Des groupes de Français , (car alors nous étions bien Français ,) des groupes pressés par le plaisir de sentir leurs cœurs palpiter , s'abandonnaient aux élans d'une tendresse filiale. C'était une famille de frères unis par le même

sentiment. — Peuple Français, dans deux jours tu rassembles les Députés de tes différentes milices : un serment fera prononcé ; famille immense, je vois bien les mêmes frères, dont à Reims le Ciel entendit les vœux & les prières. — Mais le père de la grande famille, ce père, dont le serment fit alors votre joie suprême, où donc est-il ? On le cherche au milieu de vous ; on le cherche en vain ; ce n'est plus que votre frère. — Et depuis quand le caractère sacré de la paternité peut-il se changer en fraternité ? — Il n'est plus qu'un *Citoyen Roi*. Eh ! le ciel te l'avait donné pour être un *Roi Citoyen*, Peuple ; pourquoi t'es-tu privé toi-même de ce bienfait consolateur ?

Vois, comme par degrés, de mois en mois, de semaines en semaines, de jour en jour, tout est changé autour de toi :

Crois-tu, Peuple, à un Dieu ? — Tu y crois : — eh ! bien, s'il a reçu le premier serment de ton Roi, crois-tu qu'il puisse en admettre un second par lequel ce premier est détruit ? Crois-tu que l'Eternel soit variable comme les hommes, & qu'il change pour eux, avec eux, & comme eux de parole ou de

olonté ? Ou le premier serment de ton Roi , prononcé sur l'autel même , fut sacré , & par conséquent dut être inviolable ; ou s'il peut le rompre sans crime , qui t'assurera que , dans deux ans , on n'en exigera pas encore un autre de lui , plus contraire au premier , que tu reçus toi-même d'accord avec le ciel ?

Il ne s'agit pas aujourd'hui de savoir si tu es véritablement heureux ; le plaisir te transporte ; qu'il y a loin cependant du plaisir au bonheur , & sur-tout pour un Peuple ! — Admettons que tu sois heureux : mais ta félicité doit-elle être payée par l'oubli de tes premiers sermens ? Ecoute au moins : il en est temps encore ; défends ce qui te reste de plus cher ; conserve au moins le bien qui te fut transmis par une fidélité de quatorze siècles.

De vils mortels avaient osé proposer que dans cette journée du 14 , notre Roi , notre bon Roi , fût proclamé *Empereur*. Les imposteurs ! ils te disent que ce titre est plus beau , plus cher que celui de *Roi*. Ils te trompent sur l'origine même du mot. *Empereur* vient du mot latin *imperare* , qui signifie *commander* ; & *Roi* , vient du mot *regere* , *gouverner*. Peuple , n'aimes-tu pas mieux

celui qui te gouverne, que celui qui commande ? — Le titre d'Empereur n'est pas si beau que celui de Roi ! — Si Charlemagne prit ce titre, c'est qu'en effet il fut nommé à l'Empire d'Allemagne ; mais il n'en conserva pas moins son titre de Roi de France ; mais nous ne devons ni souffrir ni vouloir que notre Roi soit plus que ne furent & le Vainqueur de *Evry*, *Philippe-Auguste*, & *Louis IX* l'un des plus grands Législateurs, & *François premier*, le plus loyal des Chevaliers, & le bon *Henri IV*, le Bayard des Rois. Acquérir quelque chose de ce genre, c'est perdre tout. Il est des hommes, dont l'amour épouvante, dont les dons avilissent, dont le souffle empoisonne, alors même qu'ils sourient.

Peuple, tout Empereur est électif en Allemagne : dans l'ancienne Rome, des armées devenues maîtresses de l'Empire, les choisissaient, se faisaient payer ce choix, les massacraient ensuite, pour en élire de nouveaux, qu'ils égorgeaient encore. Peuple Français, Peuple cher à la Nature, qui te fit conquérant du plus beau des climats, n'échange point ton cœur contre les cœurs des pervers, qui prendraient plaisir à te rendre aussi vils, aussi coupables qu'eux. Tu as pent-

être entendu parler de ces filles à qui l'on avait dit d'égorger leur père, pour le rendre à la vie, mais jeune & plein de santé, au moyen d'un secret magique. Elles commirent le parricide, & le vieillard ne fut point vivifié de nouveau. Cette image serait-elle de ton Roi ? On t'a dit : *fais-en un Empereur* ; si tu suivais ce conseil perfide, ton parricide retomberait sur toi ; tu n'aurais plus ni Roi, ni Empereur. Tôt ou tard on voterait pour rendre le Trône électif, & la Patrie, déchirée par des mains criminelles, ne serait bientôt plus qu'un cadavre sanglant, dont les forcenés, qui t'auraient enivré de leur rage, se disputeraient pour les dévorer, les membres palpitans.

Prends garde encore qu'à cette fête, on ne te conduise à demander une amnistie pour tous ceux qui ont paru être coupables. Peuple sensible, puisque tu es bon, tu es fait pour être juste. Ne confonds pas les erreurs & les crimes. Si tu aimes ton Roi, songe que les jours des 5 & 6 Octobre doivent être exceptés des Décrets dictés par la clémence : il est des forfaits dont Dieu lui-même n'absoudrait pas. — Si tu aimes ta gloire, repousse loin de toi l'idée de pardonner

à ceux qui ont baigné de sang Français le sanctuaire de la majesté royale. Les tigres qui ont commis ces forfaits, n'étaient pas *toi*, ou cessaient dès-lors d'être à *toi*. S'il faut un serment, dans ces jours où de sermens en sermens on peut arriver au parjure, fais celui de ne pardonner jamais à des régicides, dont l'exécrable attentat souilla le nom Français. Si l'on osait le proposer à ton Roi ce pardon honteux, crie-lui : « Vous nous appartenez, comme nous vous appartenons, par l'amour le plus pur ; votre vengeance est la nôtre, & votre clémence doit s'arrêter où elle cesserait d'être justice ».

Quant à vous, Roi, que l'on ne peut plus reconnaître qu'à vos sacrifices, Roi, dont le stoïcisme est devenu si grand, que trop d'êtres, qui ne peuvent vous juger, le croient indifférence, comment oser se mettre entre le ciel & votre conscience ? Vous avez sans doute pesé seul à seul avec le Juge des Rois, si vos sermens nouveaux pouvaient se concilier avec votre probité. — Si vous ne l'avez pas fait, un jour viendra ;..... mais en celui-ci, peut-être y aurait-il de la cruauté à vous le faire entrevoir même dans l'éloignement.

Peuple, c'est désormais toujours vers
 si qu'il faut reporter ses idées. — Au
 moment où nous écrivons, il s'en pré-
 sente une à nous, affreuse, épouvan-
 able ; elle pénètre d'horreur. Si, parmi
 ces milliers d'hommes rassemblés dans
 une même enceinte, il s'était caché dans
 la foule un des monstres de la nuit du
 6 Octobre..... Cette idée vous paraît
 trop horrible. — Eh bien, une autre y
 suppléera, moins révoltante ; mais non
 moins douloureuse.... Dans cette jour-
 née du 17, où le Roi vint à l'hôtel-de-
 ville, au milieu de 150,000 citoyens
 sous les armes, une balle partit, & frappa
 une mère tenant son enfant. — Si un
 même malheur arrivait mercredi pro-
 chain!... Si une balle laissée sans le
 savoir, dans un tube d'airain, allait par-
 tir & frapper un citoyen. — Et si c'é-
 tait un des représentans de la nation ! —
 Si c'était. Ah ! Français, pré-
 venez un tel malheur, par tous les soins
 dont l'amour & l'honneur peuvent ren-
 dre capables. —

Gardes & milices nationales, soldats
 de nos anciennes Légions, vous allez
 prononcer le même serment. En aviez-
 vous besoin pour être frères ? Chacun
 de vous pouvait dire à son concitoyen,
 son ami, son frère :

..... Laisse là tes sermens :

S'ils faisaient dans les cœurs naître des sentimens ,
Je t'en demanderais ; mais quelle est leur puissance !
Le crime les trahit , la vertu s'en offense.

Il suffit entre nous de ton devoir , du mien ;

Voilà le vrai serment : les autres ne font rien.

N'importe : la nation a paru d'abord le vouloir , & l'a voulu ensuite. Mais au moins , en voyant votre souverain , en contemplant cet héritier de tant de Rois , que l'on a prié d'être votre Commandant-général , demandez-vous chacun à vous-même , comment il est possible que l'on ait eu la pensée de supposer que vous receviez des ordres d'un autre Commandant que le Roi ?

Au moment où vous irez pour prononcer le serment , imaginez que la terre s'entr'ouvre , que *Henri IV* s'élève du sein des morts , & qu'il vous crie : *souvenez-vous que vous êtes Français*. — A cette voix , qui confondit tant de fois les ligueurs , n'éprouveriez-vous aucun trouble ?

Tout esprit de parti à part , oubliant ces dénominations qui annoncent des factions , & par conséquent des vengeances , interrogez-vous sur les malheurs effroyables qui vous iraient accabler jusques dans vos foyers , s'il était un autre

commandant que le Roi lui-même de
 toutes les milices de la France. Si *Louis*
 était pas le plus pacifique des Rois,
 il était guerrier comme *Charles XII*,
 comme *Gustave-Adolphe*, dans quel
 nombre de maux serions-nous donc pré-
 cipités ? Milices nationales, votre fidé-
 lité à votre Roi peut seule fermer l'aby-
 sse. Jugez par vous-mêmes de la situa-
 tion. Il en est beaucoup parmi vous, sans
 doute, qui sont pères. — Parmi tant
 de spectateurs, il en est des milliers qui
 sont. — Eh bien, si on leur eût im-
 posé pour condition en venant à la fête,
 de n'y point amener leur enfant, cette
 seule défense leur eût fait un tourment
 d'une privation qui, sans cette loi, n'est
 qu'un acte de prudence. — Eh bien,
 cette défense, elle est pour votre Roi :
 il ne lui a pas été permis d'avoir à ses
 côtés cet autre lui-même, qui cependant
 serait demain votre Roi, si votre Roi
 mourait aujourd'hui. Sa tendresse pater-
 nelle ne jouira pas du bonheur de vous
 montrer son fils dans ses bras. Ces Sé-
 nateurs rigides, qui craignent toujours
 que l'amour d'un peuple pour son Sou-
 verain ne l'entraîne trop loin, ont re-
 touté pour des cœurs français cette image
 trop touchante, trop attractive ! Cepen-

dant si la couronne est héréditaire , pour
quoi , dans un tel jour , ne nous en p
montrer l'héritier ? Et nous avons fait u
crime aux milliers de citoyens , qu
avaient vu dans nos pactes fédératifs de
rapports avec cette ligue qui fut sur l
point de renverser le trône Français ! Le
gions Françaises , Gardes nationales , vo
vertus seules peuvent anéantir ces rap
ports. Sans elles , que de sujets d'effroi
Nous voilà comme les Romains formant
un Empire , dont chaque Province gou
vernée par ses Officiers municipaux ,
prend ses loix au sein de la Capitale de
cet Empire. Les noms seuls sont chan
gés , & le Dictateur perpétuel , nommé
Roi , ne pouvant même exécuter à sa
volonté la loi qu'il n'a pas faite , jure
de n'être pas ce qu'il avait juré d'être.
Peuple , nous le répétons : nous n'exami
nons pas , en ce moment , si cette seule
forme de gouvernement peut te rendre
heureux : nous te disons seulement : « Tu
« appelles le Ciel à témoin de cette fête ;
« souviens-toi de ce que tu avais juré à
« ton Roi lorsqu'il monta sur le trône
« interroge tous les peuples de l'Euro
« pe , même l'Anglais ; & si tu as enco
« une conscience à toi , prononce ».

Mais sur-tout garde-toi de profane

une *fédération* que tu dis *fraternelle*, par aucun de ces actes sanguinaires, qui répugnent à ton véritable caractère. Pourquoi ces citoyens qui allaient aider de leurs bras aux travaux du Champ-de-Mars, avaient-ils écrit sur les instrumens de leur labeur : *nous creusons le tombeau des aristocrates* ? Mille fois déjà on leur a prouvé que l'on n'imagina ce nom, que pour leur faire haïr sous lui, ceux que l'on n'aurait osé proscrire sous celui de *Royalistes*. Ils allaient élever un trône pour notre Roi, un amphithéâtre pour des milliers de frères, & ils parlaient de creuser des tombeaux ! — Comment allier ces idées ? Peuple, la dernière n'est pas de toi. Elle a trop de cette cruauté réfléchie, qui n'est ni dans tes mœurs, ni dans ta manière de sentir. Peuple, un dernier mot encore ; conserve-toi ton Roi, pour toi-même ; *tout ce qui n'est pas lui* ne peut qu'être *étranger à toi* ; tout ce qui *n'est pas de toi*, ne peut être que *contre lui*.

RÉCIT succinct de ce qui s'est passé hier aux Capucins, suivi de quelques questions aux bons Français.

LA minorité de l'Assemblée Nationale avait annoncé qu'elle se réunirait dimanche 18 avril, dans l'église des Capucins; le chœur où elle avait tenu ses premières assemblées, ne pouvant contenir le public qui avait désiré y être admis.

Vers six heures, quelques députés s'y sont rendus, & déjà l'église était pleine, ainsi que la tribune d'auditeurs, dont les dispositions paroissaient favorables à l'assemblée; car le vicomte de Mirabeau, qui arriva un des premiers, fut extrêmement applaudi.

M. de Virieux monta dans la chaire, & demanda qu'on voulût bien laisser une enceinte marquée pour les députés. On eut l'air d'accueillir sa proposition.

Un quart d'heure après, l'abbé de la Rochefoucault se présenta à la tribune; les huées & les sifflets l'assaillirent avant qu'il ouvrît la bouche, & il lui fut impossible de se faire entendre.

Deux partis alors se manifestèrent ouvertement dans l'église ; l'un , pour soutenir l'assemblée , & l'autre , pour empêcher qu'elle eût lieu.

MM. Blin , Cottin , Lacote , Schmitt , Lanoine , & autres députés de la majorité , qu'on a reconnus , semblaient avoir le département de la nef , & M. de Saint-Huruge s'était , dit-on , chargé de celui de la tribune ; on distribuait à la porte des écus pour gager les siffleurs , & plusieurs domestiques des prétendus aristocrates , ont gagné six livres à huer leurs maîtres.

M. de Cazalès n'a pu obtenir un moment de silence , & les huées qui l'ont accueilli à la chaire , ne l'ont abandonné que lorsqu'il est descendu & a été rendu au sein du tumulte même.

On a renoncé à tenir une assemblée au milieu de ce sabat infernal , & chacun a regagné ses foyers , étourdis des cris de *vive les assignats* ou *les assassins* ; car il était impossible de distinguer les cris payés , dont les prétendus aristocrates ont été assourdis. (On s'est assemblé cependant dans le chœur , & on a délibéré sur les moyens de se réunir plus sûrement).

On demande , d'après ce simple & fi-

dèle exposé, qui trompe le peuple : ou celui qui désire raisonner son opinion en sa présence, qui s'en environne, qui appelle à son jugement, de celui d'une majorité despoté, qui ne demande qu'à être entendu, & ne peut l'obtenir ni au sein d'une assemblée prétendue libre, ni au milieu d'un peuple qui se dit idolâtre de la liberté.

Ou, celui qui paye des émeutes pour empêcher la réunion des citoyens qui n'ont pas la même opinion que lui, qui met en œuvre les moyens les plus bas pour faire insulter ses adversaires, & les traiter de manière à provoquer les gens ardents, à intimider les gens faibles, & amener des scènes d'horreurs.

On demande si la liberté d'opinion existe dans une assemblée, à la porte de laquelle une populace soldée en demande insolemment compte, après l'avoir improuvé dans la salle : si cette même liberté d'opinions étant poursuivie jusques dans une assemblée particulière, qui n'est que l'imitation de celle des Jacobins, où se préparent & se décident tous les décrets rendus ensuite par la majorité de l'assemblée nationale, on demande, dis-je, si les provinces ne doivent pas être alarmées sur leurs intérêts, & sur

le sort des Députés auxquels elles les ont confiés.

On demande encore si ces mêmes provinces ne devraient pas rappeler leurs Députés, ou du moins déterminer les moyens qui peuvent assurer leur sûreté & la liberté de leurs suffrages.

Un des spectateurs d'un tumulte qu'il dénonce à tous bons Français.

TABLEAU du long parlement d'Angleterre, traduit d'un manuscrit anglais.

D'un horrible complot, favoriser la trame,
 Arracher à son Roi toute l'autorité,
 Porter dans tous les lieux le fer & la flamme,
 Appeller tous les maux du nom de *liberté*,
 Sous de fausses vertus oser masquer le crime,
 Dissoudre des liens sacrés pour les mortels,
 D'un gouffre dévorant creuser encor l'abyme,
 Renverser à la fois le trône & les autels;
 Méfuser sciemment des dons de la nature,
 Employer les talens à propager l'erreur;
 D'un scepticisme affreux ouvrir la source impure,
 En verser à longs traits le poison séducteur,
 Vouer, en l'égarant, le peuple à la misère,
 Tracer des droits obscurs pour soustraire aux devoirs;
 Livrer les citoyens au fléau de la guerre,
 Pour les usurper tous, briser tous les pouvoirs.

Oter à la raison sa voix & son suffrage,
 La réduire au silence à force de terreur;
 Des passions en feu n'écouter que la rage,
 Assurer leur succès par le trouble & l'horreur,
 Des loix de son pays dénier l'existence,
 Usurper un grand nom que l'histoire dément,
 Au caprice exalté transmettre la puissance,
 Convertir en décrets les erreurs d'un moment,
 D'engagemens jurés changer de caractère,
 D'un parjure infamant se faire un point d'honneur,
 Secouer tout principe, imposer au vulgaire,
 Vouloir dans la licence établir le bonheur,
 Par un culte apparent narguer l'Être suprême,
 Offrir pompeusement le crime pour encens,
 D'un serment *faux* ou *son* prendre à témoin Dieu même,
 Pour corrompre le cœur, enivrer le bon sens;
 Porter les derniers coups à la saine morale,
 Des écarts de l'esprit faire un droit positif,
 Substituer le nombre à la force légale;
 Voilà le vrai portrait du corps législatif.

ÉPIGRAMME.

De papiers diffamans, Paris est infecté.

Difait un grave Député,

Tout en sortant de la séance :

Nous allons d'un décret proscrire cette engeance.

— Monsieur, reprit quelqu'un, n'y comprendrez-vous pas
 Les billets de la caisse avec les assignats ?

COPIE de la délibération de la Municipalité de Tréguier, du 19 Mars 1790.

REMONTRANCE.

Messieurs, vous êtes sans doute instruits que MM. du Prélidial de Rennes sont envoyés dans cette ville avec une commission rogatoire, sur les effets qu'a produit le Mandement de M. l'Evêque de Tréguier.

Nous manquerions à notre conscience, à la vérité, & à la confiance que nous devons aux vertus de notre respectable Prélat, si nous ne réclamions contre les fausses inculpations & les calomnies dont on persécute, depuis longtemps, un Evêque, qui est l'exemple de son diocèse, & le père de son peuple.

Il fut un temps, Messieurs, où tous les Bretons se faisaient un devoir d'être attachés aux anciennes constitutions de leur Province : vos délibérations ont constaté le désir que vous aviez de les conserver, avant que l'intérêt général, à la régénération du Royaume, en eût demandé l'abolition.

Le Mandement de notre Evêque parut en ce moment : quelques expressions , peut-être trop senties , en firent trop craindre les effets ; mais le temps & l'expérience nous ont fait connaître que notre crainte était peu fondée.

La paix & la tranquillité ont constamment régné dans ce diocèse , depuis l'émission de ce Mandement , devenu trop fameux dans le Royaume : notre Prélat , calomnié au loin , honoré & chéri dans la ville , n'a cessé de nous édifier par son exemple , & de subvenir aux besoins des malheureux.

L'absence de M. le Procureur de la Commune , occasionnée par la maladie , ne lui permettant pas de donner ses conclusions.

Je requiers, Messieurs , que vous preniez en considération la présente remontrance , & que vous délibériez sur son contenu. *Signé*, L E M O A L , doyen des municipaux.

Les municipaux & notables , représentant toutes les corporations de la ville , considérant que le Mandement de M. l'Evêque de Tréguier n'a produit aucune espèce de trouble , ni d'apparence d'émotion :

Considérant qu'il n'y a pas dans la

Province de ville plus tranquille que celle de Tréguier; que son digne Prélat, connu, depuis dix ans, dans le diocèse, par la simplicité de ses mœurs & la régularité de sa conduite, y a toujours entretenu la paix & l'union par son exemple & ses bons conseils :

Considérant enfin que les nouvelles suites qu'on donne à une affaire qu'on croyait abandonnée, ne peuvent qu'altérer la paix des citoyens paisibles;

Les présens sont d'avis de députer vers MM. les commissaires du Présidial de Rennes, pour les inviter de vouloir bien être les interprètes des vœux de toute la ville de Tréguier auprès des Etats-Généraux, & de MM. du Châtelet de Paris, & de les prier de faire parvenir à l'auguste Assemblée, & au tribunal saisi de la connaissance du Mandement, pour qu'il leur plaise retirer la dénonciation, & faire cesser les poursuites contre un respectable pasteur, l'ange de la paix, l'ami & le père des pauvres.

Signé à l'unanimité de tous les Membres, qui étaient nombreux.

On donnera le Mandement ci-après.

CHAPITRE XVI.

Qu'à son gré désormais la fortune nous joue,
On les verrait dormir au branle de la roue.

*Lettre d'un Négociant à M....., arma-
teur à Nantes.*

Paris, 9 Mars 1790.

VOICI, Monsieur, le décret dont je vous ai envoyé hier l'extrait en sortant de l'Assemblée Nationale, où je l'avais entendu prononcer. Je ne vous parlerai ni de la rage des amis des Noirs, ni de la joie des amis des Blancs. *Jamais tant d'amitiés n'ont produit tant de haines.* Les Députés, qui ont quitté leurs foyers très-domestiques pour venir du fond de leurs provinces, donner des loix à la France, & qui voient leur déclaration des droits de l'homme céder la victoire à la déclaration des Colonies, parlent de cette illustre défaite avec la noblesse qui convient à des Rois vaincus. Les philanthropes, le Duc de la Rochefoucault, Menou, Lameth, Castellane, Duport, ont l'air de cher-

chier dans les incendies le feu de la liberté publique. M. Target conserve toute sa tête : cependant il ne rassure personne, en assurant tout le monde que le grand œuvre de constitution ne s'en accomplira pas moins.

Tout était perdu, si nos Députés fussent entrés, comme MM. Renaud & Gérard, dans le Comité colonial formé le 4 de ce mois dans le sein que la mère-patrie nous ouvrait si tendrement ; tout était encore perdu, sans la résolution prise par MM. *Cocheret*, *Gorman*, *Magallon*, *Dougé*, de signer & de rendre publique la déclaration qu'ils proposaient à l'Assemblée Nationale de décréter (1).

Ce qu'elle avait d'impératif & de menaçant, détermina le Comité qui devait en faire le rapport : & dès le 8, les factions étaient déjà soumises à la nécessité de ne pas se charger d'un évé-

(1) L'Assemblée Nationale, considérant la différence absolue du régime de la France à celui des Colonies, déclarant par cette raison que son décret des droits de l'homme ne peut ni ne doit les concerner, décrète qu'il n'y sera pas promulgué, sous quelque prétexte que ce puisse être ; décrète encore qu'elle reconnaît aux Colonies Françaises le droit de faire elles-mêmes leur constitution, dont l'arrêté sera envoyé à leurs Députés, pour être présenté à la sanction nécessaire.

nement qui annonçait à la fois, & surtout sans aucune équivoque, la séparation des Colonies, la suppression des impôts dans les Provinces maritimes, & la banqueroute. C'était déchirer trop subitement le voile, & renoncer dans une circonstance trop délicate, au dogme que M. l'Evêque d'Autun & M. Rabaud de Saint-Etienne ont prêché contre la banqueroute, & d'après lequel ils ont convaincu le Clergé qu'elle était aussi impossible qu'un miracle. Il fallait que l'Assemblée Nationale se donnât le temps d'établir les départemens & les districts, non pas que cela fût tout-à-fait nécessaire pour combler le *déficit*, mais pour mettre le comble à leur *édifice*, & ne pas mériter le reproche de ne s'être séparés qu'après avoir à-peu-près fait tout le mal possible.

On a donc entendu, dès le 8, M. Barnave faire la lecture du projet de décret sur les Colonies, & sur les pétitions des villes maritimes de France. M. Barnave n'eut pas quitté la tribune, qu'on vit M. le Comte de Mirabeau s'y précipiter. Mais il eut beau trépigner, tempêter, personne n'a été dupe des rôles que s'étaient distribué ces deux Sénateurs, l'un pour avoir l'air de changer d'opinion,

l'autre pour avoir celui de persévérer dans celle qu'il avait affichée. L'Assemblée Nationale les a bien servis : elle a prêté son silence à M. Barnave , & ses murmures au Comte de Mirabeau. Enfin, le décret a passé sans aucune discussion.

Mais quel sera son effet pour nous autres Commerçans Français ? Voici mes idées sur cette redoutable question : je vous invite à les communiquer promptement à nos amis.

Vous voyez que les six articles de ce décret paraissent si étrangers aux circonstances actuelles, qui pourtant les ont dictés, qu'on dirait que l'Assemblée Nationale, au-lieu d'avoir balancé il y a quelques mois pour admettre les Députés des Colonies, ne les a reçus que d'après l'invitation d'un semblable décret. Mais le parti auquel la nécessité force maintenant l'Assemblée, eût été inspiré alors par la sagesse d'une extrême prévoyance ; ce n'est pas ce qu'on devait attendre de la composition de l'Assemblée Nationale ; & sans doute après la conquête politique de M. le Marquis de Gouy d'Arcy des Colonies sur le Roi de France ; & le présent oratoire qu'il en fit à l'Assemblée Nationale &

qu'elle reçut sans façon ; elle a dû croire que les Colonies lui demandaient des loix , & se préparer au plaisir de lui en donner (1). Mais comme la vanité la pousse en-avant , la peur la pousse en-arrière. Dès qu'elle a vu l'impossibilité de faire aucune illusion , & de compter encore sur la persévérance de la sottise publique en sa faveur , elle a mieux aimé violer elle-même ses inviolables décrets , que de répondre à la France du démembrement de son empire ; & aux créanciers de l'Etat , de la banqueroute qui en paraîtrait alors l'unique & fatal effet. Et comme l'Assemblée Nationale a découvert très-ingénieusement qu'on ne fera jamais banqueroute , tant qu'on pourra lui payer les impôts qu'elle demande pour ne pas la faire , il fallait bien ne pas priver nos Provinces maritimes de gagner de quoi payer ces impôts : & l'Assemblée Nationale s'est résolue à prendre le parti (peu philosophique d'ailleurs) de conserver les Co-

(1) M. Gouy d'Arzy prit le moment où l'Assemblée Nationale se retira dans le jeu de paume , à Versailles , pour lui faire présent des Colonies , & lui demander d'admettre les Députés des Colonies à faire le serment qu'une partie de l'Assemblée avait déjà fait dans le jeu de paume. Cette circonstance les fit admettre sans aucun débat.

lonies à l'Empire, & le commerce à nos ports. Voilà ce qu'elle promet à la France par les six articles de son décret. Mais comme ces articles sont très-indépendans des circonstances actuelles, & qu'il a cependant fallu en parler, l'Assemblée Nationale a daigné déroger gracieusement au sens littéral & à l'intention de ces six articles, & déclare qu'*au surplus elle n'a entendu rien innover dans aucune des branches du commerce, soit direct, soit indirect de la France avec ces Colonies; met les Colons & leurs propriétés sous la sauve garde spéciale de la Nation; déclare criminel envers la Nation, quiconque travaillerait à exciter des soulèvemens contre eux; jugeant favorablement des motifs qui ont animé les Citoyens desdites Colonies, elle déclare qu'il n'y a contre eux aucune inculpation; elle attend de leur patriotisme le maintien de la tranquillité, & une fidélité inviolable à la Nation, à la Loi & au Roi.*

Si l'irrégularité des affaires des Parlemens de Rennes, de Metz, de Bordeaux; si le procès de M. de Favras, pendu sur la seule obstination de deux accusateurs payés; si l'emprisonnement de M. le Chevalier de Laizer, de M.

Augeard , &c. donnent des exemples d'un despotisme dont M. de Lamoignon & M. Lenoir ne purent jamais approcher dans leurs plus beaux jours , il faut convenir aussi que l'Assemblée Nationale offre , à l'admiration de la France , les talens ministériels que ne purent jamais déployer M. de Vergennes ni M. de Calonne ; car , malgré l'ouvrage de M. Dupont , pour justifier leur traité de commerce avec l'Angleterre , ils convenaient qu'elle ne leur avait donné qu'à choisir entre ce traité & la guerre , & qu'ils n'avaient pas été maîtres du choix. Ici tout est différent : l'Assemblée Nationale est souveraine , & c'est en abandonnant l'empire sur les Colonies , qu'elle promet cependant à l'industrie de la France & aux créanciers de l'Etat de désaltérer leur soif dans les canaux où ce commerce va faire couler les richesses de nos Colonies. Ceci surpasse assurément de beaucoup toute la diplomatie de M. de Vergennes ; & jamais M. de Calonne n'offrit au crédit une semblable hypothèque. Existente-elles encore les Colonies , & si le fer & la flamme ne les ont pas détruites , existeront-elles pour nous ? Les amis de la liberté auraient-ils envoyé , dans nos Colonies ,

les disciples moins ardens que dans les provinces de la France ? N'ont-ils pas pris la résolution d'anéantir les Colonies dont ils prévoyaient la prochaine séparation ? Une réflexion suspend mon jugement. On pense que MM. Dupont & Condorcet se sont tellement pénétrés de l'avantage des principes de la liberté universelle du commerce, & par conséquent de l'inconvénient de conserver nos Colonies, sur-tout en sacrifiant leur belle théorie aux préjugés sur la culture par les Nègres, qu'ils ont favorisés, en braves Français, les moyens de faire ce fatal présent en Angleterre, & de lui jouer ce bon tour ; ce qui, je suppose, paraît démontré ; & cette supposition cessera de vous paraître n'être fondée que sur le patriotisme & le désintéressement connus de MM. Dupont & de Condorcet, quand vous remarquerez l'attention d'oublier toujours de faire entrer dans les causes de notre détresse actuelle, l'effet de notre traité de commerce avec l'Angleterre, & les discours prononcés dans la séance du 3 Octobre 1789, contre la motion de ne plus faire usage des fabriques Anglaises. La destruction des manufactures de Lyon, de Rouen, de Tours, d'Amiens,

de Nevers, ne parut pas à l'Assemblée Nationale un fait concluant contre notre traité de commerce ; l'importation de toutes les marchandises anglaises qui remplissent exclusivement tous nos magasins, ne parut pas un fait péremptoire, ni à M. Dupont, ni à M. de Mirabeau (1). Enfin, ils étouffèrent cette motion dans les bras du comité de commerce. Et comme ces Messieurs sont difficiles à contenter, ils n'ont jamais cru que la baisse du change démontrât notre ruine d'une manière assez satisfaisante pour eux. La Chambre du commerce de Rouen, & dans des pièces authentiques, avait pourtant détruit nos premières illusions sur l'effet de ce commerce, & prouvé, par d'irrésistibles faits, qu'il anéantirait toutes nos manufactures, nous coûterait la faveur de la balance du commerce, estimé par M. Necker 70 millions, & bientôt épuiserait les trésors de la France. Tout cela n'ébranle pas les philosophes. M. Dupont, au-lieu d'être confondu par la réplique de la Chambre du commerce, ne songea qu'à vendre à l'Archevêque de Sens de nouvelles impostures, & sou-

(1) Voyez le Journal de M. le Comte de Mirabeau, N°. 49.

ent encore l'honneur & l'avantage de
 e traité. Enfin, jamais le Comité de
 ommerce n'a fait entrer dans ses calculs
 l'épouvantable différence entre nos ex-
 portations & les exportations anglaises.
 Jamais le Comité des finances n'en dai-
 gna dire un mot dans ses rapports à
 l'auguste Assemblée : on ne sait si l'on
 doit être plus étonné de l'intrépidité de
 pareils orateurs, ou de la stupidité de
 semblables auditeurs. Mais tout a con-
 couru à l'ivresse des Français, & par
 conséquent à les soumettre à quelques
 démagogues. Il est donc très-possible
 qu'ils n'aient travaillé que pour l'An-
 gleterre, & qu'autant qu'elle l'a voulu,
 pour s'affurer d'abord de nous faire per-
 dre nos Colonies, & s'en emparer en-
 suite. Voilà ce qui a fait penser que
 l'Abbé Sieyès, Volney, Mirabeau, Du-
 pont, ont pu modérer l'ardeur de leurs
 missionnaires dans nos Colonies. Voilà
 sur quoi sont fondés les seules doutes
 qu'on puisse avoir sur eux ; car, en sup-
 posant à beaucoup de nos colons un ten-
 dre, un véritable attachement pour la
 mère-patrie ; en admettant qu'aucun des
 abus de l'ancienne administration n'exis-
 tera dans la nouvelle, il est impossible
 que la masse d'hommes qui partage un

immense intérêt, en sacrifie une portion considérable au plaisir de payer très-cher à la France ce que l'Amérique lui vendra très-bon marché. Rien ne peut compenser l'énorme différence de leur navigation. Le port de Bordeaux en a déjà fait l'année passée une fatale expérience. Ainsi, dans le moment où l'Assemblée Nationale ose promettre à la France le bénéfice des Colonies, il est déjà perdu par le seul effet de la question que l'Assemblée Nationale a protégé sur la traite des nègres. Cette question forceroit les Colonies à se dégager des loix de l'Assemblée Nationale, ou bien à n'y tenir qu'en lui en imposant d'autres : voilà ce qui paraît être arrivé. L'Assemblée Nationale semble ne se réserver sur nos Colons que le pouvoir exécutif de nos volontés législatives. Marseille nous a trop accoutumés à mépriser ce nom dans les mains isolées du Monarque, pour ne nous avoir pas appris à le redouter dans les mains de l'aristocratie nationale : aussi telle chose qui existe, telle chose qui arrive, l'empire des Colonies est perdu pour la France. Tâchez au moins de retenir nos amis sur le bord de l'abyme où l'Assemblée Nationale précipite tant de victimes ; il s'ouvre de tous côtés.

vous ne pourrez plus en douter , quand
 vous aurai parlé du discours de M.
 ecker , des promesses de M. de Mon-
 quiou , des plans de M. Bailly , & du
 rmon de M. Rabaud de Saint-Etienne.

*REQUÊTE du Sr. Moyse , juif avigno-
 nais , & citoyen actif du royaume de
 France , à Messieurs de l'Assemblée
 nationale ;*

C O N T R E

*M. Honoré de Riquet , comte de Mira-
 beau , député à ladite Assemblée na-
 tionale.*

MESSEIGNEURS ,

Vos bienfaisans décrets ont déclaré les
 juifs portugais & avignonnais , citoyens
 actifs du royaume de France ; & la pre-
 mière activité d'un homme de notre na-
 tion , consiste , comme tout le monde
 fait , à retirer son argent , pour le faire
 valoir : mais quand j'ai voulu faire de-
 mander à M. le comte de Mirabeau vingt
 mille francs qu'il me doit , il m'a fait ré-
 pondre qu'il était *interdit* , c'est-à-dire
 en d'autres termes , qu'il était *fou*.

J'avoue, Messieurs, que cette réponse m'a beaucoup interdit moi-même & peu s'en est fallu que je n'en devinsse aussi fou que lui.

Je me suis rappelé l'un de vos décrets, qui éloigne des assemblées nationales tout citoyen qui n'a point payé ses dettes, & même celles de son père. Je me suis encore rappelé tous ces magnifiques décrets, si sagement rendus, pour n'admettre que des hommes sages dans les assemblées de la nation; & je n'ai jamais pu concevoir comment l'un de vos plus illustres membres pouvait hautement se déclarer *insensé*, pour se dispenser de payer ce qu'il doit. En vérité, Messieurs, l'Europe, ni vous, ne pourrez jamais me croire, puisque j'ai peine à m'en croire moi-même; & cependant j'ai les preuves & les pièces sous les yeux : je me contenterai de vous exposer simplement le fait en quatre mots; après quoi je m'abandonne à votre providence.

Le 30 avril 1773, M. le comte de Mirabeau remit à M. Paul-Pie-Ignace de Coriolis, baron de Limaie, une lettre-de-change de vingt mille livres, qu'il tira sur les sieurs Serane père & fils, négocians à Lyon; & ces 20,000 liv.

étaient payables qu'au décès de M. marquis de Mirabeau, père de M. comte.

Le 10 mai suivant, M. le baron de Limaie passa l'ordre de cette lettre à moi-même, fils de Daniel, & juif avignonnais, établi à Beaucaire.

On juge assez que c'était moi qui avait fourni les 20,000 liv. qui furent prêtées à M. le comte, par M. de Limaie.

Le 16 du même mois de mai, je négociai & remis la lettre susdite à M. le baron de Forestier de Lisle, dans le comtat Venaissin. Toutes ces petites précautions, prises de ma part, afin de ne point trop paraître, étaient nécessaires dans ce temps malheureux, où nous n'étions regardés que comme des usuriers *actifs*.

Enfin, à l'époque du décès de M. le marquis de Mirabeau, époque si heureusement désignée par la piété filiale de M. le comte, il a été assigné pour le paiement des 20,000 livres, avec intérêts, stipulés dans la lettre à 6 pour 100; ce qui est bien modéré pour un ancien citoyen actif de Jérusalem.

Mais M. le comte obtint d'abord un délai de trois mois. En sa qualité de député à l'assemblée nationale, nous ne

nous plaignîmes point : il était alors chargé des plus grandes affaires du royaume, qui se font heureusement un peu débrouillées depuis le 6 d'Octobre.

Je ne doutais point, Messieurs, qu'après ce délai de trois mois, & dans le temps où M. le comte venait d'être débarrassé du fardeau du ministère, il ne trouvât le loisir de me payer mes 20,000 livres en belles & bonnes espèces de France, ou, pour le moins, en guinées d'Angleterre.

Je lisais même alors son *Courier de Provence* avec d'autant plus de plaisir, que, rendant à son auteur dix ou douze mille francs par mois, je le regardais comme un ouvrage très-solide, & une hypothèque sûre pour ma créance.

Jugez de mon étonnement, Messieurs, lorsqu'à l'expiration du délai demandé, j'ai vu, à la place de M. le comte de Mirabeau, paraître M. Gabriel Louis, procureur au châtelet de Paris, & tuteur à l'interdiction du susdit Me. Honoré de Riquet, comte de Mirabeau ; & qu'au-lieu de l'argent de mon débiteur, M. Gabriel Louis m'a présenté le brevet de folie de son pupille. Je me suis frotté cent fois les yeux pour reconnaître l'auteur du *Courier de Provence*.

Provence, le député à l'assemblée nationale, le citoyen qui a soutenu le trône ébranlé, le philosophe qui a refusé le ministère, dans un jeune insensé, interdit par sentence du châtelet; & j'avoue, Messieurs, que l'identité de ces personnages passe ma conception: ces faits me semblent toujours incroyables.

Mais enfin comme, depuis huit mois, nous vivons de prodiges, que le vrai n'est plus vraisemblable, je me flatte que votre justice, ainsi que votre honneur, Messieurs, ne négligeront pas de vérifier si je suis un coupable imposteur, ou bien un pauvre fou, ou bien un malheureux créancier.

Mais, comme je me crois assez sûr de mon fait, & qu'après m'être suffisamment tâté, je me suis enfin convaincu que je suis véritablement Moïse le juif, fils de Daniel, & porteur d'un billet de change de 20,000 liv. payables par M. de Mirabeau; que M. de Mirabeau est très-véritablement député de la sénéchaussée d'Aix, à l'assemblée nationale; qu'il n'est que trop vrai qu'il ne veut point me payer, & que pour s'en dispenser il se dit fou & interdit comme tel; d'après toutes ces réalités bien vé-

rifiées, je conclus auprès de vous, Messieurs, par ce simple dilemme :

Ou bien vous jugerez M. le comte de Mirabeau capable de conduire les affaires du royaume dans l'assemblée nationale ; & dans ce cas il est impossible qu'il soit incapable de conduire les siennes ; & je me flatte que vous le supplierez de bannir toute modestie , de ne plus se dire fou , & de me rendre mon argent avec intérêts : ce parti, Messieurs, je le confesse est celui que je désirerais le plus.

Ou bien enfin , jugeant M. de Mirabeau trop insensé pour se diriger lui-même , il est de toute impossibilité que vous lui permettiez de diriger le royaume ; & , dans ce second cas , vous le prierez , sans doute , de ne se mêler pas plus des affaires publiques que des siennes ; ce qui me consolera un peu , mais pourtant très-peu , de la perte de mon argent.

Je me bornerai à ce raisonnement , sans prétendre examiner si c'est une action bien honnête de stipuler le paiement d'un bien après la mort de son père ; si c'est une action bien honnête de se déclarer insensé , afin d'être injuste. Le ciel me préserve d'entrer dans

la conscience de M. de Mirabeau ; je ne veux recourir qu'à celle de l'assemblée nationale.

Peut-être votre sagacité , Messieurs , trouvera-t-elle quelque petit sentier entre ces deux alternatives de mon dilemme ; & je ne fais si vous ne jugerez pas qu'un homme peut être interdit dans sa maison , & en même-temps interdire tous les autres dans une assemblée nationale. En qualité de juif , je n'entends rien qu'aux anciennes loix ; & les loix nouvelles peuvent avoir une toute autre sagesse : je m'y soumets d'avance avec un profond respect ; sans préjudice néanmoins du désir ardent de rattraper mon argent , avec lequel j'ai l'honneur d'être ,

MESSEIGNEURS ,

Votre très-humble & très-fidèle sujet,
MOÏSE, fils de DANIEL, juif
avignonnais, & citoyen actif du royaume des Français.

Quelques esprits faibles pourraient prendre tous ces faits pour une plaisanterie , & l'on se croit obligé de les avertir qu'ils sont conformes à la plus exacte

vérité. La sentence d'interdiction contre M. le comte de Mirabeau, est du 8 juin 1774; & l'instance en paiement de la lettre-de-change est actuellement pendante à la conservation de Lyon.

É P I G R A M M E.

Thoutet, aux factieux, d'abord peu favorable,
Fut tenté d'être homme de bien;
Mais ayant calculé, trouva plus profitable
De se montrer franc anarchien.
Thoutet nous rappelle ce chien,
Ainsi que lui, normand, peut-être,
Qui dispute un moment à des mâins hargueux
Le diner qu'attendoit son maître,
Et bientôt le mange avec eux.

C H A P I T R E XVII.

Le Grisbourdon, plein d'une sainte horreur,
A méconnu l'ergot de son seigneur.

*Fête patriotique à Choisy-le-Roi, le
lundi de Pâques.*

A UNE fête donnée à Choisy-le Roi,
par la municipalité & la milice nationa-

le, M. Dillon, curé du vieux-Poufanges, s'est opposé dès le commencement du repas, à ce qu'on bût à la santé du Roi. C'est à celle de la nation, a-t-il dit, qu'il faut boire. Quelques personnes ont paru ne pas trop comprendre ce que signifiait la *santé de la nation*; mais on y a toujours bu, & ensuite on a oublié celle du Roi.

Pendant le repas, il a témoigné de l'humeur de ce que le bourg s'appellait *Choisy-le-Roy*. C'est, a-t-il dit, une marque de servitude.

Un grenadier a demandé à chanter : il en a eu la permission, & il a dit beaucoup de complimens pour M. le curé, qui les a reçus avec un air de dédain, ou au moins d'indifférence, mais qui a battu des mains de toutes ses forces à des injures grossières contre MM. l'Abbé Maury, d'Eprémefnil, & autres.

Un autre grenadier a chanté une chanson qui avait paru charmante à tout le monde; mais qui a excité la colère, la rage même de M. le curé. En voici les trois premiers vers :

Vive le Roi, vive la loi,
Sujet, citoyen à la fois,
Je nargue l'aristocratie.

J'avais cru , a dit M. le curé , être reçu dans une assemblée de citoyens & de patriotes , & je ne vois que je ne suis entouré que d'aristocrates.

Alors chacun se regarde , n'imaginant pas qu'une chanson contre l'aristocratie , en l'honneur de l'assemblée & de M. de la Fayette , pût attirer un pareil reproche.

Le mot de *sujet* ne lui échappe pas. Non , Messieurs , dit-il , il n'y a plus de sujets , le Roi l'est comme vous à la loi ; vous ne devez reconnaître aucune autre *sujétion*. Qu'est-ce que le Roi à présent ? le premier des hommes de son royaume , parce qu'il faut bien qu'il y en ait un à la tête ; mais ce n'est qu'un *rôle de parade qu'il remplit*.

Chacun se regarde en silence : au moins les gens sensés le gardent , mais les soldats applaudissent , comme le font à l'assemblée nationale les galeries à 40 sols.

Un autre grenadier chante une chanson , où l'on disait que le Roi était mieux à Paris qu'à Versailles ; que quand les portes du Louvre s'ouvraient , il voyait ses enfans. *Un plaisant père* , interrompt M. le curé , *qui allait s'abreuver du sang de ses enfans !*

Un autre soldat , faisant dans sa chan-

son l'éloge de M. de la Fayette, exhorte ses camarades à la *soumission* au général.

Qu'appellez-vous *soumis* ? dit le curé ; aucun homme ne peut exiger la soumission d'un autre : il faut dire, soyons-lui *unis*, au-lieu de *soumis*. Un chasseur lui représente modestement qu'il avait cru jusqu'alors que la soumission était nécessaire. Non, *Monsieur*, répond le curé ; *si votre la Fayette l'exigeait, ce serait un scélérat : voilà les principes de l'assemblée*. Quelques personnes survenues redemandèrent la chanson de *vive le Roi*, &c. le curé déclare qu'il s'y oppose *au nom de l'assemblée*.

Malgré cela, elle est chantée : alors il entre en fureur, & veut savoir qui a osé demander une chanson aussi infâme : sept ou huit voix ont répondu, c'est moi. Cela a fermé la bouche à M. le curé, qui n'a plus rien dit, a fait un tour dans la salle, & s'en est allé, après cependant avoir dit à quelqu'un qui lui parlait de l'affaire de la compagnie des Indes, que les nobles avaient voulu s'opposer au décret qui a été rendu ; mais que cela ne l'étonnait pas, parce que, à une douzaine près, tous les autres étaient des coquins (1).

(1) Cette anecdote nous a été donnée par un homme

Les trois états de la vie.

Il est trois façons d'être où chacun prend son rang,
Salaire, voleur ou mendiant.

Mirabeau vous l'a dit ; & son aréopage
A fait des trois façons l'équitable partage.

De mendier le peuple a le bonheur,
D'un salaire, au clergé, l'on promet l'avantage.

A ce sénat si décent & si sage,
Que restera-t-il donc ? *Le métier de voleur.*

Par un ex-Abbé commandataire,

*LETTRE aux quarante-cinq Auteurs des
Actes des Apôtres.*

Je lis avec bien du plaisir, Messieurs,
vos ouvrages démocratiques, & je ne
conçois pas, en vérité, comment, avec
vos conseils & avec les soins que nos législateurs ont pris d'*éclairer* les provinces, il reste encore quelques aristocrates entichés des préjugés que nos pères

de bien, témoin oculaire, qui rend justice, ainsi que nous, à la fermeté, à l'énergie & à la tempérance du bon curé, quoiqu'un méchant se soit plu à répandre le bruit qu'à la séance du jeudi 15 avril, il se fût rendu coupable du crime de *lèse-bonteille*.

appellaient principes ; il est vrai qu'il y en a très-peu , parce qu'on dit que la peur est l'antidote de l'aristocratie , & qu'il y a beaucoup de gens qui , effrayés du patriotisme des habitans de la capitale , ont pris *des vessies pour des lanternes* , & se sont expatriés d'après la crainte d'être victimes des droits de l'homme & du citoyen , comme MM. Foulon & Bertier. Cependant la police est si bien faite à Paris actuellement , que la milice a par-tout l'oreille au guet , & j'ai été témoin l'autre jour qu'un citoyen actif , en se promenant dans le palais national , ci-devant royal , s'amusa à dire qu'une citoyenne active qui était à l'entre-sol , s'amusait à faire des *mines* , pour intriguer une patrouille qui passait , & qui d'abord fut tentée , au seul mot de *mines* , de s'enfuir ; mais étant allée chercher un renfort au corps-de-garde , elle vint pour s'emparer de la Demoiselle. Comme elle allait entrer , elle entend distinctement : *Approchez la lumière , & donnez-moi de la poudre*. A ces mots , chaque héros recule d'horreur & d'effroi , s'attendant à sauter au premier instant. Cependant le tailleur qui commandait la patrouille , & qui était fort brave , prend des mesures pour s'emparer de la

coupable; & après avoir aidé à ses soldats à se relever, enfonce la porte qui était entr'ouverte. La Demoiselle ayant autant de peur que la nation, était occupée à s'ôter la poudre; ce qui leur fit voir qu'elle n'avait demandé que de la poudre à poudrer; mais comme elle était accusée *d'avoir fait des mines*, & qu'elle avoua que ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait, elle a été menée au Comité des recherches, qui l'a fait conduire au Châtelet, où on dit qu'on va suivre son affaire, qu'on regarde comme un crime de *haute trahison*; & on assure qu'elle ne pourra être élargie, malgré les mouvemens qu'une de ses amies s'est donné après un district.

*VERS libres à la Nation, c'est-à-dire
aux Parisiens, sur la demande de 40
millions pour avril & mai.*

Malheureux peuple, en quelles mains es-tu ?

Comme le Roi, comme l'Eglise,

On te fait en chemise

Montret le cu

Tout nu.

Netker & ton manège ont juré ta ruine,

Dons, emprunts, quart du revenu,

Tout est grugé, tout est perdu !

Ah ! que ne te fait-on passer la guillotine !

CHAPITRE XVIII.

Primo principium, sed postea respice finem.

Roedereri op. ined.

ÉPILOGUE.

UN homme de génie (1), discourant dans la tribune de l'assemblée nationale, sur l'organisation du pouvoir judiciaire, a dit : « Lorsque nous nous sommes élevés au-dessus de l'Angleterre, *par nos lois constitutionnelles*, nous devons oser nous élever à sa hauteur pour l'acceptation de ses lois judiciaires ».

Ce que Petitjean savait le mieux, c'était son commencement ; ce que M. de Lameth dit de mieux, c'est sa fin. Nous tenons à honneur de penser comme lui sur les lois judiciaires d'Angleterre. Sa

(1) M. Charles Maïo de Lameth. Les ennemis de la révolution accordent à M. de Lameth beaucoup d'érudition ; mais lui refusent du génie. Nous avons entendu souvent M. de Lameth à la tribune, nous lui avons trouvé du génie & même de l'instinct, mais nulle érudition.

mission , en qualité de législateur & d'homme de génie , était de les juger ; la nôtre , en qualité de savans , est de les faire connaître à la France régénérée. Nous allons entreprendre cette tâche difficile ; & nous nous croirons assez récompensés de nos travaux , si M. de Lameth a la bonté d'y attacher le moindre prix. Nous allons parler des loix criminelles d'Angleterre , après avoir proposé à nos lecteurs quelques réflexions importantes.

Lorsqu'une nation confie aux mains d'un monarque ou des chefs qu'elle se choisit , le dépôt de la force publique , elle se propose deux choses : l'une , de résister aux aggrèsions du dehors ; l'autre , de maintenir la tranquillité au-dedans.

Pour parvenir au premier but , chacun sacrifie jusqu'à un certain point , de sa propriété , quelquefois même de sa liberté. Mais quoique le pouvoir de ceux qui gouvernent , puisse être par-là , très-considérable , cependant on ne peut pas dire que la liberté publique soit , après tout , dans un grand danger ; parce que , dans le cas où les chefs

de l'état tourneraient contre la nation une force qu'ils ne doivent employer que pour la défendre; cette nation, si elle est véritablement libre, c'est-à-dire si elle n'avait point de préjugés politiques, saurait très-bien les moyens de pourvoir à sa sûreté.

Pour parvenir au second but, c'est-à-dire pour maintenir la tranquillité intérieure, indépendamment de nouveaux sacrifices de sa liberté, chacun doit encore, ce qui est bien plus délicat, faire celui d'une partie de sa sûreté personnelle.

La puissance législative, placée dans l'alternative, ou d'exposer les particuliers à des dangers qu'elle peut extrêmement diminuer, ou de livrer l'état aux maux qui sont sans limites, de la violence & de l'anarchie, se voit forcée de rendre chacun de ses membres accessibles aux atteintes de la force publique; & en leur retirant le bénéfice du pacte social, de les laisser à leur faiblesse individuelle vis-à-vis de la puissance, relativement immense, des exécuteurs des loix.

Il y a plus : cette puissance qui, lorsqu'elle menace la liberté publique, doit éprouver une si grande réaction, ici

n'en doit rencontrer aucune ; la loi est obligée d'aller jusqu'à interdire la tentative même de la résistance. C'est donc à régler un pouvoir si dangereux , & à faire en sorte qu'il ne soit jamais employé qu'à son but , c'est-à-dire véritablement & uniquement au maintien de l'ordre , que la législation doit se surpasser elle-même.

Mais il y a ceci de très-important à observer , c'est que plus la nation s'est réservée de pouvoirs , plus elle a mis de bornes à celui des exécuteurs des lois , plus aussi les précautions doivent être ingénieusement recherchées.

Dans un état où le pouvoir des exécuteurs des lois est borné , leurs passions les plus fortes sont continuellement mises en jeu , & cette portion de la force publique qui est entre leurs mains l'instrument qui doit assurer la tranquillité de l'état , devient facilement une arme dangereuse.

Supposons un prince qui n'a que des intentions droites , qui ferme l'oreille aux suggestions de ceux qui ont intérêt de le tromper. Mais ce prince sera sujet à l'erreur , & cette erreur qui , si l'on veut encore , ne viendra que de son attachement au bien public , pourra néanmoins

le conduire à agir comme s'il avait des vues tout-à-fait opposées.

Dans les occasions qui se présenteront (& il s'en trouvera souvent) de faire le bien de l'état en passant par-dessus les règles ; rassuré par la droiture de ses intentions , n'étant pas naturel qu'il emploie une grande sagacité à découvrir les conséquences fâcheuses d'actes, dans lesquels sa vertu même fait qu'il se complait , il n'appercevra point que , pour obtenir un avantage présent , il donne atteinte aux loix qui sont la sûreté de la nation , & qu'il ouvre la breche par laquelle doit un jour entrer la tyrannie.

Mais c'est faire trop d'honneur à la nature humaine , que de supposer des princes qui n'auront jamais l'intention d'augmenter leur puissance. L'expérience atteste au contraire , que les caractères les plus heureux ne résistent point à l'attrait du pouvoir : il n'a de charmes qu'autant qu'on n'apperçoit point ses limites ; & détestant jusqu'à l'idée de liens , il ne cesse de s'agiter jusqu'à ce qu'il s'en soit affranchi.

Le renversement des barrières qu'une sage constitution a opposées à la tyrannie , est une entreprise dangereuse & difficile. Mais d'un autre côté , les pou-

voirs de la nation qui bornent celui du prince, sont exercés par des particuliers. Tantôt c'est un citoyen, qui, par la force & la publicité de ses plaintes, ouvrira les yeux de la nation; tantôt c'est un membre du corps législatif qui proposera une loi pour remédier à un abus de l'autorité; ce sera donc contre ces particuliers que le prince dirigera tous ses efforts; & suivant l'erreur ordinaire à tous ceux qui gouvernent, il croira que l'opposition qu'il éprouve, quoique générale, ne tient qu'à une ou deux têtes.

Chez une nation vraiment libre, les procédés militaires ne sont pas des mesures auxquelles le prince puisse seulement penser: il portera toute son activité vers les moyens que la loi lui a laissés de déployer la force publique; & si la loi n'a pas, pour ainsi dire, pourvu à tout, il pourra détruire ses défenseurs à l'abri des formes même qu'elle a prescrites.

Indépendamment des maux présents qu'il pourra faire, la constitution elle-même sera ébranlée; si la législation ne s'interpose pas à tems: & la consternation devenant générale, chacun se trouvera enchaîné dans un état qui aura l'apparence d'être libre.

Ainsi donc, la sûreté du citoyen, celle de l'état lui-même, exigent les plus grandes précautions dans l'établissement de la puissance nécessaire, mais si redoutable, d'infliger des peines. La première à prendre, celle même sans laquelle il est impossible d'en prévenir les dangers, c'est qu'elle ne soit jamais laissée à la disposition ni même à l'influence de ceux qui sont les dépositaires de la force publique,

Une autre précaution indispensable, c'est que, dans aucun tems, dans aucun cas, cette puissance ne soit point placée dans le corps législatif; & cette précaution, si nécessaire dans tout état, l'est bien davantage lorsqu'il n'y a qu'une très-petite partie de la nation qui ait part au pouvoir législatif.

Si le pouvoir de juger était entre les mains de la partie législative du peuple, il y aurait l'inconvénient si grand, il produirait le mal extrême d'ôter ce qui identifie le corps législatif avec la nation : c'est-à-dire, une sujétion commune aux mêmes règles. Le corps législatif qui ne pourrait, sans se perdre lui-même, établir ouvertement & par ses lois, des exceptions en faveur de ses membres, les introduirait par ses ju-

gemens ; & le peuple se donnerait des maîtres , en se nommant des représentans.

Le pouvoir de juger doit résider dans un corps subordonné & soumis , non dans ses actes particuliers , à l'égard desquels il doit être comme un sanctuaire , mais par rapport à ses principes & à ses formes , que la puissance législative a prescrites.

La sûreté du citoyen & l'opinion de cette sûreté , étant presque également essentielles à la jouissance de la liberté , & nécessaires à son maintien , ces deux choses ne doivent jamais être perdues de vue dans l'établissement du pouvoir judiciaire ; & l'on peut à cet égard poser les règles suivantes :

Premièrement : le pouvoir de juger ne doit *jamais* être placé dans le corps législatif ;

Secondement : le pouvoir de juger ne doit *jamais* être remis entre les mains des dépositaires de la force publique ;

Troisièmement : l'accusé doit avoir tous les moyens possibles de défense. La procédure sur toutes choses doit être publique. Les tribunaux doivent être tels , & leurs formes telles , qu'ils inspirent le respect , & jamais la terreur. Tous les cas doivent être si bien déter-

minés, les bornes si bien posées, que ni le pouvoir exécutif, ni les juges eux-mêmes, ne puissent impunément les passer.

Enfin, puisque l'avantage de vivre en société doit absolument s'acheter, non-seulement par le sacrifice d'une partie de la liberté, mais encore par le sacrifice allarmant d'une partie de la sûreté personnelle : en un mot, puisque tout pouvoir judiciaire est un mal, quoique nécessaire, il faut ne rien négliger de ce qui peut en diminuer les dangers. Et comme cependant il est un terme où il faut que la prudence humaine s'arrête; comme il est un moment où le sacrifice de la sûreté du particulier doit enfin se faire, & où la loi doit l'abandonner au jugement de quelques personnes, c'est-à-dire, pour trancher le mot, à une décision jusqu'à un certain point arbitraire, il faut qu'elle ait reculé le plus qu'il a été possible ce moment où l'arbitraire doit prendre place; & qu'un citoyen appelé à voir son sort décidé par les lumières incertaines de la conscience de ses semblables, ne trouve parmi eux que des défenseurs, & jamais des adversaires.

Ces observations étaient nécessaires

pour bien faire connaître l'esprit des loix criminelles d'Angleterre , & ce qu'elles ont d'avantageux. Nous allons en donner un exposé.

Lorsqu'une personne est accusée de quelque crime , le magistrat , qu'on appelle en Angleterre *justice* ou *juge de paix* , expédie un ordre (*warrant*) de la faire saisir : mais ce warrant ne peut être qu'un commandement de se faire amener l'accusé : il doit l'entendre & prendre par écrit ses réponses , ainsi que les diverses informations. S'il résulte de cette enquête , ou que le crime dont on accuse n'a pas été commis , ou qu'il n'y a pas de raison d'en soupçonner l'accusé , il doit le libérer sans restriction. Si l'enquête donne un résultat contraire , il doit exiger de l'accusé une caution de paraître pour répondre à l'accusation , ou , dans le cas de crimes contre lesquels la loi prononce une peine capitale , l'envoyer réellement en prison , pour subir son interrogatoire & son jugement aux prochaines sessions.

Mais la précaution de faire examiner un accusé avant de permettre son emprisonnement , n'est pas la seule que la

ni ait prise en sa faveur : elle a de plus établi que sa cause serait de nouveau discutée, avant de lui faire courir le hasard quelconque d'une procédure. A chaque session, le shérif nomme ce qu'on appelle la grande assemblée des jurés, (*grand jury.*) Cette assemblée doit être de plus de douze hommes & de moins de vingt-quatre, & est toujours formée des personnes les plus qualifiées d'un comté. Sa fonction est d'examiner les preuves qui ont été données de chaque accusation. S'il ne se trouve pas douze personnes dans l'assemblée qui trouvent qu'une accusation soit fondée, l'accusé est incontinent libéré : si, au contraire, il y en a douze qui s'accordent à trouver les preuves suffisantes, l'accusé est dit être sans jugement, & est retenu pour subir la suite de la procédure.

Lorsque le jour est venu où l'accusation doit se juger définitivement, le prévenu comparaît à la barre du tribunal. Le juge, après lui avoir lu le *bill* qui contient les motifs de sa détention, doit lui demander comment il veut être jugé ; & il répond, *par Dieu & la loi de mon pays* : ce qui est une réclamation des moyens que la loi lui donne pour sa justification. Le shérif nomme

alors ce qu'on appelle la petite assemblée des jurés (*petty jury* :) cette assemblée doit être composée de douze hommes, choisis dans le comté où le crime a été commis, possesseurs d'un fonds de terre de dix livres sterlings de revenu, & c'est leur déclaration qui doit décider du mérite de l'accusation.

Il fallait donc absolument que l'accusé eût une grande influence sur le choix de ces hommes dont son sort dépend : aussi la loi lui en a-t-elle accordé une très-considérable, par le grand nombre de récusations qu'elle lui accorde.

Ces récusations sont de deux sortes. La première, qui s'appelle récusation *to the array*, (*in universum*) est pour rejeter l'assemblée entière : elle a lieu dans le cas où le shérif, qui l'aurait formée, ne pourrait être regardé comme personne indifférente : par exemple, s'il était intéressé dans l'accusation, s'il était parent ou allié de l'accusateur, ou en général de la partie lésée.

La seconde espèce de récusation, qui s'appelle récusation *to the polls*, (*in capita*) se propose contre les jurés pris séparément ; & le chevalier Coke la divise en quatre cas. Celle qu'il appelle *propter honoris respectum*, a lieu lors

l'une différence de condition ; ainsi , le prévenu pourrait récuser un lord dont l verrait le nom sur la liste. Celle *propter delictum* a pour but d'éloigner un homme qui aurait été flétri par un jugement. Celle *propter defectum* se propose contre un juré (*juror*) qui serait étranger , ou qui n'aurait pas un fonds de terre de la valeur fixée par la loi. Celle *propter affectum* est pour écarter tout juré qui pourrait avoir quelque intérêt à la condamnation de l'accusé ; celui , par exemple , avec qui il aurait quelque inimitié ; celui avec qui il ferait en procès ; celui qui serait parent , allié ou associé de l'accusateur , ou d'une même corporation , &c. (1).

Enfin , pour rassurer jusqu'à l'imagination de l'accusé , la loi lui accorde , sans préjudice aux diverses récusations ci-dessus , la récusation *péremptoire* ; c'est-à-dire sans alléguer de raison , de vingt jurés successivement (2).

Lorsqu'enfin l'assemblée des jurés est

(1) Lorsque l'accusé est étranger , la moitié des jurés doivent aussi être étrangers : c'est ce qu'on appelle *jury de medietate lingua*.

(2) Lorsque ces diverses récusations épuisent le *pannel* , (liste) qui doit être de quarante-huit jurés , on en nomme d'autres , sur *writ* (écrit) du juge , qui porte *decem* , on *est* *tales* , & on les nomme les *tales* ,

formée, & qu'ils ont prêté le serment, le procès est dit être ouvert, & l'accusateur produit les preuves de son accusation. Les témoins déposent en présence de l'accusé : il peut leur proposer des questions, produire des témoins en sa faveur, & les faire déposer sous serment. Enfin, il a un conseil qui l'aide, non-seulement dans la discussion du point de droit qui peut se trouver compliqué avec le fait, mais aussi dans l'éclaircissement du fait lui-même, & qui lui indique les questions à faire, ou même les faits pour lui (1).

Ce sont là les précautions que la loi a prises pour les cas d'accusations ordinaires; mais dans les cas d'accusations pour crime de *haute trahison*, & de *non-révélation de trahison*, c'est-à-dire de conspiration contre la vie du Roi ou contre l'état, & de non-révélation (2); accusations qui supposent un parti & des accusateurs puissans, la loi a donné à l'accusé de nouvelles ressources.

(1) Cependant cette dernière circonstance n'est point établie par la loi, si ce n'est dans les cas de trahison; elle n'est admise que par la coutume & l'indulgence des juges.

(2) La peine de non-révélation est la confiscation des biens & l'emprisonnement pendant la vie.

Premièrement, aucune accusation, à moins qu'il ne soit précisément question d'avoir attenté sur la vie du Roi, ne peut être reçue après trois années écoulées depuis l'offense ; 2^o. l'accusé peut, indépendamment de ses divers droits de récusation, récuser *péremptoirement* jusqu'à trente-cinq jurés ; 3^o. il peut choisir deux conseils, pour l'assister pendant tout le temps de la procédure ; 4^o. pour empêcher que les témoins qu'il a à produire ne soient écartés, les tribunaux doivent lui accorder, pour les obliger à paraître, tous les moyens de contrainte qui sont usités dans des cas pareils ; 5^o. on doit lui livrer, dix jours avant le jugement, en présence de deux témoins, & pour cinq shellings, une copie de la procédure, qui doit contenir tous les faits sur lesquels porte l'accusation, le nom, la demeure & la profession des jurés qui doivent composer l'assemblée, & même de tous les témoins que l'on se propose de produire contre lui.

Lorsque, soit dans le cas de haute trahison, soit dans celui de crimes ordinaires, l'accusateur & l'accusé ont allégué leurs raisons, & que les témoins ont répondu aux questions, soit des juges, soit des jurés, l'un des juges prend

la parole , & fait une récapitulation de tout ce qui s'est allégué d'essentiel.

Il établit aux jurés ce qui constitue précisément l'état de la question , & il leur donne son opinion, non sur le fait , mais sur le point de droit qui peut servir à les guider dans leur décision. Cela fait , les jurés se retirent dans une chambre voisine : ils doivent y rester jusqu'à ce qu'ils se soient accordés entr'eux , sans boire ni manger , & sans feu , à moins que le juge ne le permette autrement. Leur déclaration (*veredictum*) doit porter précisément que le prévenu est *coupable* ou *non coupable* du fait dont on l'accuse. Enfin , la maxime fondamentale de ce genre de procédure , est que les jurés , pour condamner , doivent être unanimes.

Et comme le principal but de l'institution de *l'épreuve par des jurés* , est de soustraire les accusés à la décision de personnes revêtues d'une autorité quelconque permanente , non-seulement l'opinion que le juge délivre n'a de poids qu'autant que les jurés veulent lui en donner ; mais de plus , leur déclaration doit porter aussi sur le point de droit qui se trouve immédiatement joint au fait : c'est-à-dire , qu'ils doivent établir ,

& l'existence d'un certain fait, & donner la raison qui le rend contraire à la loi (1).

Cela est même si fort requis, qu'un bill d'*indictment* ou d'accusation doit absolument avoir ces deux choses pour objet. Ainsi un *indictment* pour trahison, doit porter que les faits en question ont été commis dans un esprit de trahison (*proditorie*). Un *indictment* pour meurtre doit porter, que le crime a été commis de *malice* délibérée. Un *indictment* pour vol doit porter, que la chose a été prise avec intention de voler *animo furendi*, &c. (2).

(1) A moins qu'ils n'aient mieux donner un *spécial verdict*, ou déclaration sous réserve. „ Quand les jurés, „ dit Coke, doutent de la loi, & ont l'intention de faire „ ce qui est juste, ils prononcent sur le fait, en se „ servant de cette clause, & *super tota materia petunt „ discretionem justiciariorum* „. *Inst. IV, page 41*. Nous observerons ici que ces paroles de Coke ne laissent aucun doute sur le pouvoir qu'ont les jurés de décider aussi du point de droit, joint au fait, dans un procès : pouvoir que la constitution rend nécessaire à tous égards, sur-tout puisqu'un prisonnier en Angleterre ne peut récuser le juge, comme on le peut en droit civil, & pour les mêmes raisons pour lesquelles il peut récuser un témoin.

(2) On a si fort pour maxime qu'une assemblée de jurés doit décider & du fait & du crime qui y est attaché, que si un recueil de suffrages n'avait pour objet que la simple réalité du fait à la charge de l'accusé, le juge ne pourrait, à cause de cela, infliger aucun châtiment. Ainsi dans le cas de *Woodfall*, qui avait été ac-

Les jurés sont de même si fort les maîtres de leur déclaration ; la loi a tellement craint que les précautions qu'elle pourrait prendre à leur égard , n'eussent , ainsi qu'il n'est que trop ordinaire , un effet contraire à celui qu'il eût été d'abord naturel d'espérer , & qu'un pouvoir établi pour leur faire observer certaines règles , ne s'occupât bientôt à les en faire sortir , que c'est un principe établi , qu'un juré , en délivrant son opinion , ne doit avoir d'autre règle que son opinion elle-même ; c'est-à-dire , que la croyance qui résulte , dans son esprit , des faits respectivement allégués , de leur crédibilité , de celle des témoins , & même de toutes les circonstances dont , en son particulier , il peut avoir connaissance. Voici comme s'exprime *le chief justice Hale* , dans son *histoire de la commune loi* , chap. XII , parag. XI.

„ Les jurés doivent peser la crédibilité des témoins , & la force de leurs dépositions ; en quoi , comme je l'ai dit ci-devant , ils ne sont pas précisément obligés de suivre les règles de la loi civile , par exemple , d'avoir

cusé d'avoir imprimé la lettre de Junius au Roi , les jurés prononcèrent *coupable d'avoir imprimé & publié , seulement ;* ce qui fit que le prisonnier fut absous.

„ deux témoins pour prouver chaque fait ,
 „ à moins que ce ne soit pour un cas
 „ de trahison ; ni de rejeter un témoin ,
 „ parce qu'il est seul ; ni de croire tou-
 „ jours deux témoins , si la probabilité
 „ du fait se trouve ensuite d'autres cir-
 „ constances , leur être contraire ; car
 „ le jugement ne se rend pas simplement
 „ ici sur la déposition des témoins ,
 „ mais aussi sur celle des jurés , vu qu'il
 „ est possible qu'ils aient , en leur parti-
 „ culier , connaissance de la fausseté d'une
 „ chose qu'un témoin a déposé être
 „ vraie , ou qu'un témoin est inadmissi-
 „ ble & ne mérite aucune créance , quoi-
 „ que rien n'ait été objecté contre lui ,
 „ & qu'ils donnent leur suffrage en con-
 „ séquence ”.

Si la sentence porte *non coupable* ,
not guilty , le prévenu est libéré , &
 ne peut , sous aucun prétexte , être jugé
 de nouveau pour raison du même crime.
 Si , au contraire , elle porte *coupable* ,
guilty , alors , mais seulement alors , les
 juges entrent en fonction , & prononcent
 la peine que la loi décerne (1). Mais

(1) Lorsque l'accusé est un des lords temporels , il
 jouit aussi du droit universel d'être jugé par ses pairs ;
 mais la procédure diffère alors à quelques égards. Pre-
 mièrement , quant au nombre des jurés , tous les pairs ,

dans cette fonction encore, ils ne font point laissés à eux-mêmes ; ils doivent absolument s'en tenir à la lettre ; aucune interprétation vague ne peut avoir lieu ; & quelque criminel que fût un fait , il resterait impuni, s'il se trouvait n'entrer expressément dans aucun des cas sur lesquels la loi prononce. Le mal de l'impunité d'un crime , c'est-à-dire , un mal dont une loi nouvelle peut tout de suite prévenir les conséquences , n'a pas paru dans la législation anglaise , pouvoir entrer en comparaison avec le danger de violation d'une barrière si importante à la sûreté de l'individu.

Pour ôter jusqu'à la possibilité des abus , c'est encore un usage invariable que la procédure soit publique. Le coupable ne comparait & ne répond que dans des lieux dont l'accès est ouvert à

lesquels en font alors la fonction , doivent être cités au moins vingt jours à l'avance. Secondement , lorsque la procédure a lieu pendant la session , il est dit être dans la *haute cour de parlement* , & les pairs réunissent alors la fonction de jurés & celle de juges : si le parlement n'était pas siégeant , la procédure serait dite être dans la cour du *haut intendant d'Angleterre* ; ce qui est un office qui ne se renouvelle que dans cette occasion , & c'est alors ce haut intendant qui fait la fonction de juge. Troisièmement , l'unanimité n'est pas requise , & c'est le plus grand nombre consistant en douze personnes au moins qui décide.

tout le monde ; & les témoins , lorsqu'ils déposent , le juge , lorsqu'il délivre son opinion , les jurés , lorsqu'ils rendent leur sentence , sont tous sous les yeux du public. Enfin , le juge ne peut changer ni le lieu ni la manière de l'exécution d'un jugement , & le shériff qui ôterait la vie à un homme d'une manière différente de celle que la loi prescrit , serait coupable de meurtre , & poursuivi comme tel (1).

En un mot , la constitution de l'Angleterre étant une constitution libre , exigeait par cela seul des précautions extraordinaires pour prévenir les dangers de la puissance d'infliger des peines ; & c'est sur-tout , considérée dans cet esprit , que l'épreuve par des jurés paraît une institution admirable.

Non-seulement par cette constitution le pouvoir de juger est absolument hors des mains de celui qui a la pouvoir exécutif : il est de plus hors des mains du juge lui-même. Non-seulement celui qui a le dépôt de la force publi-

(1) Et si toute autre personne que le shériff se chargeait d'une exécution à mort , fût-ce le juge lui-même , ce serait un homicide. *Commentaires de Blackstone , liv. IV p chap. 34.*

que ne peut la déployer qu'après en avoir reçu, pour ainsi dire, la permission de ceux qui ont le dépôt des loix; mais ceux-ci sont eux-mêmes retenus par un obstacle exactement pareil, & ils ne peuvent faire parler la loi que lorsque, aussi à leur tour, ils en ont reçu la permission.

Et ces personnes auxquelles la loi a donné exclusivement le pouvoir de décider qu'il y a lieu à infliger une peine, ces hommes, sans le suffrage desquels le pouvoir exécutif & le pouvoir de juger sont condamnés à l'inaction, ne forment pas entr'eux une assemblée permanente, & où ils aient eu le temps de voir en quoi leur puissance peut servir à leur intérêt particulier : ce sont des hommes pris tout-à-coup d'entre le peuple, qui n'ont peut-être jamais été appelés à cette fonction, & qui ne prévoient pas d'y être jamais rappelés.

Les nombreuses récusations déconcertant, d'un côté, les menées de ceux qui, malgré tant de désavantages, voudraient s'obstiner à faire servir le pouvoir de juger à leurs vuës, & excluant de l'autre les passions particulières; l'unique sentiment qui puisse influencer sur l'intégrité de ceux qui ont seuls le droit

de mettre la force publique en mouvement dans l'instant de pouvoir qui leur est confié, est le souvenir que leur sort, comme citoyen, est lié à celui de l'homme, sur le destin duquel ils vont prononcer.

Enfin, cette heureuse institution est telle que le pouvoir de juger : ce pouvoir, par lui-même, si formidable, qui dispose sans résistance de la vie, de l'honneur & des biens des citoyens, & qui, nonobstant toutes les précautions qu'on peut prendre pour le restreindre, doit, après tout, rester en grande partie arbitraire : ce pouvoir existe en Angleterre, remplit à tous égards le but de son institution, & n'est entre les mains de personne (1).

Dans tout ce qui vient d'être dit, nous n'avons considéré que les avantages des loix criminelles d'Angleterre, dans leur rapport avec une constitution libre ; mais abstraction faite de ces grands motifs, elles présentent de très-grands avantages.

(1) La conséquence de cette institution est que personne en Angleterre ne saurait voir l'homme dont il pût dire : *cet homme peut décider de ma vie ou de ma mort.* Si l'on pouvait, pour un moment, oublier le bonheur d'une telle institution, on devrait au moins en admirer l'invention.

Elles n'exposent un accusé, au péril d'une procédure, que sur l'avis de douze personnes au moins (1), soit dans les prisons, soit devant le juge; elles ne ferment pas un seul moment l'accès à ceux qui ont des avis ou des consolations à lui donner : elles lui permettent même d'appeler tous ceux qui peuvent avoir à dire quelque chose en sa faveur. Enfin, ce qui est très-important, les témoins qui déposent contre lui doivent déposer en sa présence; il peut leur proposer des questions, & par une demande imprévue, déranger tout un système de calomnie. Toutes choses que refusent les loix établies dans d'autres états.

Si donc un accusé voit son sort se décider par des hommes (2) qui n'ont peut-être pas toute la sagacité que, dans des occasions délicates, il est avantageux de rencontrer dans un juge; d'un autre côté, la loi, par les extrêmes facilités qu'elle lui apporte, a tout au moins fait compensation. Si le juré n'a pas ce long exercice qui donne l'expérience, il n'a pas non plus la dureté de cœur qui en est la suite; & apportant au pied du tri-

(1) *De grand jury.*

(2) *Petty jury.*

bunal tous les principes, nous dirons même tout l'instinct de l'humanité, il n'exerce qu'en tremblant la fonction redoutable à laquelle il se trouve appelé; & dans les cas douteux, il se jette toujours du côté de la douceur.

Nous ajouterons que dans le cours ordinaire des choses, les jurés ont beaucoup d'égard aux directions du juge; que, lorsqu'étant d'accord sur le fait, ils sont embarrassés sur le degré de crime qui s'y trouve attaché, ils laissent la chose à la décision du juge, comme nous l'avons déjà dit, en rendant ce qu'on appelle un *spécial verdict* (sentencé sous réserve;) que toutes les fois que les circonstances leur paraissent excuser un homme, cependant reconnu coupable, ils ajoutent, en rendant leur sentence, qu'ils le recommandent à la merci du roi; ce qui ne manque jamais d'opérer tout au moins un relâchement de la peine; que quoique dans le cas d'absolution on ne puisse, sous aucun prétexte, ordonner une nouvelle *procédure par jurés*, on l'accorderait cependant dans celui d'une condamnation rendue sur des preuves fortement soupçonnées d'être fausses (1). Enfin, ce qui établit une différence

(1) Blackstone, com. l. IV, c. 27.

bien honorable aux loix d'Angleterre, c'est que, ne connaissant pas la torture, elles ne reconnaissent pas non plus de peine plus grande que la privation simple de la vie.

Toutes ces choses mettent une si grande douceur dans l'exercice de la justice criminelle, que le *trial by jury*, dont nous venons de parler, est l'article de sa liberté auquel le peuple anglais est le plus fortement & le plus généralement attaché; & la seule plainte que l'on ait entendue à cet égard, a été celle d'hommes qui, plus sensibles à la nécessité de l'ordre qu'aux égards dûs à l'humanité, trouvent que trop de coupables restent impunis.

Mais ce qui met le comble au sentiment d'indépendance dont les loix d'Angleterre font jouir, sentiment qui est un des plus grands avantages attachés à la liberté, c'est la grandeur de leurs précautions sur la matière si délicate des emprisonnemens.

Premièrement, en accordant dans le plus grand nombre de cas la libération sous caution, & en ne laissant point, comme on la vu, les cas à la discrétion du juge, elles ont ôté les prétextes que les circonstances pourraient four-

nir de priver un homme de sa liberté.

Mais c'est sur-tout contre la puissance exécutive que la législation a tourné ses efforts ; & ce n'est même que tard qu'elle a pu parvenir à lui arracher un pouvoir qui la mettait en état d'enlever au peuple ses défenseurs , & de consterner ceux qui pourraient être tentés de le devenir , & qui ayant ainsi toute l'efficacité des moyens plus odieux , sans en avoir les dangers , était l'arme la plus redoutable avec laquelle elle pût attaquer la liberté.

Les moyens indiqués originairement par les loix d'Angleterre , pour délivrer un homme injustement emprisonné , étaient les writs , appelés de *mainprize*, de *odia & atia* , & de *homine replegiendo* ; ces writs , qui ne pouvaient se refuser , étaient un ordre au shériff du comté où un homme était détenu , de s'enquérir des causes de la détention , & , suivant les cas , de le délivrer purement & simplement , ou sous caution.

Mais le moyen le plus usité , & même qui étant le plus général & le plus sûr , a tacitement aboli tous les autres , est le writ d'*habeas corpus* , ainsi appelé parce qu'il commence par les mots *habeas corpus ad subjiciendum*. Ce writ

étant un writ de *haute prérogative*, devait sortir de la cour du *King's Bench*; son effet s'étendait dans tous les comtés indifféremment; & le Roi y ordonnait, ou était censé y ordonner à celui qui détenait un de ses sujets, de le présenter devant le juge, avec la date & la cause de la détention, pour ensuite se soumettre à ce que le juge ordonnerait.

Mais ce writ qui pouvait être une ressource dans les cas de détentions violentes faites par des particuliers, ou d'emprisonnemens obtenus à leur requête, n'en était pas une contre le pouvoir du prince, sur-tout sous le regne des Tudors, & dans le commencement de celui des Stuarts; & même dans les premières années de Charles I, les juges du *King's Bench*, qui, par une suite de l'esprit du temps, & parce qu'ils tenaient alors leurs places durant le *bené placito*, étaient toujours dévoués à la couronne, décidèrent nettement " que lorsque l'emprisonnement avait été fait par ordre exprès du Roi ou des membres du conseil-privé, ils ne pouvaient, sur la présentation d'un writ, ni libérer ni admettre à cautionnement, encore que l'ordre d'emprisonnement ne portât aucune cause ".

Ces principes & la manière de procéder qui en était la suite, attirèrent l'attention du parlement ; & dans l'acte de la pétition des droits , passé la troisième année du regne de Charles I , il fut ordonné que personne ne pût être détenu en conséquence de tels emprisonnemens.

Mais l'adresse des juges fut éluder l'effet de cet acte ; ils ne refusèrent pas à la vérité de libérer un homme emprisonné sans cause ; mais ils apportèrent tant de délais à l'examen des causes , qu'ils obtenaient tout l'effet d'un plein déni de justice.

La législation s'interposa de nouveau , & dans l'acte passé dans la seizième année du regne de Charles I , le même qui supprima la chambre étoilée , il fut ordonné " que dans le cas où quelqu'un " serait envoyé en prison par le Roi lui-même en personne , ou par son conseil-privé , on devra lui accorder sans " délai un writ d'*habeas corpus* , & que " le juge sera obligé d'examiner & de " décider , dans les trois jours qui suivront le retour du writ , la légalité " de l'emprisonnement " .

Cet acte semblait ne pouvoir plus être éludé ; il le fut cependant encore ;

& par la connivence de juges , le détenteur pouvait sans péril attendre un second & un troisième writ , appelés un *alias* & un *pluries* , avant de produire le détenu.

Toutes ces différentes ruses donnèrent enfin la naissance au fameux acte d'*habeas corpus* , passé la trentième année du regne de Charles II , qui est regardé en Angleterre comme une seconde grande charte , & qui a enlevé définitivement toutes les ressources de l'oppression (1).

Les principaux articles de cet acte sont , 1^o. pour fixer les différens termes dans lesquels un prisonnier devra être produit : ces termes sont proportionnés à la distance des lieux , & aucun ne peut excéder vingt jours.

2^o. Tout officier , ou concierge de prison , qui ne produira pas le prisonnier dans le temps fixé , ou qui ne lui délivrera pas , soit à son agent , six heures après demande , une copie du *warrant* d'emprisonnement , ou qui transportera le tenet d'une prison à l'autre sans une des raisons exprimées dans l'acte , sera condamné , pour la première

(1) Le véritable titre de l'acte est : *Acte pour mieux assurer la liberté du sujet , & prévenir l'exil au-delà des mers*.

fois, à une amende de cent livres sterlings, & pour la seconde à une amende de deux cents, au profit de la personne lésée, & de plus déclaré incapable d'exercer son office.

3°. Aucune personne délivrée, par *habeas corpus*, ne pourra être emprisonnée de nouveau pour la même offense, à peine de cinq cents livres sterlings d'amende.

4°. Si une personne emprisonnée pour trahison ou félonie, requiert, dans la première semaine d'un *terme*, ou dans le premier jour d'une session, d'être jugée dans ce terme ou dans cette session, sa demande devra lui être accordée, à moins que les témoins du Roi ne pussent être produits dans ce même temps. Si cette personne n'est pas jugée au second terme ou à la seconde session, elle sera mise en liberté.

5°. Celui des douze juges, ou le lord chancelier, qui, sur la représentation du *warrant* d'emprisonnement, ou sur serment que le même est *denié*, refuserait de donner un writ, sera seul condamné à une amende de cinq cents liv. sterlings, au profit de la partie lésée.

6°. Aucun habitant d'Angleterre, excepté ceux qui, convaincus & jugés, de-

mandent à être transportés , ne pourra être envoyé prisonnier en Ecosse , Irlande , Jersey , Guernesey , ou à quelque place que ce soit , au-delà de la mer , sous la domination , ou hors la domination du Roi : ceux qui exécuteront un tel emprisonnement & leurs assistans , seront condamnés à une amende , qui ne pourra être moindre de cinq cents livres sterlings , au profit de la personne lésée , avec paiement du dommage au triple , seront déclarés incapables d'aucun office , encourront les peines d'un *præmunire* , & ne pourront recevoir le pardon du Roi.

OPINION DES APÔTRES.

Ce système de loix , que l'admiration de l'Europe avait consacré , n'a point paru à nos législateurs assez sagement combiné pour assurer la constitution qu'ils ont eu le courage de nous donner , & leurs craintes nous paroissent bien fondées.

On nous propose sans cesse le gouvernement d'Angleterre & ses loix , comme un modèle que nous devrions nous empresser d'imiter. Les pervers qui osent

nous donner ces conseils empoisonnés, ne manquent pas de citer la prospérité de l'Angleterre depuis un siècle, & cette puissance formidable qui l'a rendue l'arbitre des deux mondes.

Il nous semble qu'il n'est pas fort difficile de répondre à ces enthousiastes forcenés.

Il y a peu de politiques au Palais-royal qui ne sachent que l'Angleterre est une *isle entourée d'eau de toutes parts*, qu'il y regne un brouillard presque continuel; que les habitans ne mangent que de la viande crue ou à-peu-près; qu'on n'y brûle que du charbon de terre; que le peuple n'y boit que de la bière; que les enfans y parlent la langue anglaise dès l'âge le plus tendre (1); que la population n'y excède pas huit millions d'hommes. En partant de ces bases, il est aisé d'expliquer que le gouvernement anglais a pu rendre l'Angleterre libre, heureuse & puissante; mais donner ce

(1) Le fameux comte de Matignon, s'étant décidé à faire un voyage en Angleterre, voulut en posséder la langue parfaitement : à son retour, racontant ce qu'il avait vu de remarquable dans ce pays-là, il assura que ce qui l'avait le plus frappé, c'avait été de trouver des enfans de *six à sept ans qui parlaient anglais mieux que lui*. On peut tirer grand parti de ce mot contre les paraisans du gouvernement d'Angleterre.

gouvernement à un peuple qui habite le continent, qui est environné de voisins puissans, qui vit sous un ciel plus doux, sous un climat plus heureux, qui mange beaucoup de pain & de la viande bien cuite, qui se chauffe avec du bois, qui boit du vin, chez lequel les enfans parlent français à un certain âge seulement; à un peuple enfin de 25 millions d'hommes, démocrates, aristocrates ou impartiaux, & vous verrez ce peuple le plus malheureux peuple de la terre.

Ceux qui nous proposent le gouvernement d'Angleterre, sont donc de mauvaise foi, & leurs motifs sont faciles à pénétrer. Allarmés de voir que l'assemblée nous donnait une constitution propre à entretenir la gaîté française, ils voulaient nous en faire adopter une qui donne infailliblement le *spleen* (la consommation) au bout de quelques siècles.

Graces soient donc rendues à MM. Thourer, Sieyes & Duport, qui, après nous avoir sauvés du gouvernement d'Angleterre, mettent le comble à leurs bontés en nous préservant de leurs loix criminelles: nous pensons qu'en ne faisant qu'un seul plan des trois qu'ils nous ont présentés, nous aurions une jurisprudence criminelle bien supérieure à celle

des Anglais. Loin de rien retrancher à ces plans, il n'y aurait que des additions à y faire; il ne s'agirait que de rendre celui de M. l'abbé Sieyes intelligible; d'ajouter quelques crimes de haute trahison à celui de M. Thouret; & dans celui de M. Duport, de forcer les juges à faire leurs tournées sur des chevaux de cabriolet, & à se faire suivre par des jokeis français, les uns & les autres, dans le costume que M. Duport & son jokei ont adopté, lorsqu'ils traversent Paris pour se rendre à l'assemblée nationale.

Depuis que cet article est imprimé, un de nos correspondans les plus sûrs, nous a adressé la lettre suivante, que nous nous empressons de rendre publique, afin de ne laisser ignorer à la nation aucune des obligations qu'elle aura un jour à M. Duport.

En apprenant au public, Messieurs, les progrès de l'éducation politique d'un homme sur lequel la nation a fondé de si grandes & si justes espérances, vous avez oublié une partie fort importante, à laquelle il a donné une application toute particulière, & qui mérite une grande reconnaissance: il est vrai que vous n'avez voulu parler que des objets dont son précepteur s'occupe par lui-même, & qu'il

n'a pu contribuer que par ses conseils à celui dont vous avez négligé de parler.

M. Duport ayant bien résolu de faire à la nation le sacrifice généreux d'accepter une place dans le corps des juges chevaucheurs, dont il a si sagement combiné & proposé l'institution (les coups d'essai du génie sont des coups de maîtres), a voulu, d'une part, se rendre capable d'en remplir parfaitement les fonctions, & d'une autre, faire connaître aux électeurs de ces magistrats ambulans, sa résignation à accepter cette pénible dignité. Comme dans l'ancienne Rome les généreux citoyens qui voulaient bien se dévouer aux laborieuses fonctions du consulat ou de la préture, se montraient en public revêtus d'une robe blanche, M. Duport, depuis quelque temps, se montre au public pratiquant ses leçons journalières d'équitation, & sort de son hôtel, pour se rendre dans le temple de la patrie, montant un courfier bai, & suivi d'un jeune citoyen, son compagnon d'étude en ce genre, monté sur un cheval qu'il a soustrait à l'ignoble fonction à laquelle l'aristocratie avait condamné ce noble animal, celle de traîner un carrosse, rempli peut-être d'ennemis de la constitution & de la patrie. Répétons, Messieurs, que les coups d'essai du génie sont des coups de maîtres; combien de leçons avantageuses, de modèles précieux, se trouvent renfermés dans une seule des nouvelles habitudes de M. Duport, & formées des vœux pour que nous puissions dire une seconde fois avec Boileau :

Guenaud sur son cheval, en passant m'éclabouffe.

CHAPITRE XIX.

In nova fert animus mutatas dicere formas.

LE TABLEAU PARLANT.

Fragment de l'histoire d'Angleterre.

Révolution du dix-septième Siècle.

ELIZABETH venait de terminer son regne, & avec elle s'était éteinte la branche des princes de la maison de Tudor.

Les arts, le commerce, la marine, la littérature avaient fleuri sous ce regne brillant; les ouvrages de l'immortel Bacon mûrissaient les esprits pour une révolution. Cependant l'autorité royale était, en quelque sorte, despotique. L'ancienne constitution sommeillait, des tribunaux arbitraires enchaînaient la liberté, & favorisaient la prérogative royale; le luxe avait commencé à diminuer la puissance de la noblesse, & à augmenter l'influence des villes & communes; les finances étaient obérées. Deux banquiers de la cour, Gresham & Jac-

ques Cœur, procuraient de l'argent à douze pour cent : ressource ruineuse. Différentes sectes théologiques partageaient & agitaient les esprits ; le déchirement se préparait ; la nation fortait de l'engourdissement, & elle allait marcher.

La France respirait alors sous les dernières années de Sully & de Henri, de soixante ans de guerres civiles.

JACQUES I, roi d'Ecosse, descendant, par les femmes, de la maison de Tudor, parvint, en 1603, au trône de la Grande-Bretagne, & réunit en sa personne les trois couronnes, à l'âge de 36 ans.

Il en régna 22, & mourut en 1625.

Ce prince, faible, libéral, paisible, instruit, commença par prodiguer les grâces ; ce qui les avilit, & lui ôta la ressource de cette monnaie morale. Des querelles & disputes théologiques auxquelles il prit trop de part, troublèrent le repos de son regne ; elles mirent sa vie en danger. La conspiration des poudres fut découverte assez à temps pour être prévenue & punie.

Bacon & Shakespeare fleurissaient alors, & leurs écrits propageaient les idées

idées philosophiques qui par-tout ont amené les révolutions des empires.

La presse fut enchaînée avec une rigueur sans pareille , & les esprits n'en fermentèrent que davantage.

Le parlement & la cour furent sous ce règne dans une lutte perpétuelle d'autorité. Il se forma alors les deux partis appelés Wigs & Toris, c'est-à-dire, nationaux & royalistes. Les folles dépenses de la cour commencèrent à affaiblir la puissance royale, & le parlement se rappella tous ses droits.

Buckingham fut le ministre favori de Jacques I. L'année qui précéda la mort de ce prince, il maria son fils Charles I à Henriette, fille d'Henri IV. Une des conditions du mariage fut, que leurs enfans seraient élevés dans la religion catholique : ce fut l'origine des malheurs qui désolèrent l'Angleterre.

Une mort donc termina un règne généralement tranquille ; mais le moment était marqué dans le livre du destin des rois, & nous allons entrer dans la région des orages & des tempêtes.

CHARLES I.

CHARLES I monte sur le trône en
Tome II, M

1625, âgé de 25 ans, pour en descendre en 1649. — C'est ce regne infortuné, cette époque terrible de 24 ans, dont nous allons présenter le tableau raccourci aux nations, à leurs représentans & à leurs princes.

Brave, modeste, simple, vertueux, Charles avait toutes les qualités propres à lui attirer l'amour de sa nation & le respect des puissances voisines. Ses ministres préparèrent sa perte.

Le cardinal de Richelieu régnait en France, sous le nom de Louis XIII. Buckingham, le célèbre Buckingham voulut l'imiter en Angleterre. — Impétueux, léger, vindicatif, la nation ne vit pas sans douleur l'empire qu'il prenait sur son maître; la haine qu'on portait à l'un réjaillit sur l'autre. Le mariage de Charles avec une princesse étrangère avait déplu à une partie du peuple. La faveur accordée aux catholiques accrut ce sentiment d'aversion. Ce fut sous de tels auspices que commença ce regne de sang.

Un prince jeune, ardent de choses nouvelles, aime la guerre; il y voit une perspective de gloire, d'autorité; il ne calcule pas les résistances, il n'en apperçoit pas les effets. Charles déclare la guerre à l'Espagne; Philippe II la gouvernait

alors, & son ministre Olivarès dirigeait cette puissance formidable. Charles assemble le corps législatif. Ses membres profitent du besoin de la couronne, n'accordent que deux millions & demi de nos livres de subside; ils veulent augmenter la liberté nationale, & diminuer la prérogative royale. Charles les casse, se procure de l'argent en vendant des charges. La campagne fut malheureuse; une flotte, envoyée sous les ordres de Cecil Wimbledon, contre les galions de Cadix, rentre sans avoir réussi. Charles convoque un second corps législatif en 1626; l'inquiétude générale s'accroît.

Buckingham est accusé dans le nouveau parlement. Le roi abolit la procédure. Les communes refusent les subsides; Charles les menace de dissoudre le corps législatif, & de créer un autre ordre de choses. Deux membres qui avaient osé accuser le ministre, les vertueux Dudley & Elliot, sont mis en prison. Ils en sortirent au bout de trois mois. Les esprits s'aigrirent davantage chaque jour. La noblesse partageait les sentimens des communes. Le comte d'Arundel était détenu à la tour, les pairs demandèrent son élargissement; Charles l'accorda

de mauvaife grace, & à force de follicitations.

Le deuxième corps légiflatif eft caffé quatre mois après fa création. Les communes & la cour proclament réciproquement des maniftes. Charles emploie toutes fortes de moyens pour fe procurer des fonds. Emprunts, contributions, tout eft mis en œuvre. Des Anglais refufent de s'y foumettre, on les jette en prifon. La nation prend leur défenfe. — L'orage commence à fe former.

Buckingham étoit amoureux de la reine de France; le cardinal de Richelieu l'étoit auffi. Il conçoit de la jalousie. Buckingham devoit venir ambaffadeur à la cour de Louis XIII; le cardinal le lui fait défendre. Buckingham, pour fe venger, fe lie avec le prince de Soubife, chef des huguenots en France, & fait partager à fon maître fon refentiment personnel. Une efcadre, fept mille hommes lui font confiés. Il vient faire une defcente à l'ifle de Rhé, & fon expédition échoue honteufement.

La nation fouffrait, fon commerce languiffoit; elle ne peut contenir fon refentiment d'être la victime des caprices puériles d'un intrigant : le mécontentement éclate de toutes parts.

En mars 1628, Charles convoque un troisième corps législatif. Les communes font une pétition des droits naturels contre les emprisonnemens ; l'animosité étouffe le raisonnement. Le pouvoir de faire arrêter un citoyen dans un moment de désordre, & dans l'absence du corps législatif, est une prérogative de la royauté, d'autant plus respectable, que c'est une des bases de la liberté. Les pairs voulurent la maintenir avec des restrictions légales. Le peuple s'ameuta ; les communes, furieuses, l'emportèrent ; le décret fut sanctionné, & on appella cela une révolution.

L'esprit d'indépendance venait de triompher ; il commença à ne plus connaître de bornes.

Le clergé embrasse la cause du roi. Manwaring fait un sermon par lequel il prêche aux peuples la soumission aveugle au monarque. Celui-ci récompense le zèle du docteur, en le faisant évêque de Saint-Asaph. Les communes l'avaient condamné. Le roi pardonna & récompensa. Nouveau tort, nouveau grief.

Le roi nomme une commission pour aviser aux moyens de se procurer des fonds sans le secours de la nation. Il fait venir des troupes allemandes pour sou-

tenir, par la force, sa prérogative royale. Les communes attaquent Buckingham. Charles, inquiet, dissout ce corps législatif en juin 1628.

Buckingham envoie Denbigh, son beau-frère, au secours de la Rochelle. Richelieu triomphe du mauvais génie de l'Angleterre; les revers au-dehors augmentent les troubles du dedans. Buckingham se rend à Portsmouth, pour présider aux préparatifs d'une nouvelle campagne; une vengeance personnelle délivre l'Angleterre de son fléau; Felton lui plonge son couteau dans la poitrine : ainsi périt ce ministre aimable, altier & vain, le Calonne de l'Angleterre, & le véritable auteur des malheurs de son infortuné maître.

Linsey prend sa place, vole au secours de la Rochelle, & les armes de l'Angleterre échouent pour la troisième fois : la Rochelle est prise; les huguenots sont dispersés. C'étaient les *indépendans* de la France; ils voulaient dissoudre la monarchie, établir une sorte de gouvernement fédératif. Le génie de Richelieu sauva la France de sa division.

Le parlement se rassemble, irrité de tant de forfaits & de contradictions. Il ôte à la couronne un droit sur les mar-

ehandises, regardé depuis long-tems comme un appanage personnel du monarque. Le roi dissout le corps législatif.

A Buckingham avait succédé un ministre vertueux; c'était le comte de Strafford, connu dans le parti républicain sous le nom de Wentworth. Charles l'avait choisi dans le parti de ses ennemis, pour éviter de nouveaux troubles. Il fit la paix avec la France & l'Espagne; mais toutes ces précautions ne purent soustraire le prince & le ministre à leur mauvais destin.

La cour impose une taxe sur les vaisseaux, sans le consentement du corps législatif. Le patriote Hambden se refuse à payer douze livres pour sa contribution. On viole le décret de l'année précédente; on l'emprisonne. Le peuple crie à la tyrannie.

Ici commencent les querelles occasionnées par le fanatisme, entre les anglicans & les puritains. Le papisme était aboli, les puritains accusèrent les anglicans de vouloir le faire revivre. L'évêque d'Edimbourg fut poursuivi à coups de pierres. L'Ecosse forme alors une ligue contre la religion catholique, sous le nom de Covenant. Lawd, archevêque de Cantorbery, était à la tête de

parti anglican ; il ne cessait de prêcher l'obéissance à l'autorité royale. Les covenantaires , ou ligueurs d'Ecosse avaient aussi eux , ce mot toujours dans la bouche de leurs prédicans : l'un & l'autre parti s'en jouoit également.

Nous passons sous silence dix années de disputes liturgiques. Le pinceau de l'histoire en est souillé , la philosophie déchire avec indignation les feuillets de cette époque déshonorante. Le parlement resta neuf ans sans être convoqué. Enfin , en 1640 , un nouvel ordre de choses commence , & nous allons en tracer le tableau.

Charles convoque , en 1640 , un quatrième parlement : les communes retentissent de griefs , l'esprit de parti se manifeste de toutes parts ; on veut une réforme de la constitution , on veut diminuer la prérogative royale , des orateurs fougueux dirigent les décrets d'un parlement furieux. Cromwel , Pym , Elliot , commencent à se faire remarquer dans les communes , les subsides sont refusés , le parlement est dissous.

Les courtisans & le clergé prêtèrent de l'argent , & la guerre civile commença en Ecosse. Les troupes du roi furent battues dans une action que Strafford avait

eu la mal-adresse de conseiller ; on assemble le parlement au milieu d'une telle fermentation.

Ce parlement fut le dernier de ceux que convoqua Charles. On l'appella *le long parlement*.

Nous allons voir ici le monarque aux prises avec ses sujets, la prérogative royale lutter avec la liberté nationale, deux fanatismes opposés se heurter ; l'ambition, les factions attaquer les principes, & l'esprit de parti couvrir le royaume & le trône de sang & de forfaits.

Nous avons dit que les Ecoffais s'étaient soulevés. Charles avait envoyé vingt mille hommes contre eux, Northumberland en était le général, Strafford commandait en second, & Conway commandait un corps de cavaliers Allemands. Ces derniers furent les seuls qui chargèrent, ils furent battus par les patriotes ; l'armée royale était découragée, elle se dispersait, elle fuyait. On fit un traité de paix avec les Ecoffais.

La reine était fort peu agréable à la nation ; aussi, dans le discours d'ouverture du long parlement, les ministres du roi, qui connoissaient l'affection que ce prince faible portait à son épouse, & le desir qu'il avait de lui rendre les

bonnes graces de la nation , ne manquèrent pas de faire dire par le roi , que la reine l'avait pressé vivement de convoquer cette assemblée , pour maintenir la tranquillité générale.

Une grande & immense révolution se préparait. Charles , qui avait vu que la maison de Tudor avait régné presque despotiquement , croyait , en soutenant sa prérogative royale , soutenir la constitution qui existait avant lui. D'un autre côté , la faction de quelques mécontents & de quelques intrigans se couvrait du manteau populaire , pour se venger de la cour & des prêtres. Chez les uns l'enthousiasme , chez les autres l'amour de la nouveauté , l'intolérance d'un côté , le fanatisme de l'autre , la haine de l'épiscopat , tout avait amené les esprits au degré où il ne faut plus qu'une légère impulsion pour déterminer une grande catastrophe.

Le parlement s'ouvrit le 3 novembre 1640 ; Strafford conçut quelques inquiétudes de la part des communes. Il voulait se retirer , Charles l'engagea à rester auprès de lui , en l'assurant *qu'on ne toucherait pas un seul poil de sa tête*. Trois autres ministres composaient alors le conseil du roi ; Finck , garde-des-

sceaux, Lawd , archevêque de Cantorbery , & Windebanck , secrétaire d'état.

Dès l'ouverture du parlement , Pym dénonce les ministres : on arrête Strafford & Lawd. Finck & Windebanck se sauvent , l'un en Hollande , & l'autre en France.

A peine convoqué , ce parlement s'arrogea tous les pouvoirs ; il créa le nouveau terme de *délinquants* ou criminels de lèze-nation. Tous les mandataires précédens de l'autorité royale , gouverneurs , lieutenans de provinces , juges du banc du roi , ministres , &c. les receveurs des deniers publics , furent condamnés à une amende de trois millions de nos livres. — Les taxes furent abolies. Londres fut livrée à la sédition ; les libelles les plus atroces pullulèrent de tous côtés ; dans toutes les églises on criait : plus d'évêques ; enfin , dit Hume , tout le pouvoir souverain se trouva transféré aux communes , & le gouvernement devint , d'une monarchie presque absolue , une pure démocratie.

Le génie de la liberté , selon quelques historiens , de l'ambition selon d'autres , développa alors des talens extraordinaires & ignorés jusques-là.

Le vieux Pym brilla par sa maturité

& sa sagacité ; Hambden , par son courage & son ambition ; mais la mort l'arrêta de bonne heure dans sa carrière politique.

Saint - John , par son caractère sombre & ardent.

Hollis , par son impétuosité , sa violence & sa franchise.

Vane , le jeune Vane , par son enthousiasme & son immoralité.

Les abus étaient montés à un tel point , que les esprits les plus modérés ne purent s'empêcher de suivre l'impulsion générale. Le modeste Palmer , le fougueux Digby , l'intrépide Capel , les vertueux Hyde & Falkland se trouvèrent , comme malgré eux , du parti des enragés , & la ville partageait les opinions des représentans de la nation.

Il se forma plus de quarante comités dans l'assemblée nationale ; les comités des recherches agirent avec la plus grande rigueur ; & , ajoute Hume , ces remèdes violens n'avaient jamais été si nécessaires.

Sur le rapport des comités , l'assemblée prenait chaque jour des résolutions qui mortifiaient la cour , & qui enflammaient de plus en plus la nation. Presque tout fut cassé & révoqué pour tra-

vailier plus efficacement *au grand œuvre de la régénération*. Des pamphlets innombrables tenaient le peuple dans un état d'insurrection perpétuelle; on l'entretenait sans cesse de projets vagues, de conspirations, & cependant le malheureux Strafford, l'ami du roi, le confident de la famille royale, le malheureux Strafford, victime des circonstances, était en prison à attendre son jugement.

Charles fit de nécessité vertu, & patienta pendant ces opérations violentes. Il ne fut point tenir un juste milieu; il avait été entraîné dans cette position terrible, d'abord par une attention extrême à maintenir sa prérogative, qu'il regardait comme inhérente à la constitution & au maintien du bonheur de son peuple. Une extrême indulgence pour des factieux, pour des fanatiques de liberté, l'entraîna dans un abyme de malheurs qui finit par l'engloutir. Il sanctionna le décret qui portait que le parlement serait permanent, & se renouvellerait tous les trois ans, sans être même convoqué par le monarque. Enfin, Charles poussa l'oubli de sa dignité au point de prendre ses ministres dans le sein du parlement (1); &, dit Hume,

(1) Ces nouveaux ministres, pris dans le parti popu-

on peut assurer que ce nouvel excès dans lequel il tomba, par un mauvais conseil, devint aussi dangereux pour la constitution, aussi pernicieux à la paix publique, que l'autre dans lequel il avait si malheureusement persévéré.

Les principaux & les plus enragés des membres des communes visaient tous au ministère. Pym devait être chancelier de l'échiquier, Hambden, gouverneur du prince de Galles ; mais il y avait tant de monde à satisfaire dans les communes, qu'on fut obligé d'y renoncer & de suivre une autre marche.

Rien de tout cela ne put calmer l'antique irritation des communes. Le procès de Strafford s'instruisit pendant quatre mois consécutifs ; aucune allégation à sa charge ne put être prouvée ; on ne lui objectait que l'exercice de sa place, exercice autorisé par les coutumes & les usages, par le roi même. Il se défendit avec noblesse ; il objectait que si l'on poursuivait les ministres du roi, pour chacun des détails de leurs fonctions publiques, jamais homme sage ne

laire, se rangèrent, aussi-tôt après leur installation, dans le parti de la monarchie. C'étaient Hersford, Bedford, Essex, Bristol, Say, Saville, Kimbolton & Warwick.

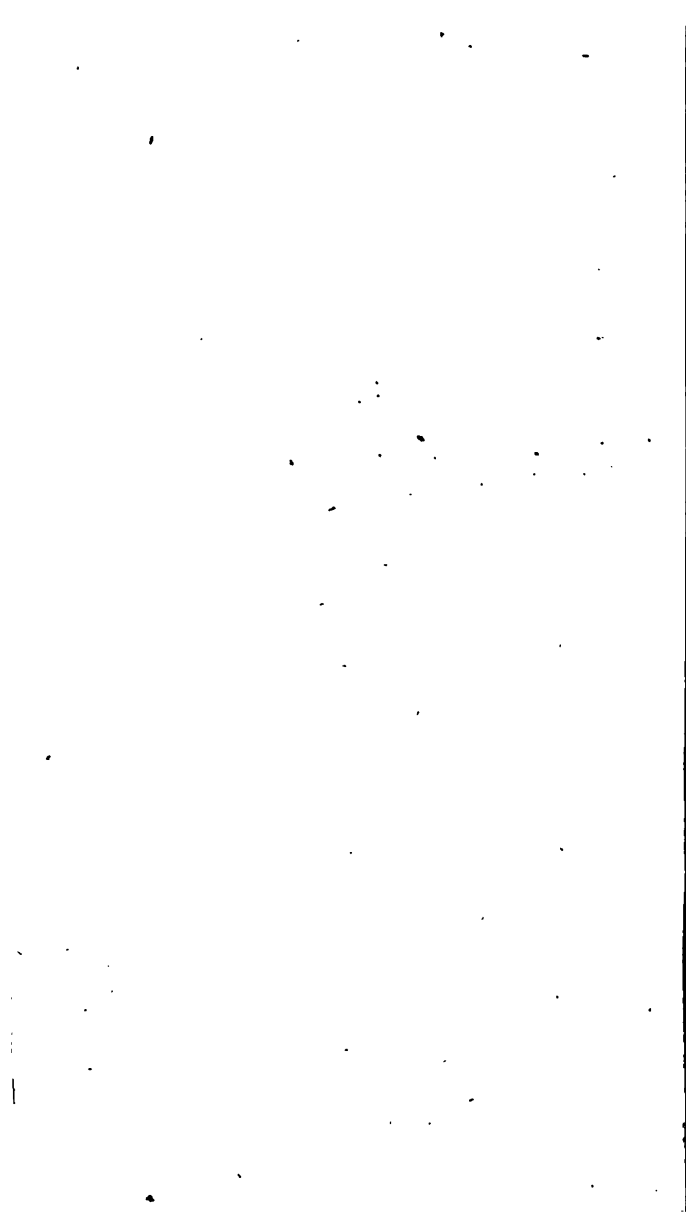
voudrait entrer dans une carrière aussi périlleuse, & les affaires seraient abandonnées. Ni ses malheurs ni son innocence ne purent appaiser un peuple irrité qui avait juré sa mort, & qui lui pardonnait moins quelques tons de hauteur, que le commandement en second de l'armée d'Ecosse, où la cavalerie allemande seule avait donné sur l'armée nationale. La populace, ennuyée des lenteurs de la procédure, menaçait de se porter aux dernières extrémités. Des bruits affreux circulaient dans tous les quartiers de Londres; on poussa l'absurdité jusqu'à dire que la Tamise était minée pour la faire sauter & noyer les habitans de Londres. On fit des visites dans toutes les églises & chapelles. Pym & Hambden furent les plus acharnés des persécuteurs de Strafford, parce qu'ils tremblaient que s'il sortait victorieux de cette lutte judiciaire, il ne les fît accuser à leur tour d'avoir fomenté l'insurrection d'Ecosse. Enfin, le croira-t-on, un billet de la main de Strafford, surpris par le jeune Vane, dans les papiers de son père, secrétaire d'état, décida la fin de ce grand procès. Dans cet écrit, Strafford disait : que le roi devait emprunter à la ville de Londres cent mille

livres sterlings, presser la taxe des vaisseaux, & employer son armée à appaiser le soulèvement de l'Ecosse. On ne voulut point se reporter au moment où ce mémoire avait été écrit, ni apprécier l'attentat fait à la confiance de deux ministres qui se communiquent leurs secrètes pensées, & sur-tout considérer la haine survenue depuis entr'eux.

Le reste ci-après.

Fin du Tome second.





Relocked JWB/1984

